



La recherche commence



J'AVAIS 5 ANS LORSQUE J'AI ÉTÉ PERDU DANS UN TRAIN, EN INDE.
25 ANS PLUS TARD J'AI RETROUVÉ MA FAMILLE. VOICI MON HISTOIRE...

L I O N

SAROO BRIERLEY

City

LA FORMIDABLE HISTOIRE VRAIE QUI A INSPIRÉ LE FILM

L I O N

SAROO BRIERLEY

avec la collaboration de Larry Buttrose

Traduit de l'anglais
par Christophe Cuq

City
Témoignage

Pour Guddu.

© City Editions 2016 et 2014 pour la traduction française
© 2013 by Saroo Brierley
Published by agreement with Penguin Australia Pty Ltd.
Publié sous le titre *A long way home*
Ce livre a initialement été publié en France
sous le titre *Je voulais retrouver ma mère*

ISBN : 9782824645032
Code Hachette : 59 2984 8

Collection dirigée par Christian English et Frédéric Thibaud
Catalogues et manuscrits : city-editions.com

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : Novembre 2016
Imprimé en France

Sommaire

Prologue

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

Épilogue

Prologue

Ils ne sont plus là. Voilà vingt-cinq ans que je pense à ce jour. J'ai grandi à l'autre bout du monde, avec un nouveau nom, dans une nouvelle famille, en me demandant si je reverrais un jour ma mère, mes frères et ma sœur. Et me voici aujourd'hui devant une porte, au coin d'un bâtiment délabré, dans un quartier pauvre d'une petite ville poussiéreuse de l'Inde centrale ; le lieu où j'ai passé mon enfance. Mais plus personne ne vit là : la maison est inoccupée.

La dernière fois que je me suis trouvé ici, j'avais cinq ans.

La porte, avec ses charnières cassées, me semble infiniment plus petite que dans mes souvenirs d'enfant. Aujourd'hui, il faudrait que je me courbe en deux pour entrer. À quoi bon frapper ? Par la fenêtre et les trous dans le mur de brique abîmé, je distingue très bien l'intérieur de la minuscule pièce au plafond à peine plus haut que ma tête, où j'habitais avec ma famille.

C'était là ma pire crainte, une crainte si paralysante que je l'avais presque entièrement refoulée. Et si le jour où je retrouvais finalement ma maison, après des années de recherche, ma famille n'y vivait plus ?

Pour la deuxième fois dans mon existence, je suis perdu, et je ne sais pas quoi faire. Cette fois, j'ai trente ans, de l'argent dans mes poches et un billet de retour sur moi. Pourtant, je ressens exactement la même chose que des années plus tôt sur ce quai de chemin de fer : j'ai du mal à respirer, mes pensées se bousculent dans ma tête et je donnerais tout pour changer le passé.

Soudain, la porte de l'appartement d'à côté, en meilleur état, s'ouvre, et une jeune femme en sari rouge en sort, tenant un bébé dans ses bras. Ma présence l'intrigue, et c'est compréhensible. J'ai l'air indien, mais mes habits occidentaux sont probablement un peu trop neufs, et mes cheveux, trop bien coiffés. Il saute aux yeux que je viens d'ailleurs : je suis un étranger. Pour ne rien arranger, je ne parle pas sa langue. Aussi, lorsqu'elle s'adresse à moi, je peux seulement deviner qu'elle me demande le motif de ma venue. C'est à peine si je me souviens de quelques mots en hindi, et je

ne suis pas sûr de savoir les prononcer. Je réponds donc que je ne parle pas hindi, mais anglais. À ma grande surprise, la jeune femme balbutie :

— Je parle anglais, un petit peu.

Je pointe du doigt le logement vide et j'énumère les noms des personnes qui habitaient là :

— Kamla, Guddu, Kallu, Shekila.

Puis je me désigne moi-même et j'ajoute :

— Saroo.

Cette fois, la femme reste muette. Je me souviens alors d'une chose que maman m'a donnée en Australie, précisément pour une telle occasion. Je farfouille dans mon sac à dos et en sors une page A4 remplie de photos en couleurs de moi enfant. Je pointe à nouveau le doigt vers moi, puis montre le garçon sur les images et dis : « Petit », ensuite, « Saroo ».

J'essaie de me rappeler qui étaient nos voisins lorsque j'habitais ici. Y avait-il une petite fille qui pourrait aujourd'hui être cette femme ?

Elle examine les photos et me regarde. Je ne suis pas sûr qu'elle ait compris, mais, cette fois, elle dit dans un anglais hésitant :

— Ces gens... plus habiter... ici.

Elle ne fait que confirmer ce que je sais déjà ; pourtant, l'entendre formuler tout haut me cause un choc. La tête me tourne et je reste planté là devant elle, incapable de bouger.

J'ai toujours su que, même si j'arrivais à retourner sur le lieu où j'avais grandi, ma famille n'y habiterait peut-être plus. Durant la courte période où j'avais vécu avec eux, ils avaient déjà déménagé une fois pour venir s'installer ici : les gens pauvres choisissent rarement où ils habitent, et ma mère était forcée d'accepter tout travail qui se présentait.

Telles sont les pensées qui commencent à remonter à la surface. Quant à l'autre hypothèse, celle que ma mère soit décédée, je la repousse au fond de mon esprit.

Un homme qui nous a remarqués s'approche, et je répète mon mantra : je récite les noms de ma mère, Kamla, de mes frères, Guddu et Kallu, de ma sœur, Shekila, et le mien, Saroo. Alors qu'il s'apprête à parler, un second homme s'avance et prend le relais.

— Oui. En quoi puis-je vous aider ? demande-t-il en bon anglais.

Cet homme est la première personne avec qui je peux réellement converser depuis mon arrivée en Inde. Je m'empresse de lui débiter mon

histoire : j'habitais ici quand j'étais enfant. Un jour, je suis parti quelque part avec mon frère et je me suis perdu. J'ai par la suite grandi dans un autre pays, incapable de me souvenir du nom de cet endroit. Mais j'ai fini par retrouver le chemin jusqu'à ma ville, Ganesh Talai, où j'espère retrouver ma mère, mes frères et ma sœur : Kamla, Guddu, Kallu, Shekila.

L'homme semble abasourdi par mon histoire, tandis que j'énumère à nouveau les prénoms de mes proches.

— Attendez ici, s'il vous plaît, dit-il au bout d'un moment. Je reviens dans deux minutes.

Les hypothèses se bousculent dans ma tête : qui ou quoi est-il parti chercher ? Quelqu'un qui saurait ce qu'ils sont devenus ? Une adresse peut-être ? A-t-il seulement compris qui je suis ? Je n'ai pas longtemps à attendre. Quelques instants plus tard, il revient et prononce ces paroles que je n'oublierai jamais :

— Venez avec moi. Je vais vous emmener auprès de votre mère.

1

Souvenirs

Quand j'étais petit, à Hobart, en Australie, j'avais une carte de l'Inde sur le mur de ma chambre. C'était maman – ma mère adoptive – qui l'avait accrochée là pour que je me sente moins dépaycé en arrivant d'Inde en 1987, à l'âge de six ans.

Elle avait dû m'expliquer ce qu'elle représentait, car je n'avais jamais mis un pied à l'école et je crois que je ne savais même pas ce qu'était une carte, et encore moins à quoi ressemblait celle de l'Inde.

Maman avait décoré la maison d'objets indiens : il y avait des statuettes hindoues, des clochettes, des ornements en cuivre et plein de petites figurines d'éléphants. À l'époque, je pensais qu'on trouvait ce genre d'objets dans tous les foyers australiens. Elle avait également recouvert la commode de ma chambre de tissu à motifs indiens et posé dessus une poupée en bois sculpté vêtue de couleurs vives. Toutes ces choses me paraissaient familières, même si je n'avais jamais rien vu de tel auparavant. D'autres parents adoptifs auraient pu considérer que j'étais assez jeune pour recommencer ma vie en Australie à zéro et décider de m'élever en gommant toute référence à mon pays natal. Mais ma couleur de peau m'empêcherait toujours de masquer mes origines. Et puis, elle et papa n'avaient pas choisi d'adopter un petit Indien par hasard.

Durant toute mon enfance, les centaines de noms de lieux sur la carte s'étalèrent devant mes yeux. Bien avant d'apprendre à lire, je savais que l'immense pointe du sous-continent indien grouillait de villes et d'agglomérations, de déserts et de montagnes, de fleuves et de forêts : le Gange, l'Himalaya, les tigres, les dieux ! Et cela en vint à me fasciner. Je contemplais la carte au-dessus de ma tête en songeant que quelque part au milieu de tous ces noms se cachait l'endroit d'où je venais, mon lieu de

naissance. Je connaissais son nom, « Ginestlay », mais j'ignorais totalement s'il s'agissait d'une ville, d'un village, d'un quartier ou d'une rue – et où le chercher sur la carte.

Je ne connaissais pas non plus mon âge exact. La date de naissance figurant sur mes documents officiels était le 22 mai 1981, mais l'année avait été estimée par les autorités indiennes, et le jour était celui de mon arrivée dans l'orphelinat qui m'avait placé à l'adoption. Illettré et désorienté comme je l'étais, j'avais été bien en peine de leur dire comment je m'appelais et d'où je venais.

Quand ils m'ont adopté, mes parents ignoraient tout des circonstances dans lesquelles je m'étais perdu. Pour eux (pour tout le monde), j'avais simplement été recueilli dans les rues de Calcutta et placé dans un orphelinat après l'échec des tentatives pour retrouver ma famille. Pour notre plus grande joie à tous, j'avais été adopté par les Brierley.

Au début, donc, mes parents me montraient Calcutta sur la carte en me disant que c'était de là que je venais. Mais, en réalité, je n'avais jamais entendu le nom de cette ville avant qu'ils le prononcent. Ce n'est qu'un an après mon arrivée, une fois que j'ai eu fait quelques progrès en anglais, que j'ai pu leur expliquer que je ne venais pas de Calcutta : j'y étais arrivé par un train que j'avais pris dans une gare près de Ginestlay, qui s'appelait « Bramapour » ou « Berampur », mais je n'étais pas sûr. Je savais juste que cet endroit était très loin de Calcutta et que personne n'avait pu m'aider à le localiser.

Évidemment, à mon arrivée en Australie, l'accent était mis sur le futur, pas sur le passé. J'entrais dans une nouvelle vie, dans un monde très différent de celui où j'avais vu le jour, et mes parents adoptifs déployaient de gros efforts pour répondre aux défis que cela posait.

Le fait que je ne comprenne pas encore l'anglais n'inquiétait pas maman outre mesure, car elle savait que cela se ferait petit à petit. Plutôt que de s'évertuer à m'apprendre la langue, elle jugeait plus important de me prodiguer de l'attention et du réconfort, afin de me mettre en confiance. Et pour cela, pas besoin de mots.

Elle connaissait également un couple d'Indiens dans le voisinage, Saleen et Jacob, auquel nous rendions régulièrement visite pour partager des repas indiens. Ils me parlaient dans ma langue natale, l'hindi, et me posaient des

questions simples ou me traduisaient les consignes de mes parents concernant la vie quotidienne.

Comme je venais d'une famille très pauvre, je n'avais pas beaucoup de vocabulaire, mais le fait que quelqu'un me comprenne m'aidait énormément à me sentir mieux dans mon nouvel environnement.

Si mes parents n'arrivaient pas à me faire saisir une chose par des gestes ou des sourires, nous savions que nous pouvions compter sur Saleen et Jacob, si bien que nous n'avons jamais été coincés.

Comme n'importe quel enfant, j'ai appris assez vite ma nouvelle langue. Dans les premiers temps, je parlais très peu de ma vie en Inde. Mes parents préféraient attendre que je sois prêt, mais, visiblement, je ne semblais pas y accorder beaucoup d'intérêt. Maman se souvient cependant d'un jour où, à l'âge de sept ans, j'avais soudain paniqué et crié :

— J'ai *habillé* !

Elle avait découvert après coup la cause de mon affolement : j'avais *oublié* le chemin que j'empruntais pour me rendre de ma maison en Inde, jusqu'à l'école voisine, où j'allais observer les élèves.

Elle m'avait fait comprendre que ce n'était plus vraiment important. Mais, pour moi, ça l'était. Mes souvenirs étaient tout ce qu'il me restait de mon passé, et, dans mon for intérieur, j'y repensais sans cesse, encore et encore, pour m'assurer de ne pas les « habiller ».

En fait, le passé émergeait fréquemment dans mes pensées. La nuit, des souvenirs me traversaient l'esprit, et j'avais du mal à me rendormir. Les journées étaient généralement moins troublées, car j'avais beaucoup d'activités pour m'occuper, mais ces réminiscences m'accaparaient constamment l'esprit.

Pour cette raison, et parce que j'étais déterminé à ne pas oublier, j'ai toujours gardé des souvenirs précis et quasi complets de ce que j'ai vécu en Inde lorsque j'étais enfant. Les images de ma famille, de l'endroit où nous habitions, et des événements traumatiques qui ont suivi ma séparation d'avec elle restaient très nettes dans ma mémoire, parfois dans les moindres détails. Il y avait de bons souvenirs et des mauvais..., mais je ne pouvais pas faire le tri, pas plus que je ne pouvais les laisser s'envoler.

Ma transition vers la vie dans un autre pays et une autre culture s'est faite plus facilement qu'on pourrait l'imaginer, sans doute parce qu'en comparaison de ce que j'avais enduré, il allait de soi que ma situation en

Australie était meilleure. Bien sûr, mon plus grand désir restait de retrouver ma mère, mais, dès que j'ai réalisé que c'était impossible, j'ai compris que je devais saisir toutes les chances de survivre qu'on m'offrait.

Dès le départ, papa et maman se sont montrés très affectueux. Ils m'ont toujours fait beaucoup de câlins et donné le sentiment d'être en sécurité, protégé, aimé et, par-dessus tout, désiré. Cela signifiait beaucoup pour un enfant perdu qui avait connu le désintérêt total d'autrui. Nous avons très vite noué des liens affectifs, et je leur ai rapidement accordé ma confiance.

Malgré mes six ans (j'ai toujours considéré que j'étais né en 1981), je comprenais le privilège que j'avais eu de me voir accorder une seconde chance. Je suis vite devenu « Saroo Brierley ».

Maintenant que je vivais dans ma nouvelle famille à Hobart, à l'abri du danger et du besoin, j'ai commencé à me dire que ce n'était peut-être pas bien de m'appesantir sur le passé, que ce nouveau départ impliquait que je mette mes souvenirs sous clé. J'ai donc gardé pour moi mes réminiscences nocturnes. De toute manière, à l'époque, je ne disposais pas du vocabulaire suffisant pour les exprimer et, dans une certaine mesure, je ne réalisais pas non plus le caractère extraordinaire de mes expériences : elles m'avaient profondément perturbé, mais j'imaginais que beaucoup de personnes partageaient ce lot. Ce n'est que plus tard, quand j'ai commencé à raconter mon histoire autour de moi, et vu les réactions des gens, que j'ai compris qu'elles étaient tout sauf ordinaires.

Il arrivait que mes réminiscences nocturnes empiètent sur la journée. Je me souviens du jour où mes parents m'avaient emmené voir le film indien *Salaam Bombay*. Les images du petit garçon s'efforçant de survivre seul dans une ville tentaculaire, dans l'espoir de retrouver sa mère, avaient réveillé des souvenirs si douloureux que j'avais éclaté en sanglots dans la salle obscure sans que mes parents, qui pensaient bien faire, comprennent pourquoi.

Même la musique triste (quel qu'en soit le genre, mais en particulier le classique) déclenchait parfois des souvenirs émotionnels. J'étais bouleversé quand je voyais ou entendais un bébé pleurer ; mais, pour une certaine raison, ce qui m'émouvait le plus, c'était de voir des familles nombreuses. J' imagine que, même si j'avais conscience de ma chance, cela me rappelait ce que j'avais perdu.

Peu à peu, cependant, j'ai commencé à m'exprimer sur mon passé. Un mois environ après mon arrivée, j'ai décrit à Saleen ma famille indienne (sans entrer dans les détails : ma mère, ma sœur, mes deux frères). Je lui ai dit que j'avais été séparé de mon frère et que je m'étais perdu. Je n'avais pas les mots pour tout expliquer, mais Saleen m'a laissé raconter à mon rythme.

Petit à petit, à mesure que mon vocabulaire s'enrichissait, je donnais des détails supplémentaires à mes parents. Je leur ai ainsi parlé de mon père, qui nous avait abandonnés quand j'étais tout petit.

La plupart du temps, je me concentrais toutefois sur le présent : j'allais à l'école, je me faisais des amis et je me découvrais une passion pour le sport.

Et puis, un peu plus d'un an après mon arrivée, par un week-end pluvieux, je me suis mis à raconter mon enfance en Inde, à la grande surprise de maman... autant qu'à la mienne. Je me sentais probablement plus à l'aise dans ma nouvelle vie et j'avais suffisamment développé mon vocabulaire pour décrire mes expériences. Je lui ai confié une quantité de choses à propos de ma famille indienne : le fait que nous étions si pauvres que nous avions souvent faim, ou que ma mère devait faire le tour des voisins avec une casserole pour mendier des restes. C'était un récit poignant, et maman m'a serré dans ses bras. Elle a proposé qu'on réalise une carte du quartier de mon enfance. À mesure qu'elle dessinait, je lui montrais où se trouvait la maison de ma famille, quel chemin emprunter pour aller jusqu'au fleuve où l'on s'amusait, et l'emplacement du tunnel qu'il fallait traverser pour se rendre à la gare. Je traçais la route avec mon doigt.

Puis nous avons dessiné l'intérieur de ma maison en détail, en indiquant où dormait chaque membre de ma famille, et même l'ordre dans lequel nous nous couchions. (Par la suite, à mesure que j'ai augmenté mon vocabulaire, nous sommes revenus sur la carte pour y apporter des précisions.)

Porté par le tourbillon des souvenirs, je me suis mis, sous le regard ahuri de ma mère qui prenait des notes, à débiller les circonstances dans lesquelles je m'étais perdu. Elle avait tracé sur la carte une ligne sinueuse pointant vers Calcutta et écrivit : *Très long voyage*.

Deux mois plus tard, nous sommes allés à Melbourne rendre visite à d'autres enfants adoptés dans le même orphelinat que moi, à Calcutta. Inévitablement, le fait de discuter dans ma langue natale avec mes petits

compatriotes a réveillé des images très nettes du passé. Pour la première fois, j'ai dit à maman que l'endroit d'où je venais s'appelait « Ginestlay », et, quand elle m'a demandé de quoi je parlais, je lui ai répondu, avec beaucoup d'assurance, mais bien peu de logique :

— Tu m'emmènes là-bas et je te montre. Je sais par où passer.

Le fait de prononcer le nom de ma ville avait été comme ouvrir une vanne. Quelque temps plus tard, j'ai livré une version encore plus complète des événements à une institutrice que j'aimais bien. À son tour, elle a passé une heure et demie à prendre des notes, avec cette même expression ébahie sur le visage. Si de mon côté je trouvais l'Australie étrange, le récit de ma vie en Inde devait leur donner l'impression que ces événements s'étaient produits sur une autre planète.

Je leur avais parlé des gens et des lieux dont j'avais maintes fois tourné et retourné l'histoire dans ma tête, et auxquels j'ai continué de penser en grandissant. Elle comporte naturellement des trous ici et là. Il arrive qu'un détail m'échappe, comme la chronologie exacte des événements ou le nombre de jours qui se sont écoulés entre eux. Et j'ai parfois du mal à faire la part des choses entre mes réflexions et mes émotions d'alors, et celles que j'ai développées au fil des vingt-six années qui ont suivi. Mais, même si les retours répétés sur le passé, à la recherche d'indices, ont pu semer une certaine confusion dans ma mémoire, la plupart des expériences que j'ai vécues dans mon enfance y restent très nettes.

À l'époque, j'avais été soulagé de raconter mon histoire, du moins ce que j'en comprenais. Aujourd'hui, après les événements survenus il y a deux ans, qui ont changé ma vie, je me réjouis que le récit de mes expériences puisse donner espoir à d'autres personnes.

2

Comment je me suis perdu

Tout d'abord, je me souviens des journées entières passées à surveiller ma petite sœur Shekila, de sa frimousse sale qui me souriait tandis que je l'amusais en cachant mon visage derrière mes mains. Je me rappelle également les longues nuits chaudes durant les mois d'été, quand nous nous réunissions dans la cour avec l'autre famille de la maison. Quelqu'un jouait de l'harmonium pendant que les autres chantaient. Ces nuits me procuraient un réel sentiment de bien-être et d'appartenance. Les femmes apportaient des tapis et des couvertures, et nous nous blottissions les uns contre les autres en contemplant les étoiles jusqu'à nous endormir.

C'était dans notre première maison, celle où j'ai vu le jour, et que nous partagions avec une autre famille hindoue. Elle se composait d'une grande pièce centrale, dont chaque famille occupait un côté. Les murs étaient en briques, et le sol, recouvert de bouse de vache séchée, de paille et de boue. Il s'agissait certes d'un logement très modeste, mais ça n'avait rien d'un *chawl*, ces clapiers sur un ou deux étages où s'entassaient les familles miséreuses des mégalofoles comme Bombay ou Delhi. Malgré l'exiguïté des lieux, nous cohabitions en bonne entente. C'est de cette période que datent certains de mes souvenirs les plus heureux.

Ma mère était hindoue, et mon père, musulman, une union peu courante à l'époque, et qui d'ailleurs n'allait pas durer. Mon père n'étant pas souvent à la maison (j'ai découvert plus tard qu'il avait pris une seconde épouse), ma mère nous élevait seule. Bien que nous n'ayons pas été éduqués dans la religion musulmane, elle nous a emmenés vivre dans la partie musulmane de la ville.

C'est là que j'ai passé le plus clair de mon enfance. Ma mère était une très belle femme, mince, aux longs cheveux brillants. Dans mes souvenirs,

c'était la plus jolie femme du monde. En plus de ma mère et de ma petite sœur, notre famille comptait aussi mes deux grands frères, Guddu et Kallu, que j'adorais et pour qui j'avais beaucoup d'admiration.

Notre second logement était plus petit, mais nous l'habitions seuls. Il se situait au rez-de-chaussée d'un bâtiment en brique rouge, entre deux appartements. Ici aussi le sol était enduit de bouse et de boue. Il n'y avait qu'une seule pièce, qui abritait un petit âtre dans un coin, et dans l'autre se trouvait un bac d'argile avec de l'eau, où l'on pouvait boire et quelquefois se laver. Il y avait également une étagère où l'on rangeait les couvertures. Les murs tombaient littéralement en ruine : parfois, mes frères et moi, on s'amusait à retirer une brique pour espionner les passants avant de la remettre en place.

Le climat de notre ville était généralement chaud et sec, excepté pendant la mousson, où il pleuvait à verse. Au loin, on apercevait la chaîne de montagnes, où le fleuve prenait sa source avant de longer les vieilles murailles de la ville. Durant la saison des pluies, il débordait en inondant les champs environnants, et nous devions attendre qu'il rentre dans son lit pour pouvoir retourner attraper des petits poissons dans ses eaux plus calmes.

Une autre conséquence de la mousson était que le tunnel passant sous la voie ferrée se retrouvait submergé par les eaux du ruisseau voisin et devenait impraticable. Ce tunnel était un de nos terrains de jeux favoris, en dépit de la terre et du gravier qui nous tombaient parfois sur la tête au passage d'un train.

Nous habitions un quartier très pauvre de la ville. C'est dans ces rues de terre battue, où je courais lorsque j'étais enfant, que logeaient les nombreux cheminots de la ville. Aux yeux des habitants plus fortunés, nous étions littéralement nés « du mauvais côté des rails », comme dit l'expression – autrement dit dans les quartiers pauvres. Il y avait très peu de logements neufs, et beaucoup de bâtiments tombaient en ruine.

Ceux qui ne vivaient pas dans des immeubles collectifs habitaient de minuscules maisons comme la nôtre, d'une ou deux pièces, situées dans des ruelles sinueuses et étroites, et meublées de la façon la plus sommaire : quelques étagères, un lit bas en bois, parfois une canalisation équipée d'un robinet.

Outre les enfants, une quantité de vaches peuplait les rues, errant çà et là, y compris dans le centre-ville où elles s'endormaient fréquemment au

milieu de la circulation. La nuit, des familles de cochons ronflaient dans les recoins des rues, blottis les uns contre les autres. Le jour, ils partaient fourrager à travers la ville en quête de nourriture. C'était comme s'ils faisaient leurs journées, pointaient, puis rentraient chez eux se coucher. On ne savait pas s'ils appartenaient à quelqu'un. Ils étaient là, point. On trouvait également des chèvres, dont s'occupaient les familles musulmanes, et des poulets qui donnaient des coups de bec dans la terre. Pour mon malheur, il y avait également beaucoup de chiens ; ils me terrifiaient. Certains étaient gentils, mais la plupart avaient des réactions imprévisibles ou se montraient agressifs.

Ma peur s'était encore accrue après qu'un chien m'avait poursuivi en grognant et en aboyant. En tentant de lui échapper, j'avais trébuché et chuté la tête la première sur un fragment de tuile qui dépassait du sol accidenté. J'avais bien failli perdre un œil. Je m'en étais tiré avec une vilaine entaille au-dessus du sourcil, sur laquelle un voisin avait posé un pansement. Sur le chemin de la maison, j'avais rencontré Baba, l'homme saint du quartier. Il m'avait dit de ne pas avoir peur des chiens : ils ne mordaient que si l'on avait peur d'eux. J'ai toujours gardé ce conseil en tête, mais je n'ai jamais cessé d'être nerveux en présence de chiens dans la rue. D'après ma mère, certains pouvaient transmettre des maladies mortelles rien qu'en vous mordant. Encore aujourd'hui, je n'aime pas les chiens, et j'ai toujours la cicatrice.

Mon père parti, ma mère a dû travailler pour subvenir à nos besoins. Peu après la naissance de Shekila, elle est allée se faire embaucher sur les chantiers de construction, où elle transportait de lourdes pierres sur sa tête en plein soleil, six jours par semaine, de l'aube jusqu'au crépuscule.

Je ne la voyais donc pas beaucoup. Souvent, son travail l'obligeait à se rendre dans d'autres villes, et parfois elle ne revenait pas pendant plusieurs jours. Il arrivait qu'on ne la voie qu'un ou deux jours par semaine. Malgré cela, elle ne gagnait toujours pas assez pour nourrir notre foyer. Aussi, dès qu'il a eu dix ans, Guddu a trouvé un job de plongeur dans un restaurant pour l'aider à joindre les deux bouts. Là encore, nous restions souvent tenaillés par la faim. On tirait le diable par la queue. Nous en étions alors réduits à mendier notre pitance auprès du voisinage ou à faire la manche dans les rues autour du marché et de la gare.

On subsistait au jour le jour. Le matin, tout le monde sortait pour tenter de mettre la main sur ce qu'il pouvait, argent ou nourriture. Le soir, on posait ce qu'on avait pu trouver sur la table pour le partager avec les autres.

Je me rappelle que j'avais souvent faim, mais, étrangement, ça ne m'inquiétait pas plus que ça. La faim faisait partie intégrante de ma vie, et je l'acceptais. On était des gamins squelettiques, le ventre gonflé par les gaz et la faim. On souffrait très certainement de malnutrition, mais, après tout, il en allait de même de tous les gamins pauvres en Inde. Cela n'avait rien d'extraordinaire.

Comme beaucoup d'enfants du quartier, mes frères et moi déployions des trésors d'imagination pour trouver quelque chose à manger. Parfois, il s'agissait de décrocher des mangues d'un arbre à coups de pierres, mais, d'autres fois, nous étions plus téméraires.

Un jour que nous rentrions à la maison en traversant les champs, nous avons découvert un grand poulailler long d'une cinquantaine de mètres.

Des hommes armés montaient la garde, mais Guddu était persuadé que l'on pouvait mettre la main sur quelques œufs. Nous avons donc concocté un plan : nous resterions cachés jusqu'à ce que les gardes partent en pause, puis, étant le plus petit, j'entrerais le premier dans le poulailler, en catimini, suivi de mes deux frères. Guddu nous avait conseillé de relever nos chemises pour en faire des petits paniers.

L'objectif était de recueillir le plus d'œufs possible en un minimum de temps, puis de ressortir et de foncer sans nous retourner jusqu'à la maison.

Nous avons attendu que les gardes partent s'asseoir avec les ouvriers agricoles autour d'une théière et de chapatis[1]. Il n'y avait pas une seconde à perdre. Je suis entré le premier et j'ai commencé à ramasser des œufs. Guddu et Kallu m'ont emboîté le pas pour faire de même. Mais notre présence avait affolé les poules qui se sont mises à caqueter.

Nous avons foncé vers la sortie, tandis qu'à une vingtaine de mètres, les gardes alertés accouraient vers le poulailler. Guddu a crié « Sauve qui peut ! » et nous nous sommes séparés et enfuis à toutes jambes. Nous étions beaucoup plus rapides que les gardes, et, par chance, ils n'ont pas osé tirer. Au bout de quelques minutes, je me suis rendu compte que je les avais semés et j'ai terminé le chemin jusqu'à la maison en marchant.

Malheureusement, mon sprint n'avait pas réussi aux œufs : sur les neuf que j'avais ramassés, seuls deux avaient survécu au choc. Les autres

dégoulinait sur ma chemise. Mes frères étaient arrivés à la maison avant moi, et ma mère faisait déjà chauffer la poêle.

À nous trois, il nous restait dix œufs : assez pour nous nourrir tous. Voyant ma mère commencer par servir Shekila, je n'ai pas pu résister : affamé, j'ai chipé un morceau d'œuf au plat dans l'assiette de ma petite sœur et j'ai filé par la porte en ignorant ses protestations stridentes.

Une autre fois, je m'étais réveillé un matin de bonne heure, tenaillé par la faim. Constatant qu'il n'y avait rien à manger à la maison, je m'étais souvenu d'un champ de tomates bien rouges aperçu dans les parages et j'étais sorti, décidé à en grappiller quelques-unes. Comme il faisait frais dans l'air matinal, je me suis enroulé dans ma couverture rouge. Une fois devant le champ, je me suis faufilé par un trou dans le barbelé et, quelques secondes plus tard, je cueillais de belles tomates à la chair tendre. J'en avais même dégusté quelques-unes sur place. Soudain, j'ai entendu un sifflet retentir et vu un groupe de cinq ou six gamins plus âgés que moi accourir dans ma direction.

Je me suis dépêché de retourner jusqu'à la clôture et j'ai réussi à me glisser par une ouverture que je savais trop étroite pour eux. Manque de chance, ma précieuse couverture s'est prise dans le barbelé, et je n'ai pas eu d'autre choix que de l'abandonner. Quand je suis rentré, ma mère était ravie que je rapporte des tomates, mais furieuse que j'aie perdu ma couverture. Mais elle ne m'a pas battu. Contrairement à beaucoup de parents, ma mère n'a jamais levé la main sur aucun d'entre nous.

Une autre mésaventure impliquant de la nourriture avait bien failli me coûter la vie. J'avais accepté de transporter dix grosses pastèques d'un bout à l'autre de la grand-rue pour un commerçant du marché.

Il m'avait promis un peu d'argent, et j'espérais qu'une fois ma mission accomplie, il ajouterait une tranche de pastèque à mon salaire. Mais les pastèques étaient énormes, et moi, encore petit. Tandis que je me débattais avec la première, sans faire attention à la circulation très dense, je me suis tout à coup retrouvé étendu sur la chaussée goudronnée, la tête en sang, et la pastèque éclatée à côté de moi en une bouillie rougeâtre. Un peu plus, et ma tête aurait subi le même sort : j'étais passé sous les roues d'un motocycliste roulant à toute allure.

Comme j'avais aussi la jambe amochée, le motard apitoyé m'avait raccompagné chez moi, et j'étais rentré en boitant. Affolée, ma mère m'a

emmené droit chez le docteur, qui a pansé mes plaies. J'ignore totalement comment elle s'était débrouillée pour le payer.

En grandissant, mes frères ont commencé à s'aventurer en dehors de la ville, en quête de nouveaux terrains de chasse. Ils dormaient dans des gares de chemin de fer ou sous des ponts. Parfois, Baba, l'homme saint, nous gardait, Shekila et moi, à la mosquée ; d'autres fois, il m'emmenait pêcher dans le fleuve avec sa longue canne en bambou et sa ligne. Le reste du temps, nous étions confiés aux voisines ou restions avec Guddu dans le restaurant où il récurait poêles et marmites.

Certes, la vie était dure, mais je crois pouvoir dire que nous étions relativement heureux, même si nous aurions évidemment préféré que les choses soient différentes. Souvent, la première chose que je faisais le matin était d'aller me poster devant les grilles de l'école voisine pour voir entrer les enfants en uniforme.

Je les suivais du regard en rêvant de me joindre à eux. Mais ma mère ne pouvait pas se permettre de m'envoyer à l'école. De ce fait, j'étais un peu sauvage, car il sautait aux yeux que je n'avais pas d'instruction. Je ne savais ni lire ni écrire, et mon vocabulaire était limité. J'avais des difficultés pour communiquer.

La personne dont j'étais le plus proche était ma petite sœur Shekila. À partir d'un certain âge, je m'en suis vu confier la responsabilité. J'étais chargé de lui faire sa toilette, de la nourrir et de la surveiller. Shekila et moi dormions dans le même lit, et, chaque matin, je partais lui chercher quelque chose à manger. Je jouais aussi avec elle : à cache-cache et à faire coucou. Shekila était toute petite et très jolie. Elle adorait ma compagnie et me suivait partout ; de mon côté, je la protégeais et j'essayais toujours de savoir si quelqu'un lui avait fait du mal.

À mes yeux, Shekila passait avant tout, pour autant qu'un enfant de mon âge ait pu avoir un sens des priorités. Kallu jouait un rôle similaire pour Guddu, même s'il était plus jeune que lui. Il voyait Guddu, qui cumulait plusieurs jobs pour mettre du beurre dans les épinards, comme le gagne-pain de la famille. Le cadet s'assurait donc que l'aîné ait toujours quelque chose à manger et un endroit sûr où dormir lorsqu'ils couchaient tous les deux dehors. Au sein de ce foyer sans père, où notre mère travaillait, nous nous occupions les uns des autres.

Je m'aventurais rarement en dehors de la maison ou de la cour. La plupart du temps, je passais de longues journées assis seul dans la terre, à écouter les conversations, à regarder le monde défiler devant moi pendant que Shekila dormait à l'intérieur.

Parfois, les voisines me laissaient sortir pour aller ramasser du bois pour le feu. Je l'entreposais près de la maison. Certains jours, je gagnais un ou deux centimes de roupie (de quoi m'acheter une sucette) en aidant le commerçant du coin quand on lui livrait des planches. Je devais les empiler dans l'abri près de l'entrée de sa boutique. Mais, le plus souvent, je restais assis seul dans la cour. Nous n'avions ni télé ni radio ; il n'y avait ni livres ni journaux, et, de toute manière, je ne savais pas lire. Nous menions une vie simple et basique.

Notre régime alimentaire l'était tout autant : chapatis, riz et daal[2], accompagnés de quelques légumes quand nous avions de la chance. La région cultivait des fruits, mais ils constituaient un luxe, et la plupart étaient destinés à la vente. Il y avait peu d'arbres fruitiers autour de la maison où chiper des fruits. Tout comme les potagers de la ville, ils étaient bien gardés. La faim étant omniprésente, nous avons appris à vivre avec.

L'après-midi, quand les enfants sortaient de l'école, j'avais le droit d'aller jouer avec eux. On jouait au cricket sur le premier carré de terre venu. J'adorais aussi chasser les papillons ou les lucioles à la nuit tombée. Un autre de mes passe-temps favoris était de faire voler des cerfs-volants. Il s'agissait de cerfs-volants tout simples – deux baguettes et du papier –, mais ils coûtaient encore trop cher pour moi.

Alors, quand j'en repérais un coincé dans un arbre, je grimpais le récupérer, quitte à me casser le cou. On organisait des combats aériens : l'astuce consistait à enduire de sable le fil du cerf-volant pour le rendre plus tranchant. On essayait alors de couper les fils des autres cerfs-volants dans le ciel. Les autres enfants jouaient parfois aux billes, mais, là encore, il fallait de l'argent pour acheter la première bille.

Comme je n'avais pas vraiment d'amis proches (peut-être parce que nous arrivions d'un autre quartier et que les enfants ont généralement tendance à se méfier des nouveaux venus), je passais le plus clair de mes journées avec mes frères. Je les adorais.

Avec le temps, on a commencé à m'accorder plus de liberté. Je pouvais aller m'amuser un peu plus loin avec les autres enfants. Parfois, je sortais en

laissant Shekila seule à la maison, mais je savais qu'elle ne risquait rien en mon absence. (Je suis certain que, dans les sociétés occidentales, laisser un bambin sans surveillance est illégal, mais là-bas, les parents laissaient fréquemment les tout-petits seuls à la maison quand ils avaient à faire. Moi-même, on m'avait souvent laissé seul ; aussi, je ne me sentais pas coupable.)

Au début, comme tous les enfants, je restais dans les parages de la maison. Ainsi, s'il y avait un problème, je pouvais me sauver par telle ou telle ruelle, prendre un raccourci et rentrer au bercail. Mais, petit à petit, j'ai commencé à m'aventurer jusqu'au centre-ville.

D'autres fois, mes frères et moi descendions jusqu'au fleuve, sous le mur du barrage, ce qui était assez loin en dehors de la ville. On regardait les pêcheurs attraper des poissons au filet.

À l'époque, Guddu et Kallu devaient avoir quatorze et douze ans. Ils étaient rarement à la maison. Je ne les voyais guère plus de deux ou trois fois par semaine.

Ils vivaient principalement de débrouille, écumaient les rues pour trouver de quoi subsister et couchaient dans des gares, où ils récupéraient parfois un peu de nourriture ou gagnaient quelques pièces en balayant les trains. Ils passaient beaucoup de temps dans une ville située quelques arrêts plus loin sur la ligne de chemin de fer, à environ une heure.

Ils disaient qu'il n'y avait rien d'intéressant à Ginestlay ; alors, ils allaient dans cette autre ville, qui s'appelait « Berampur » ou quelque chose comme ça (je ne me souvenais pas du nom exact).

Là-bas, il était plus facile de trouver de la nourriture et de l'argent. Ils avaient d'ailleurs commencé à s'y faire des amis, d'autres jeunes qui, comme eux, montaient ou descendaient des trains en marche.

Quand j'avais dans les quatre ou cinq ans, mes frères m'emmenaient parfois. Si jamais un contrôleur nous demandait notre billet, on sautait en marche, puis on montait dans le train suivant. Nous passions devant deux ou trois petits arrêts – de simples quais au milieu de nulle part – avant d'arriver à Berampur.

La gare de Berampur était plus petite que celle de Ginestlay, et située à la périphérie de la ville, mais mes frères ne voulaient pas que j'en sorte ; ils craignaient que je me perde en m'aventurant dans la ville. Je restais donc dans la gare pendant qu'ils travaillaient, puis je rentrais à la maison avec

eux. Nous n'avions rien à manger ; en revanche, nous ne manquions pas de liberté et nous aimions ça.

Un jour, quand j'avais cinq ans, j'étais à la maison, fatigué après une journée passée à jouer dans les rues, mais heureux, parce que ce soir-là toute la famille ou presque était rassemblée pour le repas du soir. Ma mère était rentrée du travail, et, chose plus rare, Guddu était passé nous voir. Il ne manquait que Kallu.

Guddu était resté une petite heure, et nous avons mangé tous les quatre ensemble. Comme il était l'aîné, c'était lui que j'admirais le plus. Il y avait longtemps que je ne l'avais pas vu et je regrettais le temps où j'allais me promener en bande avec lui et Kallu. Je sentais que je n'étais plus un petit garçon ; je ne voulais plus rester à la maison pendant qu'eux découvraient le monde.

Quand notre mère est sortie (peut-être pour aller nous chercher quelque chose d'autre à manger), Guddu a annoncé qu'il partait : il rentrait à Berampur. Ne supportant pas l'idée d'être à nouveau laissé derrière comme un bébé, je me suis levé et j'ai dit :

— Je viens avec toi !

La soirée commençait à peine, mais, si je partais avec lui, il y avait peu de chances qu'il me ramène le soir même : nous resterions ensemble. Guddu a réfléchi un moment, puis il a accepté. J'étais aux anges.

Nous avons laissé Shekila assise par terre et sommes partis avant le retour de ma mère. Elle n'y aurait probablement pas vu d'objection, de toute manière. Après tout, j'étais sous la garde de mon frère.

Bientôt, je fonçai en riant à travers les rues calmes et obscures, juché sur le vélo que Guddu avait loué pour aller jusqu'à la gare. C'était fantastique. J'avais déjà voyagé avec mes frères auparavant, mais cette nuit, c'était différent. Je partais avec Guddu sans savoir quand on rentrerait ni où l'on dormirait, comme quand il s'en allait à l'aventure avec Kallu. Je ne savais pas combien de temps il me laisserait rester avec lui, mais c'était le dernier de mes soucis.

Aujourd'hui encore, je me rappelle très nettement cette cavalcade à vélo. Assis derrière le guidon, les pieds posés de chaque côté de l'essieu avant,

j'étais assez secoué à cause des nombreux nids-de-poule, mais je m'en fichais. Des nuées de lucioles voletaient dans la nuit, et nous étions passés devant des mômes qui s'amusaient à les chasser ; un garçon avait crié « Salut, Guddu ! », mais on ne s'était pas arrêtés. J'étais fier que mon frère soit connu dans toute la ville. (Un jour, j'avais même entendu quelqu'un parler de lui dans un train : à mes yeux, il était célèbre.)

Il fallait faire attention aux passants dans l'obscurité, surtout au moment de s'engager sous le pont du chemin de fer. Guddu a décidé que l'on continuerait à pied ; peut-être était-il fatigué de me porter sur son guidon ? Je suis descendu, et nous avons remonté la grand-rue en poussant le vélo parmi les attroupements entourant les vendeurs de thé ambulants.

Une fois arrivés près de la gare, Guddu a caché le vélo derrière un fourré, et nous avons traversé par la passerelle souterraine pour aller attendre le prochain train.

Je commençais à m'endormir quand il est entré en gare en me réveillant. Nous sommes montés à bord, et nous nous sommes installés sur les sièges en bois, mais le charme de l'aventure avait déjà commencé à s'estomper. J'ai posé ma tête sur l'épaule de mon frère tandis que le train repartait ; il se faisait tard, et nous avions une bonne heure de trajet. Je ne sais pas si Guddu regrettait à ce moment de m'avoir emmené, mais pour ma part je commençais à me sentir un peu coupable, car ma mère avait besoin de moi pour garder Shekila quand elle partait travailler, et je n'avais aucune idée du moment où je rentrerais.

En arrivant à Berampur, j'étais si épuisé que je me suis écroulé sur un banc en bois sur le quai. J'ai dit à Guddu que je ne pouvais pas continuer ; il fallait que je me repose. Il a répondu que ça l'arrangeait, car il avait des trucs à faire.

— Assieds-toi et ne bouge pas, m'a-t-il dit. Je reviens dans pas longtemps et on cherchera un endroit où dormir.

Sans doute allait-il récupérer quelque chose à manger ou ramasser les pièces tombées sur le quai. Je me suis allongé et me suis endormi sitôt les yeux fermés.

À mon réveil, la gare était totalement déserte, et il n'y avait aucun bruit. Les yeux bouffis, j'ai cherché Guddu, mais il n'était nulle part. Un train était arrêté sur le quai, la portière ouverte, mais j'ignorais s'il s'agissait du train qui nous avait déposés et combien de temps j'avais dormi.

Je me suis souvent demandé ce que j'avais pu me dire sur le moment ; encore ensommeillé et perturbé de me retrouver seul en pleine nuit sur ce quai de gare, j'avais certainement l'esprit confus. Guddu n'était pas là, mais il m'avait dit qu'il n'allait pas loin. Était-il remonté dans le train ? Je me suis approché et j'ai grimpé sur le marchepied pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Je me rappelle avoir vu des gens endormis et être redescendu de peur qu'ils ne se réveillent et appellent un contrôleur. Guddu m'avait dit de ne pas bouger, mais il était probablement monté dans une des voitures pour balayer sous les banquettes. Et si je me rendormais sur le quai plongé dans le noir et que le train reparte en me laissant ici ?...

J'ai regardé dans une autre voiture : il n'y avait personne, mais les banquettes en bois semblaient plus confortables et plus rassurantes que la gare déserte. J'étais sûr que Guddu viendrait bientôt m'y chercher, le sourire aux lèvres, avec à la main une friandise qu'il aurait trouvée en nettoyant le train. Il y avait de la place pour s'étendre. Quelques minutes plus tard, je me rendormis paisiblement.

Cette fois, j'ai dû dormir comme un loir, car, à mon réveil, il faisait jour et le soleil brillait de tous ses feux. Tout à coup, j'ai réalisé que le train avançait tranquillement dans un cliquetis de ferraille.

Je me suis levé d'un bond. L'intérieur de la voiture était toujours vide, et le paysage derrière les fenêtres à barreaux défilait à toute vitesse. Il n'y avait aucune trace de mon frère. Personne n'avait osé réveiller un petit garçon seul, endormi dans un train filant à vive allure.

Les voitures de seconde classe n'étaient pas reliées entre elles : les voyageurs passaient d'une voiture à l'autre par des portières donnant sur l'extérieur, situées à chaque extrémité. J'ai couru d'un côté pour essayer de les ouvrir, mais elles étaient verrouillées ou bloquées. J'ai couru à l'autre bout, mais c'était la même chose.

Je me souviens encore du frisson de panique qui m'a saisi quand j'ai compris que j'étais enfermé : un mélange d'hyperactivité, d'incrédulité et de sentiment d'impuissance. Je ne me rappelle pas exactement ce que j'ai fait sur le moment. J'ai dû crier, taper contre les vitres, pleurer, jurer.

J'étais affolé, et mon cœur battait à tout rompre. Incapable de déchiffrer les pancartes à l'intérieur du train qui m'auraient peut-être indiqué où j'allais, ou par où sortir, je courais d'un bout à l'autre de la voiture dans l'espoir de trouver quelqu'un endormi sur une banquette. Mais j'étais seul.

Je ne cessais de courir d'une porte à l'autre en hurlant le nom de mon frère ; je le suppliais de venir me chercher. J'appelais aussi ma mère et mon frère Kallu, mais en vain. Personne ne me répondait, et le train continuait sa route.

J'étais perdu.

Écrasé par le poids de ce qui m'arrivait, je me suis recroquevillé sur ma banquette et suis resté ainsi un long moment, tantôt sanglotant, tantôt figé dans un hébètement muet.

Après de longues heures à filer dans cette voiture vide, je me suis tiré de ma torpeur et j'ai regardé par la vitre, dans l'espoir d'apercevoir un élément familial.

Le paysage qui défilait au-dehors ressemblait énormément au mien, mais je ne reconnaissais rien. J'ignorais où j'allais, mais je n'avais jamais voyagé aussi loin. J'étais déjà loin de chez moi.

Je suis alors entré dans une sorte d'état d'hibernation. J'imagine qu'épuisé par mes efforts, mon organisme s'est mis en veille forcée. J'alternais entre pleurs et sommeil, jetant de temps à autre des regards à la fenêtre. Je n'avais rien à manger, mais je pouvais boire au robinet dans le cabinet de toilette crasseux à l'arrière de la voiture, avec sa cuvette dont le fond donnait sur le ballast.

À un moment donné, j'ai ouvert les yeux et constaté qu'on s'était arrêté ; le train avait fait halte dans une gare. J'ai retrouvé espoir en pensant attirer l'attention de quelqu'un sur le quai, mais je n'ai pas vu âme qui vive dans l'obscurité. Et les portes restaient désespérément bloquées. Je les ai martelées et j'ai crié et crié tandis que le train repartait avec une secousse.

J'ai fini par m'écrouler de fatigue. On ne peut pas rester indéfiniment en proie à la panique et à la terreur : l'une et l'autre avaient eu raison de mes dernières forces.

Depuis, je me dis que c'est la raison pour laquelle on pleure : c'est ainsi que notre corps accuse le coup d'une émotion quand notre cœur ou notre esprit ne peut plus la contenir.

Toutes ces larmes avaient rempli leur fonction : mon corps avait évacué sa tension, et, à ma grande surprise, je commençais à me sentir mieux. Exténué par les pleurs, je me suis rendormi par intermittence. Lorsque j'y repense aujourd'hui et que je revis l'horreur de cet enfermement isolé, sans

aucune idée de ma situation ni de ma destination, j'ai l'impression de faire un cauchemar.

Mes souvenirs se résument à une succession de flashes : je suis éveillé, le nez collé à la vitre, terrifié ; ou roulé en boule sur le siège, à moitié endormi. Je crois que le train s'est arrêté dans d'autres gares, mais à aucun moment les portières ne se sont ouvertes, et, étrangement, personne ne m'a jamais remarqué.

Le temps passant, je crois que la part de hardiesse que j'avais développée au fil des vadrouilles dans ma ville a commencé à s'exprimer. Je me suis dit que, si je ne pouvais pas ouvrir ces portières, je devrais attendre que quelqu'un le fasse pour moi, puis trouver le moyen de rentrer à la maison. Je ferais exactement comme mes frères : il leur arrivait de partir pendant plusieurs jours, alors, pourquoi pas moi ? Ils m'avaient appris à trouver un endroit où dormir, et je m'étais déjà débrouillé seul auparavant, en mendiant ou en récupérant de la nourriture. Et puis, si ce train m'emportait loin de chez moi, peut-être qu'il pouvait également m'y ramener ? Je me suis assis devant la fenêtre et j'ai essayé de ne plus penser à rien d'autre qu'au monde qui défilait au-dehors. On verrait bien où ce train m'emmènerait...

Peu à peu, le paysage s'est fait plus verdoyant que jamais. Je voyais défiler des champs luxuriants et des arbres immenses, dépourvus de branches, mais surmontés de grandes feuilles pointues.

Et soudain, le soleil a surgi de derrière les nuages, inondant le paysage d'une lumière émeraude. Il y avait de fantastiques oiseaux aux couleurs vives, des singes qui couraient à travers la végétation touffue au bord des rails et de l'eau partout, dans les fleuves, les lacs, les mares et les champs. C'était un monde entièrement nouveau pour moi. Même les gens semblaient différents.

Au bout de quelque temps, le train a commencé à traverser des villages. J'apercevais des gamins qui jouaient le long de la voie pendant que leurs mères cuisinaient ou lavaient leur linge derrière la maison. Personne ne remarquait un enfant seul à la fenêtre d'un train en marche.

Puis les villages se sont faits plus rapprochés et sont devenus des villes, et bientôt il n'y a plus du tout eu de campagne, juste une succession de maisons emplissant des rues entières, des routes, des automobiles et des rickshaws[3]. Je voyais aussi de hauts immeubles, plus qu'il n'y en avait à Ginestray, des autobus, des camions et d'autres voies ferrées sur lesquelles circulaient d'autres trains, et partout plus de gens, plus que je n'en avais jamais vu. Je n'aurais jamais imaginé que tant de personnes puissent vivre en un même endroit.

Le train a commencé à ralentir, et j'ai compris qu'il approchait d'une gare. Était-ce la fin de mon voyage ? Il a freiné, puis s'est arrêté complètement avec une brusque secousse. Les yeux écarquillés, j'ai regardé entre les barreaux des fenêtres : une masse grouillante de gens déambulait à toute allure sur le quai, des bagages à la main. Ils allaient et venaient en tous sens, par centaines, par milliers peut-être, et, tout à coup, quelqu'un a ouvert les portières du train. Sans hésiter, j'ai couru dans l'allée aussi vite que possible et sauté sur le quai. J'étais enfin libre.

C'est seulement quand mes parents adoptifs à Hobart me l'ont montrée sur la carte murale que j'ai découvert le nom de la ville où j'étais arrivé. Cependant, même si on me l'avait dit à l'époque, ça n'aurait rien changé, car je n'avais jamais entendu parler de cette ville.

Quoi qu'il en soit, je venais d'arriver à Calcutta, la mégapole tentaculaire connue pour sa surpopulation, sa pollution et son extrême pauvreté ; l'une des villes les plus intimidantes et les plus dangereuses au monde.

J'étais pieds nus, vêtu d'un short noir sale et d'une chemise blanche à manches courtes à laquelle manquaient plusieurs boutons ; je n'avais littéralement que mes habits sur le dos.

Je n'avais pas d'argent, rien à manger et pas le moindre papier d'identité. J'avais un peu faim, mais la faim était une sensation habituelle : ce n'était pas elle qui me posait problème. Avant tout, j'avais besoin d'aide.

J'étais soulagé de ne plus être prisonnier de la voiture, mais également terrifié par l'immense gare et sa cohue oppressante. Affolé, je cherchais autour de moi, espérant voir Guddu fendre la foule pour venir à mon secours (comme s'il avait pu lui aussi se trouver coincé dans le train). Mais je ne voyais aucun visage familier à l'horizon. J'étais paralysé.

Ne sachant ni quoi faire ni où aller, je me bornais à rester à l'écart de la foule en criant « Ginestlay ? Berampur ? » dans l'espoir que quelqu'un m'indique comment m'y rendre. Mais personne dans cette fourmilière en mouvement ne me prêtait la moindre attention.

À un moment donné, le train dans lequel j'étais arrivé a dû repartir, mais je ne m'en suis pas rendu compte. Et quand bien même, je ne pense pas que j'y serais remonté après ces heures d'enfermement. Effrayé, je n'osais plus bouger, craignant d'aggraver ma situation si je m'éloignais. Je restai donc sur le quai, en criant par moments :

— Berampur ?

Tout autour de moi s'élevait un brouhaha de gens qui criaient et s'appelaient, de groupes qui discutaient, mais je ne comprenais rien à ce qu'ils disaient. En bref, ces gens étaient très occupés. Ils montaient et descendant des trains pour rejoindre la bousculade, puis tentaient de se frayer un passage pour atteindre au plus vite leur destination.

Une ou deux personnes s'étaient arrêtées pour m'écouter, mais tout ce que j'avais pu leur dire, c'était « Le train de Ginestlay ? » ou quelque chose du genre. La plupart passaient en secouant la tête et continuaient leur chemin. Un homme m'avait répondu :

— Ça se trouve où, « Ginestlay » ?

Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire : c'était tout simplement... chez moi. Comment lui expliquer « où ça se trouvait » ? L'homme était parti en fronçant les sourcils. Il y avait beaucoup d'enfants qui mendiaient ou traînaient dans la gare en quête de pièces perdues ou de restes de nourriture – tout comme moi et mes frères le faisons par chez nous. Je n'étais qu'un petit miséreux de plus qui braillait quelque chose, trop insignifiant pour qu'on le remarque.

Par habitude, je me tenais loin des policiers. Je craignais qu'ils me mettent en prison, comme c'était arrivé un jour à Guddu. On l'avait arrêté parce qu'il vendait des kits brosse à dents-dentifrice dans une gare, et la police l'avait mis en prison. Ce n'est qu'au bout de trois jours que nous avons appris où il se trouvait. Après cela, nous évitions comme la peste contrôleurs, policiers et tout ce qui portait un uniforme. Pas un instant je ne me suis dit qu'ils pourraient m'aider.

Le quai s'est vidé sans que quiconque m'ait prêté attention, et j'y suis resté seul, dormant par intermittence, incapable de partir ou de décider quoi

faire.

Le lendemain, harassé et découragé, un moment est venu où j'ai renoncé à chercher de l'aide : les gens dans cette gare n'en étaient pas de vrais, juste une énorme masse compacte sur laquelle je n'avais aucune emprise, comme un fleuve ou comme le ciel.

Je savais cependant une chose : si un train m'avait amené ici, un autre pourrait me ramener chez moi. À Ginepro, les trains du quai d'en face repartaient généralement dans l'autre sens.

Mais j'avais remarqué que cette gare était le bout de la ligne : tous les trains qui s'y arrêtaient repartaient d'où ils étaient venus. Eh bien, si personne ne pouvait me dire où ils allaient, je le découvrirais par moi-même.

Je suis donc monté dans le premier train qui est arrivé.

Se pouvait-il que ce soit si simple ? Tandis que le train s'éloignait bruyamment sur les rails, j'ai regardé la gare un peu mieux : c'était un immense bâtiment rouge plein d'arches et de tours, le plus grand édifice que j'aie jamais vu. Sa taille me fascinait ; pourtant, j'espérais bien ne plus jamais le revoir, lui et sa cohue de voyageurs. Mais, au bout d'une petite heure, le train est arrivé à l'autre bout de la ligne, quelque part à la périphérie de la ville. Il a alors fait marche arrière et repris la direction de l'immense gare.

J'ai essayé un deuxième train, et la même chose s'est produite. Peut-être devais-je le prendre sur un autre quai ? Mais il y avait beaucoup plus de quais ici que par chez moi, et différents types de trains les occupaient : certains se composaient de plusieurs voitures, avec des porteurs qui aidaient les gens à monter, tandis que d'autres n'étaient qu'une suite de voitures remplies de gens assis sur des banquettes, comme celui qui m'avait amené ici. Il y en avait un nombre impressionnant, mais l'un d'eux devait forcément repartir chez moi ; il suffisait que je persiste.

C'est donc ce que j'ai fait. Chaque matin, jour après jour, j'ai pris un train différent.

J'espérais éviter de me retrouver à nouveau enfermé en voyageant de jour. Chaque fois que je repartais, je regardais défiler le paysage, plein d'espoir, en me disant que, cette fois, c'était la bonne, j'étais dans le train qui me ramenait chez moi. Je croyais reconnaître tel bâtiment ou tel bosquet...

Parfois, le train atteignait le bout de la ligne, puis repartait dans l'autre sens ; d'autres fois, il s'arrêtait au terminus, et je restais coincé dans un endroit désert et inconnu, jusqu'au lendemain, quand le train entamait le trajet de retour. Les seules fois où je descendais du train avant le terminus, c'était quand la tombée de la nuit approchait. Je me glissais alors à l'intérieur de la gare sans être vu et me roulais en boule sous un banc pour me réchauffer. Par chance, il ne faisait pas froid.

Je me nourrissais de restes que je ramassais par terre : des cacahouètes que des voyageurs avaient laissées tomber ou des épis de maïs qu'ils n'avaient pas finis, et, heureusement, je pouvais toujours trouver un robinet où boire. Ça ne me changeait pas trop de ma vie d'avant : malgré la peur et le désarroi, je réussissais à me débrouiller, et je suppose que mon organisme s'était accoutumé à ce mode de vie. J'apprenais à survivre par moi-même.

Ainsi donc, je faisais de constantes navettes, partant d'un quai, puis d'un autre, empruntant une multitude de lignes. Il m'arrivait de reconnaître un élément du paysage, pour finalement me rendre compte que j'avais déjà pris ce train. En somme, tout ça n'aboutissait à rien.

Durant tous ces allers et retours, personne ne m'a jamais réclamé mon billet. Évidemment, j'évitais les trains dans lesquels je voyais des contrôleurs (comme je le faisais avec mes frères), mais, une fois à bord, on ne m'a jamais rien demandé.

Peut-être que, si un agent m'avait questionné, j'aurais trouvé le courage de lui demander de l'aide, mais l'occasion ne s'est jamais présentée. Une fois, je crois qu'un porteur s'est rendu compte que j'étais perdu, mais, comme je n'arrivais pas à m'expliquer, il m'a fait comprendre que je ne devais plus le déranger. Le monde des adultes me restant fermé, j'ai continué de me débrouiller seul.

Au bout d'un certain temps – deux semaines peut-être –, j'ai commencé à me décourager. Ma ville était là quelque part, mais peut-être qu'aucun train de cette gare n'y allait. Ou bien il y avait une complication insoluble. Je ne connaissais rien de la ville entourant la gare, excepté ce que j'en voyais par la fenêtre du train à chacun de mes retours. Peut-être y avait-il en dehors quelqu'un capable de m'aider, de m'indiquer comment rentrer chez moi, ou juste de m'offrir un repas.

Plus le temps passait, plus le gigantesque bâtiment rouge m'était familier. Malgré ses foules de voyageurs qui me terrorisaient, il semblait

être mon seul véritable lien avec l'endroit d'où je venais, et chaque fois que le train me ramenait d'une nouvelle destination inconnue, j'étais heureux de retrouver l'immense gare que je connaissais presque comme ma poche.

Je savais où dormir, où dénicher quelque chose à manger. Bien sûr, plus que tout, je voulais retourner auprès de ma mère, mais je commençais à m'adapter à la vie dans la gare.

J'avais remarqué un groupe d'enfants qui semblaient avoir élu domicile au bout de l'un des quais. Ils s'y regroupaient pour passer la nuit dans de vieilles couvertures. Comme moi, ils n'avaient apparemment nulle part où aller, mais ils ne cherchaient pas à se cacher sous les bancs ou dans les trains.

S'ils m'avaient vu les observer, ma présence ne semblait pas les intéresser. Au début, je n'osais pas m'approcher d'eux, mais les échecs répétés de mes tentatives pour rentrer chez moi ont finalement eu raison de ma méfiance. Si les adultes étaient incapables de m'aider, peut-être des enfants le pourraient-ils ? S'ils me laissaient me joindre à eux, je courrais sans doute moins de risques qu'en restant seul.

Je suis allé m'étendre sur un siège en bois à côté d'eux, les bras croisés sous ma tête. Ils ne se sont pas montrés spécialement accueillants, mais ne m'ont pas chassé non plus. Les enfants livrés à eux-mêmes étaient légion dans le coin, et personne n'en remarquait un de plus ou de moins. Épuisé par mes allers et retours de la journée, quelque peu soulagé à l'idée de ne pas remettre ça le lendemain et rassuré par la présence des autres enfants, je me suis endormi comme une masse.

Mais, bientôt, j'ai été réveillé par ce que j'ai d'abord pris pour un cauchemar. Des enfants hurlaient :

— Allez-vous-en ! Lâchez-moi !

D'autres cris ont suivi, des voix d'enfants et d'adultes, et, dans la pénombre de la gare, j'ai cru distinguer un homme qui s'exclamait quelque chose comme :

— Viens avec moi !

Puis un enfant s'est écrié :

— COUREZ !

Je me suis levé en sursaut en comprenant que je ne rêvais pas.

Dans la confusion, j'ai vu des adultes soulever des gamins et les emporter, et une fillette se débattre contre un homme au bord du quai. Je me

suis sauvé en fonçant dans l'obscurité et j'ai sauté en arrivant au bout du quai avant de courir le long des rails.

J'ai détalé littéralement à l'aveuglette, le long d'un mur interminable, en jetant des coups d'œil répétés par-dessus mon épaule pour vérifier si j'étais suivi. Je ne voyais personne, mais je ne ralentissais pas pour autant. J'ignorais ce qui s'était passé et pourquoi ces hommes avaient attrapé les mêmes. Tout ce que je savais, c'était que je ne tenais pas à ce qu'ils m'attrapent.

Mais le danger guettait aussi bien devant que derrière. Tout à coup, les rails ont viré à droite, et je me suis retrouvé nez à nez avec les lumières aveuglantes d'un train arrivant droit sur moi.

J'ai sauté de côté tandis qu'il passait à toute vitesse dans un bruit assourdissant, à quelques centimètres de moi. Je me suis plaqué contre le mur pendant ce qui m'a paru une éternité, le visage tourné sur le côté pour éviter tout ce qui pouvait dépasser du train.

Une fois la voie libre, j'ai pris un moment pour me remettre. Malgré les dangers terribles qui m'attendaient certainement dans cette ville, j'avais vécu trop longtemps de débrouillardise pour flancher maintenant.

J'imagine qu'un des avantages de mon jeune âge était que je ne me souciais pas plus que cela de ce qui était advenu des autres enfants, ni de ce que cela impliquait ; je savais juste que je ne voulais pas que ça m'arrive. Je n'avais pas le choix : il fallait que je continue.

J'ai poursuivi le long des rails en faisant davantage attention et, quand ils ont abouti à une route transversale, je m'en suis détourné, quittant du même coup la gare à pied pour la première fois depuis mon arrivée. La route était très fréquentée et me semblait plus rassurante qu'une rue isolée. Je l'ai suivie jusqu'à la berge d'un large fleuve, enjambé par un pont colossal, dont les contours sombres se détachaient sur le ciel gris.

Je me souviens nettement de l'impression que sa vue m'avait laissée : il était gigantesque en comparaison des ponts que j'avais aperçus par la fenêtre des trains, eux-mêmes plus grands que le seul pont que je connaissais jusqu'alors, celui qui chevauchait la rivière dans laquelle je jouais avec mes frères.

Entre les étals entassés le long de la berge, j'apercevais le large cours d'eau rempli de bateaux. L'imposante structure du pont se dessinait en arrière-plan, avec sa passerelle grouillante de monde, et sa chaussée chargée

d'un flot lent mais bruyant de bicyclettes, motos, voitures et camions. Pour un gamin d'un petit village, c'était un spectacle ahurissant : combien de personnes vivaient là ? Était-ce la plus grande ville du monde ? À voir la mégalozone se déployer ainsi au sortir de la gare, je me sentais plus perdu que jamais.

Je suis resté quelque temps dans la rue, étourdi par l'ampleur du spectacle, mais, tout en me sentant invisible, je craignais d'attirer l'attention d'individus semblables à ceux auxquels je venais d'échapper – peut-être même ces hommes s'ils s'étaient lancés à ma poursuite.

Cette pensée m'a donné le courage de m'aventurer entre les étals et de hauts bâtiments en direction de la berge. Une pente herbeuse plantée de grands arbres feuillus descendait jusqu'au rivage boueux.

Toute la zone bouillonnait d'activité : des gens se baignaient près du bord tandis que d'autres lavaient leurs marmites et leurs assiettes, certains faisaient des feux en plein air pendant que des porteurs déchargeaient toutes sortes de choses depuis des embarcations longues et basses.

J'avais toujours été un enfant très curieux : dès que j'avais eu l'âge de m'éloigner seul de la maison, j'avais aimé me balader de place en place. Je voulais toujours savoir ce qui se cachait au coin de la rue ; c'est pourquoi j'étais si impatient de partager la vie de vadrouille et d'indépendance de mes frères, et que je n'avais pas hésité à quitter la maison avec Guddu ce fameux soir. Mais le fait de me retrouver perdu dans cette immense gare, dans cette ville aux dimensions effrayantes, avait rapidement étouffé cette nature : je mourais à présent d'envie de revoir les bonnes vieilles rues de Ginestlay, et j'étais bien moins tenté de m'éloigner des coins que je connaissais.

J'hésitais entre retourner vers la gare et les rues tumultueuses voisines, ou explorer le territoire plus vaste, mais aussi plus mystérieux, de la berge. Cette ville s'étendait à perte de vue dans toutes les directions. Usé par mes épreuves de la journée et affaibli par la faim et le manque de sommeil, je restais à l'écart de la foule sans savoir quoi faire. Je traînais devant les stands de nourriture, dans l'espoir que quelqu'un m'offre quelque chose à manger, mais, au lieu de cela, on me chassait.

Après avoir longé un moment la berge, je suis tombé sur un groupe de personnes endormies, qui m'ont semblé être des hommes saints. J'en avais déjà vu par chez moi, mais ceux-là ne ressemblaient pas à Baba dans sa

mosquée : comme nombre d'hommes à Ginestlay, Baba portait une longue chemise blanche et un pantalon, alors que ces hommes allaient pieds nus et portaient des perles et des robes safran. Certains étaient effrayants : leurs longs cheveux sales s'enroulaient autour de leurs têtes en touffes hirsutes, et leurs visages étaient peints de rouge et de blanc. La vie dans la rue les avait rendus aussi crasseux que moi. J'avais fait mon possible pour rester à l'écart des adultes, mais ici, parmi ces hommes saints, j'étais certain d'être à l'abri. Je me suis allongé près d'eux et roulé en boule, les mains glissées sous ma tête en guise d'oreiller.

Quand j'ai rouvert les yeux, le jour se levait et j'étais seul. Les hommes saints étaient partis, le soleil brillait dans le ciel, et des gens allaient et venaient. J'avais survécu à ma première nuit dans les rues de Calcutta.

3

La survie

Toujours aussi affamé, j'ai découvert que j'avais plus de chances de dénicher quelque chose à manger près du fleuve que dans l'immense gare rouge brique où le train m'avait conduit quelques jours plus tôt.

Puisque les marchands semblaient indifférents aux petits mendiants, j'ai décidé de descendre au bord de l'eau, dans l'espoir d'y trouver des gens qui cuisinaient. À la lumière du jour, j'ai pu constater qu'il s'agissait bien du plus grand fleuve que j'eusse jamais vu.

Mais c'était aussi le plus sale et le plus malsain : il était jonché de cadavres d'animaux, d'excréments humains et de déchets.

En longeant la rive, j'ai découvert avec horreur deux cadavres humains gisant parmi un tas d'ordures : l'un avait la gorge tranchée, l'autre, les oreilles coupées. J'avais déjà vu des personnes mortes à Ginestlay, quand quelqu'un décédait chez lui et qu'on organisait ses obsèques, mais jamais je n'en avais vu gisant en plein air. Ici, les gens semblaient leur accorder aussi peu d'attention qu'aux cadavres d'animaux, même s'ils avaient de toute évidence été assassinés. Leurs corps étaient étendus à l'air libre sous le soleil brûlant, couverts de mouches, et apparemment rongés par des rats.

Cette vision horrible m'avait donné la nausée, mais le plus choquant était que cela confirmait mes premières impressions : chaque jour passé dans cette ville était une question de vie ou de mort. Le danger était partout, il pouvait venir de n'importe qui : il y avait des voleurs, des kidnappeurs d'enfants, des tueurs même.

Cette pensée a suscité en moi toutes sortes de peurs. Était-ce le monde dans lequel mes frères évoluaient quand ils s'absentaient ? Était-ce pour cela qu'ils ne voulaient pas que je quitte les gares quand je les accompagnais ? Qu'était-il arrivé à Guddu à Berampur ? Où avait-il disparu

et pourquoi n'était-il pas là à mon réveil ? Est-ce qu'il me cherchait dans un endroit comme celui-ci ? Qu'est-ce que ma famille pensait qu'il m'était arrivé ? Était-elle à ma recherche ou me croyait-elle mort, disparu, parti pour toujours ?

Mon souhait le plus cher était de retrouver ma mère, Guddu et les miens ; je voulais qu'on me protège et qu'on s'occupe de moi. Mais je savais que, pour ça, je devrais me montrer aussi fort que possible, sans quoi je risquais de disparaître, physiquement peut-être, ici même, au bord de ce large fleuve boueux. Je ne pouvais compter que sur moi-même. Alors, j'ai décidé de me ressaisir.

Je suis retourné vers le pont et suis arrivé devant un escalier de pierre qui descendait dans le fleuve. Des gens s'y baignaient, d'autres y lavaient leur linge. Près des marches, une grosse canalisation déversait les eaux et les déchets de la ville dans le fleuve. Juste à côté, des enfants s'amusaient dans l'eau et je les ai rejoints.

Aujourd'hui, comme beaucoup de touristes visitant l'Inde, je trouve aberrant qu'on puisse se laver ou se baigner dans un fleuve qui sert d'égout et de morgue à ciel ouvert, mais, sur le moment, ça ne m'avait pas gêné. C'était un fleuve et les fleuves servaient à tous ces usages. Cependant, ils pouvaient aussi être le théâtre d'actes de bonté extraordinaires, ainsi que j'allais le constater.

Les autres enfants semblaient m'accepter, et nous nous amusions dans l'eau. Ces jeux apportaient un répit à la chaleur de la journée. Tandis que certains gamins plongeaient du haut des marches avec beaucoup d'assurance, je me contentais de patauger dans l'eau jusqu'aux genoux.

Mes frères avaient bien essayé de m'apprendre à nager en aval du barrage, près de chez nous, mais je ne savais pas encore. Chez nous, hormis pendant la mousson, la rivière n'était qu'un faible cours d'eau juste bon à y batifoler. Mais j'adorais me baigner. Et, ce jour-là plus que jamais, je trouvais bon de pouvoir redevenir un môme et de m'amuser avec les autres enfants.

En fin d'après-midi, lorsque les autres ont commencé à rentrer chez eux, je suis resté assis sur les marches, refusant que ce jour finisse. Mais le fleuve était plein de surprises. Sans que je m'en rende compte, le niveau de l'eau avait augmenté au cours de la journée, et, quand j'ai sauté en un point

où j'avais pied quelque temps plus tôt, je me suis tout à coup trouvé submergé.

Il y avait également un fort courant qui m'entraînait loin de la rive. Battant des bras et des pieds avec panique, j'ai réussi à remonter à la surface pour reprendre mon souffle, mais le courant continuait de m'entraîner par le fond. Cette fois, j'étais trop loin du bord pour rebondir en touchant le fond : je me noyais.

Tout à coup, j'ai entendu quelqu'un plonger et senti qu'on me tirait à la surface et qu'on m'allongeait sur les marches. Je me suis redressé pour tousser et recracher de l'eau boueuse. Je venais d'être sauvé par un vieux sans-abri qui avait plongé depuis la canalisation pour me secourir. Après quoi, il a tranquillement remonté l'escalier et regagné la berge, où j'imagine qu'il vivait.

Peut-être que l'acte charitable de cet inconnu m'avait amené à baisser ma vigilance, ou que j'étais juste un gamin de cinq ans imprudent, toujours est-il que, le lendemain, quand je suis retourné nager dans le fleuve, je me suis à nouveau laissé surprendre par la montée des eaux et la force du courant, et retrouvé en danger.

Aussi incroyable que cela paraisse, le même homme est venu à mon secours. Peut-être qu'il m'avait reconnu et qu'il me surveillait. Cette fois, des gens avaient assisté à la scène et vu l'homme me remonter sur les marches où j'avais une fois de plus recraché de l'eau. Un attroupement s'est formé autour de nous, et j'ai réussi à comprendre ce qui se disait : les dieux m'avaient épargné, car ce n'était pas encore mon heure.

À ce moment, soit parce que je me sentais oppressé par la foule de curieux qui se pressait autour de moi, soit parce que j'avais honte d'avoir failli me noyer encore une fois, je me suis levé d'un bond et je me suis enfui le plus vite possible. J'ai couru loin du fleuve, jusqu'à tomber de fatigue.

Par conséquent, je crois que je n'ai jamais remercié le sans-abri (qui était presque mon ange gardien) de m'avoir sauvé non pas une, mais deux fois.

En tentant d'échapper à la foule, je m'étais éloigné du coin que je connaissais, et la nuit commençait maintenant à tomber. Il était trop tard pour regagner la berge avant la nuit, et trouver un endroit où dormir devenait urgent. Je suis arrivé devant ce qui ressemblait à une fabrique désaffectée, derrière laquelle un tas d'ordures s'élevait dans l'obscurité.

Épuisé, j'y ai récupéré un bout de carton et me suis étendu derrière la pile de détrit. L'endroit puait, mais je commençais à m'y faire. Et le lieu avait l'avantage d'être à l'écart.

Cette nuit-là, j'avais été réveillé par une meute d'horribles chiens qui aboyaient sous un réverbère. Je m'étais saisi d'une pierre et constitué une petite réserve à proximité.

J'avais dû m'endormir ainsi, car, à mon réveil, un soleil brûlant me chauffait le visage, et les pierres étaient toujours là, mais pas les chiens.

J'ai passé les heures suivantes à explorer le quartier entourant la gare, notamment les petites échoppes et les stands où je cherchais à manger. Les odeurs flottant dans l'air étaient appétissantes : mangues et pastèques, fritures salées, *gulab jamun* et *laddus*[\[4\]](#) sur les étals de friandises. Soudain, je ne voyais plus autour de moi que des gens en train de manger : un groupe d'hommes bavardaient en ouvrant des cacahouètes, d'autres partageaient une grappe de raisin en buvant du thé.

J'étais tenaillé par la faim et j'allais mendier d'un vendeur à l'autre avec la petite dizaine d'enfants qui traînaient là, mais tous nous chassaient : nous étions trop nombreux pour qu'ils nous prennent en pitié.

Je regardais les personnes manger. Il s'agissait de gens pauvres, comme ma famille, et ils laissaient peu de restes derrière eux, mais il y avait toujours une chance qu'ils fassent tomber quelque chose ou ne terminent pas leur repas. Faute de poubelle, les gens jetaient simplement leurs déchets par terre lorsqu'ils avaient fini. Je triais alors ce qui pouvait être consommé sans danger, comme mes frères m'avaient appris à le faire sur les quais des gares. Les restes de fritures comme les samossas étaient parfaitement comestibles une fois nettoyés de la terre ; aussi étaient-ils très convoités.

Entre moi et les autres petits mendiants, c'était à qui s'en emparerait le premier. Le plus souvent, je me contentais des choses tombées au sol, telles que les fruits secs ou les *bhuja mixes*[\[5\]](#) de pois chiches et de lentilles grillés. Nous nous disputions parfois un morceau de chapati. Les batailles entre enfants affamés étaient monnaie courante, et je me retrouvais souvent bousculé ; parfois même je recevais des coups de poing. Nous étions comme des chiens sauvages se disputant un os.

Même si je revenais dans les environs de la gare et du fleuve pour dormir, je commençais également à explorer les rues environnantes. Mon penchant naturel pour la vadrouille refaisait surface, mais mes explorations étaient surtout motivées par l'espoir de trouver quelque chose à manger, une mine de nourriture que les autres gamins de la rue n'avaient pas découverte : un marchand de primeurs charitable, une caisse d'invendus sur le marché... Une ville de cette taille offrait tellement de possibilités.

Elle regorgeait également de dangers. Lors d'une de mes expéditions, je m'étais retrouvé au sein d'un amoncellement de maisons délabrées et de baraques faites de bambou et de tôles ondulées rouillées. L'odeur était véritablement horrible, comme si quelqu'un venait de mourir. Soudain, j'ai réalisé que des gens me regardaient d'un air curieux (je n'avais visiblement rien à faire ici) et j'ai remarqué un groupe de garçons plus âgés que moi qui fumaient des cigarettes roulées. J'ai pris peur et je me suis arrêté net en voyant qu'ils m'observaient.

L'un d'eux s'est levé et s'est dirigé vers moi, la cigarette à la main, puis m'a crié quelque chose. Ses amis se sont mis à rire. Je suis resté planté là, sans comprendre un mot, me demandant quoi faire.

Il est alors venu jusqu'à moi et m'a giflé deux fois tout en continuant à parler fort. Abasourdi, j'ai éclaté en larmes et il m'a frappé de plus belle, puis je suis tombé au sol en pleurant, sous les rires des autres enfants.

Sentant que les choses risquaient de dégénérer si je restais ici, j'ai tenté de me calmer et je me suis levé. J'ai fait demi-tour et j'ai commencé à marcher rapidement, sans courir, comme quand un chien vous menace.

Mes yeux me piquaient et je me disais qu'ils me laisseraient peut-être tranquille si je quittais leur territoire. Mais, soudain, ils se sont lancés à ma poursuite. Je me suis mis à courir. À travers mes larmes, j'ai aperçu un passage étroit entre deux maisons et j'ai foncé dans cette direction, tandis qu'une pierre m'atteignait au bras.

Me faufilant dans le passage, j'ai débouché dans une cour fermée. Je ne voyais aucune issue et j'entendais les garçons crier de l'autre côté. Un tapis d'ordures jonchait le sol et s'élevait contre le mur du fond : peut-être pouvais-je l'escalader pour franchir le mur et me sauver ? Tandis que je traversais la cour, la bande de gamins a surgi d'une seconde entrée que je n'avais pas remarquée. Ils ont ramassé des munitions dans un bidon rouillé, et leur chef m'a crié quelque chose.

Une première bouteille est venue se fracasser contre le mur, puis d'autres ont suivi, éclatant tout autour de moi. Tôt ou tard, l'une d'elles finirait par m'atteindre. J'ai couru droit devant en tentant de les esquiver et j'ai escaladé le monticule de détrit. Par chance, il a supporté mon poids. Arrivé au sommet, j'ai grimpé sur le mur et couru sur son arête en priant pour que les garçons ne me suivent pas. Les bouteilles continuaient de se fracasser contre le mur au-dessous et de siffler derrière moi.

Sans doute me voir détalé a-t-il suffi à les divertir... Une fois qu'ils m'ont eu chassé de leur territoire, ils n'ont pas pris la peine de me poursuivre. Je me suis sauvé sans traîner en jouant les funambules, puis, un peu plus loin, j'ai trouvé une échelle de bambou adossée à un mur dans la cour d'une habitation. Je suis descendu du mur et j'ai foncé à travers le couloir de la maison pour ressortir par-devant, croisant au passage une femme assise avec son bébé. C'est à peine si elle m'avait remarqué. J'ai alors couru aussi vite que possible en direction du pont qui se profilait au loin.

Près du fleuve, en plus de chercher à manger, j'étais également en quête d'endroits sûrs où dormir. Souvent, quand je revenais dans un lieu où j'avais trouvé refuge la veille, il était occupé par d'autres mômes et je devais chercher ailleurs.

Quelquefois, je découvrais un meilleur endroit. Naturellement, à dormir ainsi à la dure, stressé et constamment sur le qui-vive, j'étais très fatigué. Un soir que je marchais sur la berge, à la tombée de la nuit, mes pas m'ont pour la première fois conduit sous l'imposante structure du pont.

Là, j'ai découvert de petites estrades de fortune, en bois, sur lesquelles étaient déposées des offrandes : copeaux de noix de coco et pièces de monnaie accompagnés d'images et de statuettes d'une divinité que je reconnaissais : Durgâ, avatar guerrier de la grande déesse Mahâdevî. Elle était assise sur un tigre et brandissait des armes dans ses multiples bras. Les histoires qu'on m'avait contées disaient qu'elle s'en était servie pour tuer un démon. La lumière vacillante des lampes de terre cuite lui donnait un air éminemment féroce, mais ces lueurs clignotant dans l'obscurité grandissante avaient également un côté rassurant, et je me suis assis sous le

pont en contemplant le fleuve. Tenaillé par cette faim qui ne me quittait pas, j'ai trouvé les offrandes trop tentantes : j'ai ramassé les tranches de fruit et de noix de coco et les ai dévorées. J'ai aussi pris quelques pièces.

Je ne voulais pas quitter cet endroit. Je m'y sentais en sécurité. À quelques pas de l'autel, j'ai remarqué une plate-forme de planches qui s'avancait au-dessus de l'eau. Après m'être assuré qu'elle était stable et solide, j'ai grimpé dessus. J'avais l'impression de me trouver dans un lieu saint où les gens venaient prier la déesse. Étendu sur les planches dures, j'écoutais le fleuve couler au-dessous de moi en pensant à ma famille : je me demandais comment ils allaient et songeais qu'ils devaient se demander la même chose à mon sujet.

Dans mon souvenir, mes sentiments commençaient pourtant à changer : moins intenses et moins douloureux, ils gagnaient en profondeur. La maison me manquait toujours autant, mais je n'étais plus le même.

J'aspirais toujours à rentrer chez moi, mais cette idée ne m'obnubilait plus comme avant. Sans abandonner l'espoir de retrouver les miens, je me concentrais davantage sur ma survie immédiate. Je me rendais sans doute compte que c'était ici que je vivais, et pas dans cette autre ville inaccessible. Celle-là – ma ville perdue – me semblait chaque jour plus loin. Peut-être aussi commençais-je à me dire que c'était désormais ici que se trouvait ma maison, du moins pour le moment.

Quand je me suis réveillé le lendemain matin, un homme saint, hirsute et drapé dans sa robe safran, méditait à côté de moi. Bientôt, d'autres l'ont rejoint. Certains étaient torsos nus, d'autres s'appuyaient sur de grandes cannes décorées. Je me suis éclipsé sans faire de bruit. J'avais dormi sur la plate-forme au-dessus de l'eau (peut-être un autel de plus dédié à Durgâ) et dérobé certaines de leurs offrandes, mais ils ne m'avaient pas fait de mal et m'avaient même laissé dormir. Sur le moment, je m'étais senti en sécurité auprès d'eux : ils étaient un peu comme des compagnons de voyage.

Certains jours, comme je n'avais rien à faire, il m'arrivait de retourner jusqu'à la zone de triage de la gare et d'errer entre les nombreuses voies.

Il y avait toujours d'autres enfants qui écumaient les voies, à la recherche de quelque chose, n'importe quoi, ou qui, comme moi, tuaient

simplement le temps. Peut-être étaient-ils perdus eux aussi et se demandaient-ils quelle ligne les ramènerait chez eux. Parfois, un train passait en sifflant pour que les gens s'écartent.

Un jour calme mais particulièrement chaud, j'avais tourné en rond jusqu'à ce que la chaleur m'assomme et je m'étais assis sur les voies. J'allais m'endormir quand un homme portant une chemise blanche et un pantalon crasseux s'était approché et m'avait demandé ce que je faisais dans un endroit aussi dangereux.

Quand j'avais timidement bredouillé une réponse, non seulement il m'avait compris, mais il avait répondu en articulant soigneusement, afin que je le comprenne. Beaucoup d'enfants mouraient percutés par des trains, m'a-t-il expliqué. D'autres perdaient un bras ou une jambe. Les gares et les zones de triage étaient des lieux dangereux : ce n'étaient pas des terrains de jeux.

Je lui ai dit que j'étais perdu et, encouragé par le fait qu'il semblait patient et paraissait s'intéresser à mon histoire, j'ai expliqué que je venais de Ginestlay, mais que personne ne semblait savoir comment on s'y rendait. Je me retrouvais maintenant seul, sans famille ni maison. C'était la première fois que je pouvais raconter mon histoire à quelqu'un.

Après m'avoir écouté, il m'a proposé de m'emmener chez lui, où il m'offrirait de l'eau, de la nourriture, ainsi qu'un endroit où dormir. J'étais fou de joie. Enfin, quelqu'un prenait le temps de m'écouter et de se porter à mon secours. Je l'ai suivi sans hésiter.

L'homme, qui était cheminot, habitait une cabane au bord des rails, près de l'endroit où les voies se rejoignaient à l'entrée de la gare. Il s'agissait de tôles ondulées et d'épais panneaux de carton assemblés autour d'une charpente en bois. L'homme partageait les lieux avec d'autres cheminots.

Il m'avait invité à me joindre à leur repas. Pour la première fois depuis le soir où je m'étais perdu, je m'asseyais à une table et mangeais un repas qu'on venait de cuisiner. Je m'en souviens encore : c'était un daal de lentilles et de riz qu'un des ouvriers avait préparé sur un petit réchaud dans un coin de la cabane.

Ma présence ne semblait pas les déranger, et ils avaient partagé leur repas sans rechigner. Ces hommes ne possédaient pas grand-chose, mais le peu qu'ils avaient leur permettait de vivre selon d'autres lois que celles de la rue. Ils avaient un toit, de quoi se payer un repas simple, et un travail,

aussi dur fût-il. Ils avaient peu à offrir, et le fait qu'ils acceptent de partager le gîte et le couvert avec un môme qu'ils ne connaissaient pas était d'autant plus remarquable. Pour moi, c'était comme passer d'un monde à l'autre, et il avait suffi de quelques tôles et d'une poignée de lentilles. Pour la seconde fois, il me semblait que la gentillesse d'un inconnu me sauvait la vie.

Il y avait un lit au fond de la baraque, fait de paille, et j'y ai dormi presque aussi bien et sereinement que si j'étais de retour chez moi. Le cheminot m'avait glissé qu'il connaissait quelqu'un susceptible de pouvoir m'aider. Le lendemain, il m'avait annoncé que l'homme en question allait passer me voir.

J'éprouvais un soulagement sans bornes : cette affreuse histoire me faisait déjà l'effet d'être un mauvais rêve. Je serais bientôt de retour chez moi. Une fois que les hommes étaient partis travailler, j'avais passé la journée dans la cabane en attendant mon sauveur.

Comme prévu, le lendemain, un homme s'est présenté. Il s'exprimait lui aussi lentement et avec des mots simples. Il portait un beau costume et a ri quand j'ai montré du doigt sa moustache très particulière en disant « Kapil Dev », en référence au capitaine de l'équipe indienne de cricket à l'époque, à qui il ressemblait. Il s'est assis sur mon lit et m'a dit comme ça :

— Approche-toi et dis-moi d'où tu viens.

J'ai obéi et lui ai raconté mon histoire. Il cherchait à savoir précisément d'où j'étais pour m'aider à rentrer chez moi et, tandis que je lui donnais des détails, il s'est allongé sur le lit et m'a invité à faire de même.

Il m'est arrivé une quantité de choses heureuses et malheureuses au cours de mon voyage, et j'ai pris des décisions parfois bonnes, parfois mauvaises. Mon instinct ne m'a pas toujours bien conseillé, mais ces semaines passées dans les rues, à mesurer consciemment ou non les risques auxquels je m'exposais, l'avaient aiguisé. Dès lors qu'il nous permet de survivre, on apprend à se fier à son instinct. Peut-être que n'importe quel gamin de cinq ans, allongé sur un lit près d'un inconnu, aurait ressenti un malaise. Même si l'homme n'a eu aucun geste déplacé, malgré ses promesses fabuleuses et enivrantes, je sentais que quelque chose clochait. Je sentais aussi que je ne devais pas lui montrer que je me méfiais ; je devais « jouer le jeu ». Quand il m'a expliqué que, le lendemain, il m'emmènerait dans un endroit qu'il connaissait, où quelqu'un m'aiderait à rentrer chez moi, j'ai hoché la tête et acquiescé. Mais je savais

pertinemment que je devais rester loin de cet homme et trouver un moyen de m'échapper.

Ce soir-là, après avoir mangé, j'ai fait la vaisselle dans un vieux baquet dans un coin près de la porte, comme les deux soirs précédents, tandis que les hommes se rassemblaient autour d'une théière et fumaient. Bientôt, ils étaient entièrement absorbés par leurs conversations et leurs plaisanteries. C'était l'occasion ou jamais. J'ai attendu le bon moment et j'ai foncé par la porte, puis j'ai couru comme si j'avais le diable à mes trousses.

Quand j'y repense, je me dis que c'était peut-être bien le cas. J'espérais que l'effet de surprise me donnerait suffisamment d'avance pour pouvoir leur échapper. Une fois de plus, je m'enfuyais dans la nuit le long des voies ferrées, puis dans des rues inconnues, sans aucune idée où j'allais, et sans autre projet que celui de m'échapper.

Rapidement, je me suis fatigué et j'ai ralenti en arrivant dans les rues bondées. J'ai réfléchi, et je me suis dit qu'ils se fichaient peut-être que j'aie pris la fuite ; quoi qu'il en soit, ils n'avaient sûrement pas pu me suivre aussi loin. Mais, soudain, j'ai entendu quelqu'un m'appeler au loin et cela m'a fait l'effet d'une décharge électrique dans tout le corps.

Aussitôt, je me suis accroupi (même si j'étais déjà plus petit que la majorité des passants) et je me suis dirigé vers la partie la plus populeuse de la rue, près des stands de nourriture grouillants de clients. En me retournant, j'ai aperçu deux hommes qui semblaient être à ma poursuite : le visage dur et menaçant, ils avançaient vite en jetant des regards autour d'eux.

C'est alors que j'ai reconnu l'un d'eux : il s'agissait du cheminot que j'avais rencontré sur les voies, mais il avait perdu son masque de sympathie. Je me suis enfui loin d'eux, mais la foule est bientôt devenue si dense qu'il est devenu difficile de courir, et je sentais que mes poursuivants gagnaient du terrain. Il fallait que je me cache.

J'ai repéré un espace étroit entre deux maisons et m'y suis faufilé, puis j'ai rampé aussi loin que possible jusqu'à déboucher devant une conduite d'égout sortant d'un mur, assez large pour que je m'y glisse. J'ai avancé à l'intérieur à quatre pattes, au milieu des toiles d'araignée et de l'odeur infecte des eaux qui me ruisselaient entre les mains, jusqu'à devenir invisible depuis la rue. J'avais bien plus peur des hommes qui étaient à ma poursuite que de ce qui m'attendait dans ce tuyau obscur. S'ils me trouvaient, je n'avais aucune issue.

J'ai entendu l'un d'entre eux parler au vendeur de jus de fruits, dont le stand se trouvait tout près de ma cachette. Je me souviens même d'avoir été terrorisé en lançant un regard à l'extérieur au moment même où le cheminot jetait un coup d'œil entre les deux murs et scrutait en direction du tuyau.

L'espace d'une seconde, il m'avait semblé que son regard s'était arrêté sur moi dans l'obscurité, mais, après un instant d'hésitation, il l'avait détourné. Avait-il été sur le point de me découvrir ? L'homme que j'avais vu était-il bien celui qui m'avait accueilli chez lui ? Je n'en suis plus sûr aujourd'hui, mais cette scène est restée gravée dans ma mémoire, peut-être parce qu'elle symbolisait avec force le choc de la trahison. J'avais fait confiance à cet homme et cru qu'il allait m'aider, et la terre s'était ouverte sous mes pieds et avait manqué de m'engloutir. Cette sensation terrifiante est restée à jamais imprimée en moi.

Je suis resté caché un moment, jusqu'à ce que je sois sûr que lui et les autres soient partis, puis je suis sorti et je me suis enfui dans les ruelles et les rues sombres. Tous mes espoirs étaient tombés à l'eau et j'avais le cœur brisé, mais j'étais aussi extrêmement soulagé de m'en être tiré. Manifestement, j'avais un bon instinct de survie. Constaté que j'étais capable d'échapper au danger m'a rendu plus fort.

4

Le salut

J'avais si peur que le cheminot et ses amis me retrouvent que je ne me suis plus aventuré près de la gare. Jusqu'à maintenant, excepté quelques incursions occasionnelles dans les rues environnantes, je m'étais prudemment cantonné à l'endroit où j'étais arrivé en ville. Mais, à présent, je n'avais plus le choix. Pour la première fois, j'ai décidé de traverser le fleuve.

Les passerelles piétonnes de chaque côté du long pont étaient aussi peuplées que les quais de la gare, mais il y circulait une foule beaucoup plus hétéroclite. La plupart des gens allaient et venaient à toute allure, seuls ou en groupes, et avaient l'air très affairés. D'autres traînaient là sans rien faire, comme s'ils habitaient là au-dessus de l'eau. J'avais en évitant les familles se déplaçant en groupes et les gens transportant d'énormes fardeaux sur leurs têtes. Je passais devant des mendiants à qui il manquait un œil ou des membres, et d'autres au visage rongé par la maladie.

Tous secouaient leurs sébiles en métal en réclamant une roupie ou de quoi manger. Sur la chaussée surchargée circulaient toutes sortes de véhicules, y compris des rickshaws et des chars à bœufs, et même des vaches en liberté déambulant parmi la foule. J'étais estomaqué par l'ampleur du spectacle. J'ai finalement réussi à me frayer un passage jusqu'à l'autre côté, puis je me suis engagé dans les rues adjacentes.

J'ai poursuivi ma route dans un quartier moins peuplé, errant à travers un dédale de ruelles et de rues en tentant à la fois d'éviter les ennuis et d'obtenir de l'aide. Mon expérience avec le cheminot avait brouillé la distinction entre les deux.

Le fait d'avoir échappé à leur piège m'avait quelque peu conforté dans mes capacités à la débrouillardise, mais il me montrait aussi que je ne

pouvais pas survivre éternellement sans l'aide de personne : les dangers étaient trop grands et trop surnois.

Ma suspicion à l'égard des gens était exacerbée (ils étaient soit indifférents à mon sort, soit animés de mauvaises intentions), mais, dans le même temps, j'avais plus que jamais besoin de trouver *la* personne qui m'apporterait une aide sincère, à l'instar du sans-abri près du fleuve. D'un côté, je tenais à rester loin des gens, mais, de l'autre, je voulais trouver un moyen de quitter cette ville. Je devais faire preuve d'une extrême vigilance. La suite de mon voyage se caractérise par un mélange de méfiance et de prises de risques nécessaires.

J'ai commencé à aborder les gens. Un jour que je marchais dans une rue de mon nouveau quartier, j'ai croisé un garçon sans doute guère plus âgé que moi. Il se parlait à lui-même ou bien à qui voulait l'entendre. Quand il a vu que je le regardais, il m'a dit bonjour et nous avons timidement échangé quelques mots. Il avait manifestement plus de vocabulaire que moi et s'exprimait comme un adulte. J'en ai déduit qu'il devait aller à l'école. Il était gentil, et nous avons joué ensemble dans la rue un moment, puis il est rentré chez lui en m'invitant à l'accompagner. Tout en restant sur mes gardes, je l'ai suivi.

Arrivé chez lui, il m'a présenté sa mère, et je leur ai résumé mon histoire. La mère m'a invité à partager leur repas et m'a proposé d'habiter avec eux jusqu'à ce que l'on trouve quelqu'un qui puisse m'aider à rentrer chez moi. Cette bienveillance, apparemment sincère, a quelque peu étouffé ma méfiance.

Je ne pouvais pas imaginer que cette gentille dame puisse me vouloir du mal, et c'était peut-être ma chance de quitter les rues. Ces quelques nuits passées dans la cabane du cheminot avaient suffi à me faire perdre l'habitude de dormir à la dure : je ne voulais plus passer mes nuits dehors, exposé au danger. J'étais heureux de retrouver un foyer, d'être nourri et logé.

Le lendemain, la mère et son fils m'ont emmené jusqu'à une mare voisine, où les gens du coin faisaient leur lessive. Elle a commencé à laver son linge tandis que son garçon et moi nous baignions. Depuis le premier jour, je portais les mêmes habits : un short noir et ma chemise blanche à manches courtes. Je devais être très sale. J'ai toujours aimé me baigner, et,

comme d'habitude, j'aurais pu passer la journée dans cette mare peu profonde. Mais le temps passait.

Mon nouvel ami est sorti de l'eau ; il s'était séché et habillé quand sa mère nous a appelés pour partir. Peut-être avais-je oublié le respect dû à l'autorité d'une mère et comment fonctionnait une famille...

Toujours est-il que j'ai continué à batifoler dans l'eau, peu disposé à sortir. La mère n'a pas tardé à sortir de ses gonds et m'a lancé une pierre qui m'a raté d'un cheveu. Je me suis mis à pleurer. La mère a pris son fils et ils sont tous les deux partis.

Je ne me souviens pas exactement de ce que j'ai ressenti sur le moment, au bord de cette mare. La femme avait-elle mal interprété mon attitude ? Me voyant rester dans l'eau, peut-être avait-elle pensé que je ne voulais plus les accompagner ? Ma mère, elle, ne m'aurait jamais jeté une pierre, même si j'avais désobéi. Mais cette femme m'avait abandonné ici, aussi facilement qu'elle m'avait accueilli chez elle. Était-ce la manière d'agir des gens dans cette ville ?

Même si je me retrouvais à nouveau seul, cette rencontre n'en avait pas moins été une expérience positive : en plus de m'avoir offert un repas chaud et un endroit où dormir, ces gens m'avaient laissé entendre que, contrairement à ce que je croyais, il existait peut-être d'autres personnes capables de comprendre mon histoire. Et, bientôt, j'en rencontrerais effectivement une.

Un jour que je traînais devant une vitrine dans mon nouveau quartier, essayant de grappiller un peu de nourriture, un garçon de l'âge de mon frère Guddu est arrivé en poussant une brouette chargée de marchandises. Pour une raison que j'ignore, il m'a remarqué et m'a dit quelque chose que je n'ai pas compris. Comme il n'était pas le moins du monde agressif, je n'ai pas paniqué. Je suis resté planté à le regarder passer. Il s'est alors adressé à moi et m'a demandé ce que je faisais et comment je m'appelais.

Nous avons discuté un moment. Lorsque je lui ai avoué que j'étais perdu, il m'a proposé de venir habiter avec lui et sa famille. J'aurais pu hésiter, me demander s'il me voulait lui aussi du mal, s'il finirait par me tourner le dos comme la mère du petit garçon, mais je l'ai suivi. C'était sans doute risqué, mais rester dans la rue l'était aussi. Et mon instinct – ce calculateur de risque opérant dans mon subconscient – me disait que ce garçon était animé de bonnes intentions.

Mon instinct s'est révélé bon. Le garçon était très gentil, et j'ai habité plusieurs jours chez lui et sa famille. Parfois, je sortais avec lui et lui donnais un coup de main pour charger et décharger sa brouette.

Il était patient et semblait toujours aux petits soins pour moi. J'ai bientôt découvert que sa sollicitude à mon égard ne s'arrêtait pas là.

Un jour, il s'est adressé à moi sur un ton plus adulte. Il m'a dit qu'il allait m'emmener quelque part où l'on pourrait m'aider, et nous avons traversé la ville ensemble, jusqu'à un grand commissariat grouillant de policiers. Immédiatement, j'ai fait marche arrière. Était-ce un piège ? Allait-il me livrer à la police ? Mais l'adolescent m'avait rassuré et promis que les policiers ne me voulaient pas de mal et qu'ils feraient leur possible pour retrouver la ville d'où je venais et ma famille. Sans trop comprendre ce qui se passait, je suis entré avec lui à l'intérieur du commissariat.

L'adolescent a discuté un moment avec les policiers, puis il est ressorti et m'a dit qu'à partir de maintenant, c'étaient eux qui s'occuperaient de moi.

Je me sentais nerveux au milieu de tous ces policiers et je ne voulais pas qu'il parte, mais je lui faisais suffisamment confiance et j'ai accepté de rester. Je ne voyais pas ce que je pouvais faire d'autre.

J'étais triste de le voir partir et j'avais peur, mais il m'avait dit avoir fait tout son possible : c'était la meilleure façon pour moi de regagner ma ville. Je l'ai remercié (du moins, j'espère l'avoir fait).

Peu après, les policiers m'ont conduit au fond du commissariat et enfermé à clé dans une cellule. J'ignorais totalement si c'était une bonne ou une mauvaise chose. Je ne le savais pas à l'époque, mais, en fait, tout autant que le sans-logis, l'adolescent venait de me sauver la vie.

Je me demande parfois ce qui aurait pu advenir de moi s'il ne m'avait pas conduit dans ce commissariat ou si j'avais refusé de l'y suivre.

Peut-être quelqu'un d'autre aurait-il fini par avoir la même idée ou qu'une association d'aide aux enfants sans-abri m'aurait recueilli. Mais je serais plus probablement mort dans la rue. Aujourd'hui, quelque cent mille enfants arpentent les rues de Calcutta, et une bonne partie d'entre eux n'atteint pas l'âge adulte.

Évidemment, je ne sais pas ce que l'ami du cheminot avait précisément en tête, ni ce qui était advenu des enfants kidnappés dans la gare, mais je suis certain qu'ils ont été confrontés à des horreurs pires que les miennes.

On ignore combien d'enfants indiens sont la proie des différents trafics : exploitation sexuelle, esclavage ou même trafic d'organes, mais tous ces commerces battent leur plein. Ils impliquent trop de mêmes et intéressent trop peu les autorités.

J'avais quitté les rues depuis deux ans à peine quand la série de meurtres du « Stoneman » a débuté dans les rues de Calcutta, faisant suite au même phénomène dans la ville de Bombay. Des sans-abri étaient retrouvés assassinés, principalement autour de la plus grande gare de la ville.

On leur avait fracassé le crâne avec une grosse pierre ou un parpaing pendant leur sommeil. En six mois, treize personnes étaient mortes, et on n'avait jamais découvert le coupable (les meurtres s'étaient, cela dit, arrêtés après qu'on eut placé en détention un suspect souffrant de troubles mentaux). Si j'étais resté dans les rues, je ne serais très probablement plus de ce monde aujourd'hui, et une chose est sûre : je ne serais pas en train d'écrire ce livre.

Il y a énormément de choses que j'aimerais pouvoir oublier, mais, s'il en est une dont je voudrais me souvenir, c'est le nom de ce garçon.

J'ai passé cette nuit-là dans la cellule du commissariat. Le lendemain matin, des policiers sont venus me rassurer : je n'étais pas en état d'arrestation et ils allaient essayer de m'aider. Cette situation ne me disait rien de bon, mais je leur ai néanmoins fait confiance. Je faisais mon premier pas dans le voyage qui m'emporterait à l'autre bout du monde.

Ils m'ont donné à manger, puis m'ont fait entrer dans un grand fourgon cellulaire avec d'autres enfants de tous âges. On nous a conduits à travers la ville jusqu'à un bâtiment où l'on nous a servi un repas accompagné d'une boisson. Puis on m'a posé un tas de questions.

Même si je ne les comprenais pas toutes, je devinais qu'ils cherchaient à savoir qui j'étais et d'où je venais. J'ai répondu de mon mieux, et ils ont noté ce que je leur disais sur leurs documents et leurs formulaires. « Ginestlay » ne leur évoquait rien du tout. J'essayais de me souvenir du nom de la gare où j'avais pris le train, mais tout ce que j'avais pu dire, c'était que mes frères l'appelaient « Burampour », « Birampur », « Berampur », ou quelque chose comme ça.

La police avait cependant peu d'espoir de localiser ces villes relativement petites, dont je ne me souvenais qu'à moitié du nom, et qui pouvaient se trouver n'importe où dans le pays. Je ne connaissais même pas mon nom de famille. Je me bornais à répéter que je m'appelais « Saroo ». Finalement, ne sachant ni qui j'étais ni d'où je venais, la police m'a déclaré comme « enfant perdu ».

La séance de questions terminée, un second fourgon m'a emmené dans un autre endroit, destiné, m'a-t-on dit, aux enfants comme moi qui n'avaient nulle part où aller. Le fourgon s'est arrêté devant de lourdes grilles métalliques rouillées, qui ressemblaient à un portail de prison, avec une autre petite porte percée dans le mur.

En y entrant, je me suis demandé si j'en ressortirais un jour. Mais, après le chemin que j'avais parcouru, je ne voulais pas retourner dans la rue.

L'intérieur abritait un ensemble de longs bâtiments qu'on appelait le « foyer ». On m'a emmené dans l'un d'eux, un gigantesque bloc à un étage où des centaines d'enfants – des milliers peut-être – jouaient ou étaient assis en groupes, et conduit dans une grande salle bordée de lits superposés sur toute sa longueur. Tout au bout se trouvaient des douches communes.

On m'a attribué un lit équipé d'une moustiquaire que je partagerais avec une petite fille, puis on m'a donné à manger et à boire.

Au premier abord, le foyer m'a fait l'impression de ce que j'imaginais être une école, sauf qu'ici les classes étaient remplies de lits et qu'on y habitait : il se rapprochait donc plutôt d'un hôpital ou d'une prison. Toujours est-il qu'avec le temps, il m'a bel et bien fait l'effet d'une prison. Mais au début, j'étais heureux d'être là, avec un toit sur ma tête et à manger dans mon assiette.

J'ai bientôt découvert qu'il y avait une seconde salle à l'étage, au-dessus de la nôtre, elle aussi remplie de lits et de mômes. Nous dormions souvent à trois ou quatre dans le même lit.

Parfois, on nous déplaçait, si bien qu'on se retrouvait avec d'autres enfants ou à coucher par terre faute de place. Les douches n'étaient pas nettoyées régulièrement, et il émanait de tout l'endroit une atmosphère étrange et inquiétante, surtout la nuit, où des fantômes semblaient prêts à surgir de chaque recoin.

Je me dis aujourd'hui que cette atmosphère était peut-être liée aux terribles expériences que ces enfants avaient vécues. Certains avaient été

abandonnés, d'autres, retirés à leurs familles parce qu'elles les maltraitaient.

Je commençais à me rendre compte que j'étais loin d'être le plus malheureux. Je ne mangeais pas à ma faim, mais je n'étais pas malade. Ici, je voyais des enfants sans bras ou sans jambes, parfois sans aucun membre. Certains souffraient d'horribles blessures et d'autres ne pouvaient plus ou ne voulaient pas parler. J'avais déjà vu des gens atteints de malformations et des malades mentaux qui hurlaient tout seuls ou se comportaient bizarrement, en particulier dans les rues autour de la gare, mais je pouvais toujours m'enfuir s'ils me faisaient peur. Pas ici. Je cohabitais avec des gamins souffrant de tous types de problèmes, y compris des enfants violents, voire des meurtriers trop jeunes pour être emprisonnés. Certains étaient presque adultes.

J'ai découvert par la suite que cet établissement s'appelait « Liluah », et qu'il s'agissait d'un centre de détention juvénile qui accueillait toutes sortes d'enfants à problèmes, notamment des enfants perdus, mais aussi des voleurs ou des malades mentaux, ainsi que des meurtriers ou des membres de gangs.

Mais, à l'époque, je le voyais simplement comme un lieu inquiétant, où l'on était réveillé au beau milieu de la nuit, tantôt par un cri d'enfant, tantôt par les pleurs de gamins terrifiés. Qu'allais-je devenir ici ? Combien de temps pourrais-je tenir dans cet endroit effroyable ?

Une fois de plus, j'ai dû apprendre à survivre. Après avoir servi de souffre-douleur aux gamins de l'extérieur, c'étaient maintenant les garçons les plus âgés de ce foyer qui s'en prenaient à moi. Mon vocabulaire très limité me rendait vulnérable, tandis que mon jeune âge et ma force limitée réveillaient leurs instincts tyranniques.

Les grands me harcelaient et se moquaient de moi, ils me bouscullaient et, quand ils parvenaient à me coincer, ils me rouaient de coups. J'ai vite appris à rester à l'écart de certains lieux durant les heures de jeu. Le personnel encadrant ne se pressait pas pour intervenir, et, quand ils le faisaient, la punition était générale et tombait sans distinction : ils allaient chercher une canne longue et fine, doublement douloureuse avec son extrémité fourchue qui vous pinçait la peau.

Le foyer présentait encore d'autres dangers que je parvenais à éviter plus par chance que par stratégie. Il arrivait que des gens de l'extérieur

réussissent à escalader ses hauts murs d'enceinte et pénétrer dans l'établissement. Je n'ai jamais vu ni su ce qu'ils venaient faire, mais les gamins ressortaient du bâtiment en pleurant avant que les intrus s'échappent.

Je ne sais pas si le personnel était impuissant face à ces intrusions ou s'il s'en fichait, car l'établissement était certes immense, mais tout le monde savait qu'il abritait des jeunes enfants. Manifestement, le genre d'individus qui avait tenté de m'enlever dans la rue ne se laissait pas arrêter par des murs ou des grilles. Voilà une autre horreur dont j'aurais pu être victime et à laquelle j'essaie de ne pas trop penser, mais j'ai du mal à ne pas être triste à l'idée que d'autres n'aient pas eu ma chance.

Ce sentiment s'est amplifié à mesure que je grandissais, peut-être parce qu'en apprenant ce qu'était le monde, j'apprenais également à mieux apprécier ma chance. Je sais aujourd'hui que peu d'enfants réussissent à s'extirper de la rue, et que, parmi cette minorité, beaucoup n'ont pas fini de souffrir.

Durant les quelques semaines que j'ai passées là-bas, j'ai vu plusieurs enfants sortir par la petite porte près de la grille, mais j'ignorais pourquoi on les laissait sortir et où on les emmenait.

Peut-être avait-on retrouvé leurs familles... Je me demandais aussi ce que devenaient les garçons plus âgés du foyer une fois qu'ils entraient dans l'âge adulte. Étaient-ils envoyés dans un autre établissement ou relâchés dans les rues passé un certain âge ?

Quelle que soit la manière, je priais en tout cas pour quitter cet endroit avant de le découvrir.

Et un jour, ce fut mon tour.

Je ne le savais pas à l'époque, mais environ un mois après mon arrivée, comme personne n'avait signalé ma disparition et qu'on ignorait d'où je venais, les autorités ont décidé de me confier à un orphelinat. J'avais simplement été conduit dans un grand bureau, où l'on m'avait dit que j'allais être transféré dans un autre établissement, beaucoup plus agréable que celui-ci. On m'a envoyé me doucher et donné de nouveaux habits. Comme d'habitude, j'ai obéi. On me répétait que j'avais beaucoup de chance. Et, même s'ils n'avaient apparemment pas retrouvé ma famille, je m'estimais effectivement très chanceux de quitter cet endroit, que je commençais à voir comme un véritable enfer.

Mme Sood, fondatrice de l'ISSA (Association indienne pour le parrainage et l'adoption), allait devenir un personnage-clé de ma vie.

Cette dame m'a expliqué que les autorités n'arrivaient pas à établir qui j'étais et où vivait ma famille. Mais elle allait s'efforcer de les retrouver dans toutes les villes qui pourraient correspondre au « Berampur » dont je leur avais parlé. Entre-temps, je vivrais dans son orphelinat, qui s'appelait « Nava Jeevan ».

Nava Jeevan (qui signifie « nouvelle vie » en hindi) s'est effectivement avéré beaucoup plus agréable que le centre pour mineurs de Liluah. L'orphelinat recevait principalement des jeunes enfants comme moi. C'était un immeuble en béton bleu à deux étages, bien plus accueillant que le foyer.

En entrant, j'ai vu quelques gamins passer la tête au coin d'un mur pour épier le nouvel arrivant, puis détalier en riant quand une responsable les avait chassés. En passant devant les chambres, j'apercevais l'intérieur de celles-ci : le soleil tombait à flots sur des lits superposés plus espacés que dans le long hall du foyer. Il y avait des barreaux aux fenêtres, mais j'ai vite compris qu'ils servaient plus à nous protéger du monde extérieur qu'à nous enfermer. Les posters colorés sur les murs donnaient également aux chambres un air plus sympa.

Même s'il était moins bondé que le foyer, il arrivait qu'on manque de place la nuit, si bien que certains gamins étaient forcés de dormir par terre. Du coup, on se réveillait parfois mouillé parce qu'un autre gamin avait fait pipi. Le matin, on se débarbouillait avec de l'eau tirée du puits situé près de l'entrée du bâtiment et on se brossait les dents avec les doigts. Puis on nous donnait un verre de lait chaud accompagné de pain indien ou de quelques biscuits.

Nous étions habituellement au calme en journée, car la plupart des enfants étaient à l'école. Comme je n'avais jamais été scolarisé, on ne m'y envoyait pas, et je restais parfois tout seul. J'allais souvent prendre l'air sous la véranda, qui était entourée de barreaux comme une cage, mais d'où j'avais une vue magnifique sur une grande mare de l'autre côté de la rue. Au bout de quelque temps, j'ai fait la connaissance d'une jeune fille de

l'âge de Guddu qui habitait derrière la mare. Elle venait parfois me voir, et il arrivait qu'elle me passe quelque chose à grignoter entre les barreaux.

Un jour, elle m'a donné un pendentif de Ganesh, le dieu à tête d'éléphant. J'étais stupéfait, car c'était la première fois qu'on m'offrait quelque chose. Je l'avais caché aux autres enfants et, de temps en temps, je le sortais pour l'admirer. J'ai découvert par la suite qu'on surnommait Ganesh le « briseur d'obstacles » ou le « seigneur des commencements ». Peut-être était-ce pour cela que la jeune fille me l'avait donné. (Ganesh est également le patron des lettres, et donc d'une certaine façon de ce livre.)

Ce collier était bien plus qu'un bel objet qui m'appartenait. À mes yeux, c'était la preuve concrète qu'il existait des personnes charitables dans le monde, désireuses de m'aider. Je l'ai toujours, et c'est l'un des objets auxquels je tiens le plus.

À l'orphelinat aussi il y avait des petites brutes, même si elles étaient moins âgées qu'au centre pour mineurs et que j'arrivais à les éviter. Le plus souvent, je me tenais à l'écart des ennuis, mais, un jour, une fillette a décidé de se sauver et de m'emmener. Je n'avais pas l'intention de m'enfuir, mais elle m'a néanmoins embarqué dans son plan, et, un matin, avant que je m'en rende compte, nous avions franchi la grille.

Mais nous ne sommes pas allés plus loin que le stand de friandises au bas de la rue : le vendeur nous avait donné un bonbon à chacun pour nous ralentir, le temps d'alerter le personnel de l'orphelinat. Je ne me rappelle pas avoir été puni. En fait, personne n'a jamais reçu de gifles à l'orphelinat, et encore moins de coups de canne, même si l'on risquait un savon ou d'être envoyé au coin lorsqu'on se tenait mal.

Rapidement, Mme Sood m'a annoncé qu'en dépit de leurs efforts, personne n'avait réussi à localiser ma ville natale ni ma famille et qu'ils ne pouvaient rien faire de plus. Elle semblait très amicale et je la croyais quand elle disait qu'elle voulait m'aider. Comme ils n'avaient pas trouvé ma mère à Berampur, elle m'a expliqué qu'ils allaient chercher une autre famille à qui me confier. Je m'efforçais de comprendre ce qu'elle me disait, et bientôt, la froide réalité m'est apparue : elle était en train de me dire que je ne rentrerais jamais chez moi.

Une partie de moi l'avait déjà accepté. Ce besoin désespéré de rentrer chez moi – ce sentiment que, si le monde ne redevenait pas immédiatement tel qu'il était, je cesserais de vivre et d'exister – s'était éteint depuis longtemps. Aujourd'hui, mon monde se résumait à ce que je voyais autour de moi, à cette situation.

Peut-être avais-je fait le même apprentissage que mes frères quand ils avaient quitté la maison et commencé leur vie de débrouille, même si, contrairement à eux, je ne pouvais pas me retourner vers notre mère en cas de besoin. Je m'étais concentré sur les nécessités de la survie immédiate, et donc sur le monde proche plutôt qu'éloigné. Je ne comprenais toujours pas pourquoi les adultes ne réussissaient pas à trouver le bon train qui me ramènerait chez moi. L'annonce de Mme Sood m'avait laissé triste, mais, en dépit de son caractère irrévocable, elle ne m'avait pas anéanti.

Mme Sood m'expliqua qu'il y avait dans d'autres pays des familles qui accueillaient avec joie les enfants indiens perdus, et elle avait bon espoir de m'en trouver une – si j'étais d'accord. Je n'avais probablement pas vraiment compris sa proposition, et je n'y avais pas beaucoup réfléchi.

Quatre semaines seulement après mon arrivée à Nava Jeevan, on m'a conduit dans le bureau de l'ISSA, et Mme Sood m'a annoncé qu'on m'avait trouvé un papa et une maman qui voulaient que j'aie vivre avec eux. Ils habitaient un autre pays : l'Australie. Elle m'a expliqué que c'était un pays que l'Inde affrontait parfois au cricket.

Le nom me disait quelque chose, mais je ne savais pas grand-chose sur l'Australie. Mme Sood m'a dit que deux enfants de l'orphelinat que je connaissais, Abdul et Musa, étaient partis là-bas, et qu'une de mes copines, Asra, avait également été choisie par une famille australienne. L'Australie était un bon pays qui venait en aide aux orphelins pauvres et leur offrait des opportunités que n'auraient jamais la plupart des enfants en Inde.

De retour à l'orphelinat, on nous avait montré, à Asra et moi, deux jolis petits albums photos rouges. Les gens qui se proposaient de devenir nos nouvelles familles y avaient mis des photos d'eux, de leurs maisons et d'autres aspects de leurs vies. Je regardais le mien, incrédule : les gens sur ces photos étaient si différents de ceux d'ici... Ils avaient la peau blanche !

Et tout autour d'eux resplendissait et semblait propre et neuf. Certaines choses m'étaient totalement inconnues, et les employées de l'orphelinat nous expliquèrent ce que c'était en nous lisant les légendes en anglais. Dans

le mien, il y avait écrit : *Voici papa en train de laver notre voiture, avec laquelle nous visiterons de nombreux endroits*. Ils avaient une voiture ! *C'est ici que nous habiterons*. La photo montrait une demeure grandiose, bordée de baies vitrées et qui semblait toute neuve. Cerise sur le gâteau, l'album m'était personnellement adressé : *Cher Saroo*. La famille, m'apprit-on, s'appelait « monsieur et madame Brierley ».

Il y avait également la photo d'un avion à réaction avec une légende qui disait : *Voici l'avion qui t'emmènera en Australie*. Elle me fascinait. Par chez moi, j'avais souvent vu des avions voler très haut dans le ciel en laissant une traînée de vapeur dans leur sillage, et je m'étais toujours demandé quel effet cela faisait d'être assis à l'intérieur, au milieu des nuages. Je le saurais si j'acceptais d'aller chez ces gens.

Il s'agissait d'une expérience étourdissante. Asra était très emballée et demandait souvent à voir nos albums photos, qui étaient conservés par le personnel de l'orphelinat. Elle s'asseyait près de moi en ouvrant son album, puis montrait une photo en disant « Ça, c'est ma nouvelle maman » ou « Ça, c'est ma nouvelle maison ». Je répliquais alors « Là, c'est *ma* nouvelle maison ! Et là, c'est la voiture de *mon* nouveau papa ! » Nous nous encourageions mutuellement, et son enthousiasme était contagieux.

C'était un peu comme avoir un livre de contes dont j'étais le héros, même si je n'y figurais pas. Ça paraissait incroyable. J'ignorais tout de l'Australie en dehors de ce qui se trouvait dans cet album rouge, mais, dans le même temps, je ne savais pas quelles questions poser.

À l'orphelinat, il arrivait que les enfants pleurent en pensant à leurs parents. Certains les avaient abandonnés ; d'autres étaient morts. Moi, je ne savais tout simplement pas où se trouvait ma famille, et personne n'avait réussi à la retrouver.

La vérité était que nous avions tous perdu nos familles : c'était irréversible. Aujourd'hui, on m'offrait la chance d'en intégrer une nouvelle. Et Asra parlait déjà de « sa famille » avec enthousiasme.

Je ne crois pas avoir réellement eu le choix, et je suis certain que, si j'avais exprimé des doutes, on aurait su me convaincre en douceur. Mais ça n'a pas été nécessaire. Je savais que je n'avais pas trente-six possibilités si je n'acceptais pas cette chance. Repartir dans le centre pour mineurs où l'on me brutalisait ? Retourner dans les rues et continuer de m'en remettre au

destin ? M'obstiner à chercher un train que même les adultes ne trouvaient pas ?

J'ai accepté.

Ma décision a plongé tout le monde dans une bonne humeur contagieuse, et mes dernières réserves se sont aussitôt envolées. On m'a dit que je ne tarderais pas à partir pour l'Australie, à bord d'un avion comme celui de la photo, pour rencontrer mes nouveaux parents.

Asra et moi avions à peu près le même âge, mais les autres orphelins partant pour l'Australie étaient pour la plupart des bébés ou des tout-petits. Je ne sais pas si tout cela était plus ou moins effrayant pour eux : qu'y comprenaient-ils ?

Un jour, certains d'entre nous, filles et garçons, ont été envoyés à la douche et glissés dans de beaux habits, puis les garçons ont été emmenés dans des taxis séparés chez une dame que nous devions appeler « tatie Ula ». C'était une femme blanche originaire de Suède (évidemment, ça ne voulait rien dire pour moi), mais elle nous avait accueillis en hindi. Sa demeure était plus belle que toutes celles que j'avais vues jusqu'ici, décorée de magnifiques meubles et de rideaux et moquettes somptueux. Elle me rappelait les photos de mon album rouge. Nous nous sommes assis autour d'une table de salle à manger, et, pour la première fois de ma vie, on m'a donné une fourchette et un couteau et appris à les utiliser. Jusqu'ici, j'avais toujours mangé avec les mains. On nous a également appris comment se comporter à table : ne pas se lever ni se pencher pour attraper quelque chose, se tenir droit sur sa chaise. La visite chez tatie Ula avait fait monter l'enthousiasme pour l'aventure dans laquelle nous allions nous embarquer.

Nous n'avons pas reçu de cours d'anglais, mais il y avait un abécédaire imagé sur le mur à l'orphelinat qui disait *A comme Abeille* et ainsi de suite. Je crois qu'on m'a appris à dire bonjour, mais nous n'avions guère le temps pour plus : mon voyage pour l'Australie était prévu d'un jour à l'autre. Je partais pour un pays qu'on m'avait dit être très loin : à l'autre bout du monde. Personne n'évoquait jamais mon retour ; cela semblait très secondaire.

Tout le monde s'entendait cependant à dire que j'avais beaucoup de chance.

J'ai donc quitté l'Inde quelques jours à peine après qu'on m'eut parlé de mon adoption (et seulement deux mois après mon arrivée à l'orphelinat, chose qui serait impossible aujourd'hui compte tenu des procédures plus réglementées). Aux six enfants de Nava Jeevan partant pour l'Australie (dont faisait partie mon amie Asra) se sont joints deux autres gamins d'un autre orphelinat. Après une escale à Bombay, l'avion nous emporterait à Singapour, puis, de là, à Melbourne, où nous rencontrerions nos nouvelles familles. Celle d'Asra habitait l'État de Victoria, et la mienne, les Brierley, vivait sur l'île australienne de Tasmanie, à une heure d'avion de Melbourne.

J'étais triste en apprenant que nous devions dire au revoir à Mme Sood. Trois bénévoles australiennes et un employé du gouvernement australien nous accompagneraient durant le voyage. Les dames et le monsieur étaient tous très gentils, et, bien que la communication ait été limitée, l'excitation du voyage a suffi à dissiper mes inquiétudes.

J'étais aux anges quand nous avons finalement embarqué à bord de l'immense avion. Qu'un engin rempli d'autant de sièges et de gens puisse s'élever dans les airs paraissait impossible, mais je ne me rappelle pas avoir été anxieux. On nous a donné à chacun une barre chocolatée, un luxe extraordinaire pour moi, que j'ai économisée afin qu'il me dure tout le voyage.

Nous avons discuté et regardé un film avec les écouteurs. J'étais fasciné par la prise dans l'accoudoir et les commandes qui permettaient de contrôler les chaînes et le volume. Nous avons littéralement dévoré les repas emballés sous alu qu'on nous servait : voir des gens nous offrir ainsi à manger semblait marquer le commencement de notre nouvelle vie. Puis j'imagine que nous nous sommes endormis.

À Bombay, nous avons passé la nuit dans un hôtel, ce qui a renouvelé notre émerveillement. Il s'agissait probablement d'un hôtel normal au vu des standards occidentaux, mais, à mes yeux, c'était un véritable palais.

La chambre sentait bon, et je n'avais jamais dormi dans un lit si confortable et si propre. Malgré mon excitation, j'avais dormi mieux que je ne l'avais fait depuis plusieurs mois. J'étais en admiration devant la salle de bains, avec sa douche et ses toilettes étincelantes.

Autour de l'hôtel, je n'avais jamais vu autant de personnes blanches en un seul endroit, et, je dois bien l'avouer, tout ce que je me rappelle avoir pensé était qu'ils paraissaient incroyablement riches. Il y avait tant de nouvelles choses autour de moi que je ne sais même pas si j'avais réalisé que je vivrais bientôt avec des personnes blanches comme elles.

Le lendemain, on m'a remis un nouveau short blanc ainsi qu'un tee-shirt TASMANIE que m'avaient envoyé mes nouveaux parents. Je les porterais pour prendre l'avion qui m'emmènerait en Australie. J'étais très fier de ma tenue. Mieux encore, on nous a emmenés dans un magasin de jouets près de l'hôtel, et chacun de nous a pu choisir un jouet (j'imagine qu'on avait fixé une limite à cette extravagance, mais je ne m'en souviens pas). J'ai toujours gardé la petite voiture à friction que j'avais choisie et que je regardais filer à travers la pièce.

Je sais maintenant qu'en se rendant de Calcutta à Bombay, notre avion n'était pas passé loin de ma ville natale, dix mille mètres plus bas. L'appareil à bord duquel je voyageais avait dû laisser une de ces traînées de vapeur blanche que je contemplais avec fascination. Peut-être ma mère avait-elle levé les yeux au même instant et vu mon avion et sa traînée sinueuse. Elle aurait été ébahie si elle avait su que j'étais à bord et connu ma destination.

Une nouvelle vie

Nous avons atterri à Melbourne la nuit du 25 septembre 1987. Là, nos accompagnateurs nous ont conduits dans un espace VIP de l'aéroport, où nos familles nous attendaient. J'étais mort de timidité en entrant dans la salle. Elle était remplie d'adultes qui nous regardaient au fur et à mesure que nous passions les portes, mais j'ai immédiatement reconnu les Brierley d'après les photos de l'album rouge que j'avais si souvent examinées.

J'ai essayé de sourire une fois en les voyant, les yeux baissés sur l'ultime morceau de ma précieuse barre chocolatée. (La photo en couverture de ce livre a été prise au moment où j'entre dans la pièce ; on aperçoit d'ailleurs la barre chocolatée dans ma main.)

Une accompagnatrice m'a conduit jusqu'à mes nouveaux parents, et le premier mot que je leur ai dit est « Cadbury ». En Inde, « Cadbury » est synonyme de « chocolat ». Ils m'ont serré dans leurs bras, puis maman s'est d'emblée attelée à son rôle de mère et a sorti un mouchoir pour m'essuyer la main.

Comme je ne parlais pas vraiment anglais et que mes nouveaux parents ne parlaient pas du tout hindi, nous ne pouvions pas communiquer verbalement. Nous nous sommes donc assis ensemble pour feuilleter mon album photos rouge. Papa et maman m'ont montré la maison où j'allais habiter et la voiture qui nous y conduirait, et nous avons commencé à faire connaissance comme nous le pouvions. Méfiant et réservé comme je l'étais après les épreuves que j'avais endurées, j'imagine que je devais être un enfant assez difficile à mettre en confiance.

On le voit sur les photos : je n'étais pas particulièrement angoissé ni inquiet, juste un peu renfermé et curieux de voir ce qui allait se passer. Mais, malgré tout cela, j'ai tout de suite senti que j'étais en sécurité avec les

Brierley. Ce n'était qu'une intuition : ils étaient calmes et gentils, et leurs sourires chaleureux me mettaient à l'aise.

J'étais également rassuré de voir qu'Asra s'entendait bien avec sa nouvelle famille. Au bout d'un moment, elle est partie avec eux. J'imagine que nous avons dû nous dire au revoir, sans nous appesantir, à la manière des gamins. Moi et ma famille avons encore un vol à prendre pour traverser le détroit de Bass et nous rendre en Tasmanie. Nous avons donc passé notre première soirée ensemble dans un hôtel de l'aéroport, où papa et maman avaient réservé une chambre.

Aussitôt dans la chambre, maman m'a plongé dans une baignoire remplie d'eau et m'a savonné pour tuer poux et autres parasites. Je n'avais rien à voir avec les gamins australiens. En plus des parasites externes, il s'est avéré que j'avais un ver intestinal, plusieurs dents cassées, et un murmure cardiaque (qui par chance a fini par se résoudre). Être pauvre en Inde se ressent sur la santé, et plus encore quand on vit dans la rue.

J'ai dormi à poings fermés cette première nuit en Australie. Je commençais à avoir l'habitude des hôtels. Le lendemain matin, en ouvrant les yeux, j'ai vu que mes nouveaux parents m'observaient depuis leur lit en attendant que je me réveille. J'ai tiré les draps au-dessus de ma tête et je les ai regardés à mon tour pendant un long moment. Maman se souvient très nettement de ce matin-là : elle et papa avaient tendu le cou pour apercevoir à l'autre bout de la pièce la tignasse de cheveux noirs dépassant des draps roulés en boule dans le petit lit.

De temps en temps, je jetais un coup d'œil furtif dans leur direction. Plus tard, quand, petit, je voulais leur remettre en mémoire cette première nuit passée en tant que famille, je leur disais :

— *I peeping, I peeping*[\[6\]](#).

Je pense que, tout comme moi, ils s'imaginaient vivre un rêve : j'avais du mal à croire que ces deux inconnus dans cette chambre allaient être mes parents, et eux, que ce petit Indien allait être leur fils.

Aussitôt après le petit-déjeuner, nous avons rembarqué dans un avion pour terminer le voyage et atterri à Hobart, en Tasmanie. Sorti de l'hôtel ou de l'aéroport, j'ai alors eu un premier aperçu de ce à quoi ressemblait mon

nouveau pays. Pour un gamin habitué aux rues polluées et encombrées d'une des agglomérations les plus peuplées du monde, ce pays semblait si désert et si... *propre* : les rues, les bâtiments, même les voitures.

Je ne voyais personne d'aussi foncé que moi, même si, à vrai dire, je ne voyais quasiment personne tout court. La ville semblait presque abandonnée.

Au bout de quelques kilomètres à travers cette campagne étrange, nous sommes entrés dans la banlieue de Hobart. Là, j'ai découvert une ville entière de somptueuses demeures, parmi lesquelles se trouvait ma nouvelle maison. Je l'ai reconnue aussitôt d'après les photos de mon album rouge, mais elle paraissait encore plus grande et plus impressionnante dans la réalité.

La maison comptait quatre chambres (pour seulement trois personnes), chacune immense, propre et impeccablement rangée. Le salon était revêtu de moquette et meublé de banquettes confortables, et équipé de la plus grande télé que j'eusse jamais vue. Il y avait une salle de bains avec une immense baignoire ; une cuisine avec des étagères remplies de nourriture. Et un réfrigérateur ! J'adorais me planter devant pour sentir l'air frais en sortir chaque fois qu'on l'ouvrait.

La cerise sur le gâteau, c'était ma chambre : je n'avais jamais eu de chambre à moi. Les deux maisons dans lesquelles j'avais habité en Inde ne comportaient qu'une seule grande pièce, et par la suite, évidemment, j'avais dormi dans des dortoirs en compagnie d'autres enfants. Pourtant, je ne me souviens pas d'avoir été intimidé à l'idée de dormir seul. Peut-être ma période dans les rues m'y avait-elle habitué ? En revanche, j'avais peur du noir et j'insistais pour qu'on laisse la porte de ma chambre ouverte et la lumière du couloir allumée.

De nouveaux vêtements, suffisamment chauds pour affronter le climat frais de Tasmanie, m'attendaient sur mon lit (mon lit moelleux et attitré), et une grande carte de l'Inde était fixée sur le mur. Par terre, des caisses remplies de jouets et de livres illustrés. Il m'avait fallu un moment pour réaliser qu'ils m'étaient destinés (tous !) et que je pouvais les feuilleter et m'amuser avec à ma guise. Je restais sur mes gardes, comme si un enfant plus grand risquait de surgir et de me les prendre. Il m'a fallu un certain temps pour m'habituer à avoir des choses à *moi*.

Quoi qu'il en soit, je me suis assez facilement habitué au mode de vie occidental, grâce à mes nouveaux parents.

Dans les premiers temps, nous mangions beaucoup de nourriture indienne, puis maman m'a peu à peu initié à un régime australien.

Il y avait certaines différences importantes, et pas seulement en matière de goût : maman se souvient d'un jour où je l'avais aperçue placer de la viande rouge dans le frigo. J'avais couru vers elle en hurlant :

— Vache, vache !

Pour un enfant élevé dans la culture hindoue, il était interdit de tuer l'animal sacré. L'espace d'un instant, elle n'avait pas su quoi faire, puis elle a souri et répondu :

— Non, non, c'est du bœuf.

Apparemment, cela avait apaisé mes inquiétudes. En fin de compte, le plaisir que je tirais de cette abondance de nourriture disponible l'emporta sur la plupart des questions de culture ou de goût.

Un aspect en Australie qui m'a immédiatement plu a été la vie au grand air. Jusqu'ici, j'avais toujours habité la ville (petite ou grande), où j'étais généralement libre d'aller à ma guise, mais j'étais entouré de maisons, de rues et de gens. À Hobart, mes parents avaient beaucoup d'activités en plein air : ils m'emmenaient jouer au golf, observer les oiseaux ou naviguer. J'accompagnais souvent papa sur son catamaran biplace.

Cela a augmenté mon amour de l'eau et j'ai finalement appris à nager. Le simple fait de regarder l'horizon m'apaisait. L'Inde était si asphyxiée par les projets immobiliers que, bien souvent, on ne voyait rien d'autre autour de soi qu'un mur de façades oppressant : c'était comme vivre au milieu d'un gigantesque labyrinthe. Certains trouvent excitante et stimulante l'agitation des grandes villes, mais, lorsqu'on y mendie ou qu'on tente en vain d'y attirer l'attention des gens, on voit les choses sous un autre angle. Pour ma part, je trouvais l'abondance d'espace à Hobart rassurante.

Nous habitions Tranmere, une banlieue de Hobart séparée du centre-ville par le fleuve. Au bout d'un mois environ, j'ai commencé à aller à l'école, dans la banlieue voisine de Howrah. Ce n'est que des années plus tard que je me suis rendu compte d'une coïncidence incroyable : avant d'arriver en Australie, j'avais survécu dans les rues d'un quartier de Calcutta également nommé « Howrah » (il avait d'ailleurs donné son nom à la gigantesque gare de la ville et à son célèbre pont).

Le « Howrah » de Tasmanie est une charmante banlieue balnéaire dotée d'écoles, de clubs sportifs et d'un grand centre commercial. La ville aurait reçu son nom d'un officier anglais qui avait servi dans la capitale du Bengale-Occidental. En venant s'installer à Hobart dans les années 1830, il avait trouvé une similarité entre les deux endroits au niveau des collines et du fleuve. Toute ressemblance éventuelle a depuis longtemps disparu.

J'adorais l'école. L'éducation gratuite n'existant pas en Inde, je n'aurais certainement jamais mis les pieds dans une salle de classe si j'étais resté dans l'autre « Howrah ». Comme le reste de la communauté, les élèves de l'école étaient majoritairement anglo-saxons, même s'il y avait deux ou trois gamins venus d'ailleurs. Je recevais des cours d'anglais supplémentaires en compagnie d'un élève chinois et d'un autre également originaire d'Inde.

Même si je m'étais assez bien habitué à la culture et à la couleur de peau de mes nouveaux compatriotes, pour tous les autres évidemment, je ne passais pas inaperçu, d'autant moins que mes parents étaient blancs. Les autres enfants parlaient parfois de leurs familles, expliquant qu'elles venaient de la campagne ou de Melbourne, et, quand ils m'avaient demandé d'où je venais, tout ce que j'avais pu répondre, c'était que je venais d'Inde.

Mais les enfants sont curieux ; ils voulaient savoir ce que je faisais ici dans une famille blanche. Maman avait désamorcé la curiosité générale en leur parlant de l'adoption lors d'une journée de rencontre parents-élèves. Leur curiosité apparemment satisfaite, mes camarades de classe n'avaient plus posé de questions.

Je ne me rappelle pas avoir subi le racisme à l'école. Maman m'a cependant fait part d'incidents auxquels je n'avais pas prêté attention sur le moment. Peut-être était-ce l'avantage de devoir apprendre la langue à partir de zéro. Un jour, j'aurais, paraît-il, demandé à ma mère ce qu'était un *black basket*^[7], ce qui lui avait fait de la peine ; une autre fois, alors que nous attendions pour m'inscrire dans un club de sport, papa avait entendu la femme devant lui dire :

— Je ne veux pas que mon fils soit dans la même équipe que ce petit Noir.

Sans vouloir diminuer la gravité de ces remarques, si on compare à ce qu'ont pu endurer d'autres gens de couleur, je pense avoir été relativement

épargné. D'ailleurs, j'ai toujours considéré que j'avais grandi à l'abri des cicatrices du racisme.

Il n'en a peut-être pas été de même pour mes parents. Ils m'ont ainsi parlé de regards réprobateurs qu'ils s'étaient attirés au sein d'une association culturelle indienne locale qui organisait des dîners et des spectacles de danse. Il y avait une assez large communauté indienne à Hobart, originaire principalement des îles Fidji et d'Afrique du Sud, ainsi que de l'Inde même. Durant quelque temps, nous avons assisté aux événements montés par l'association.

Mais mes parents ont bientôt remarqué qu'on nous traitait avec une certaine suspicion. Ils ont fini par découvrir que les membres de l'association voyaient d'un mauvais œil le fait que des Australiens blancs adoptent un petit Indien et l'emmènent loin de son pays. Il va sans dire que cela m'était passé au-dessus de la tête.

Une autre organisation que nous connaissions était l'ASIAC (Association australienne pour l'aide internationale à l'adoption), qui assistait les personnes désireuses d'adopter des enfants à l'étranger. Maman s'est énormément investie avec eux en faisant par exemple profiter d'autres familles australiennes de son expérience avec les procédures (qui ne cessaient de changer) et d'autres problèmes personnels.

À travers cette organisation, j'ai fait la connaissance d'autres enfants venus d'ailleurs qui vivaient dans des familles blanches. Maman m'a raconté que, lors de notre premier pique-nique avec l'ASIAC, j'avais eu l'air surpris (et peut-être un peu déçu) de constater que je n'étais pas le seul enfant « pas comme les autres » à Hobart. Outre cette leçon d'humilité, je m'y étais fait des amis. L'un d'eux, Ravi, un autre petit Indien, vivait maintenant à Launceston, dans le nord de l'île, et nos familles se rendaient fréquemment visite durant ces premières années.

L'ASIAC m'a aussi permis de reprendre contact avec certains des enfants de Nava Jeevan. Ma meilleure amie, Asra, avait été placée dans une famille de Winchelsea, une ville riveraine de l'État de Victoria, au sud de l'Australie, et nos familles faisaient en sorte que nous nous téléphonions régulièrement. Un an après mon arrivée, nous nous sommes tous retrouvés à Melbourne avec deux des autres enfants adoptés par des familles australiennes, Abdul et Musa, pour aller au zoo. J'étais fou de joie de revoir

des visages familiers, et nous avons passé la journée à partager nos expériences.

Nous comparions nos nouvelles vies à celle dans l'orphelinat. Même si ça n'avait pas été l'enfer, je crois qu'aucun de nous n'avait envie d'y retourner. Mes amis avaient l'air tout aussi heureux que moi d'être ici.

Dans le courant de la même année, Mme Sood elle-même a fait le voyage jusqu'à Hobart pour accompagner un nouvel enfant adopté, Asha, que j'avais connu à l'orphelinat. J'ai été heureux de revoir Mme Sood. Elle s'était bien occupée de nous jusqu'à notre départ de l'Inde et avait sans doute été la personne la plus gentille et la plus fiable que j'avais rencontrée après m'être perdu.

J'aime à penser que, de son côté, elle était également rassurée de voir, installés dans leurs nouvelles vies, certains des enfants qu'elle avait aidés. Mme Sood a dû affronter une quantité de drames dans le cadre de ses fonctions, mais j'ai toujours pensé que les récompenses devaient tout équilibrer. Il se peut que certaines adoptions n'aient pas été aussi réussies que la mienne, mais rendre occasionnellement visite aux enfants qu'elle avait placés dans de nouvelles familles devait donner à Mme Sood l'énergie nécessaire pour continuer son travail.

Quand j'ai eu dix ans, mes parents ont décidé d'adopter un second enfant indien. J'étais ravi à l'idée d'avoir un frère ou une sœur. En fait, je crois que la personne en Inde qui me manquait le plus était ma sœur, au point que, lorsqu'on me demandait ce que je voulais pour Noël, je répondais parfois :

— Je veux Shekila.

Évidemment, ma véritable mère me manquait profondément, mais, dès le départ, maman avait rempli son rôle de mère avec brio, et j'étais enchanté d'avoir un père qui s'intéressait à moi.

Ils ne pouvaient pas remplacer la présence de ma vraie mère, mais tous deux avaient fait du mieux qu'ils avaient pu pour atténuer ma tristesse. La seule personne dont l'absence n'avait pas été comblée — tout particulièrement pour un enfant habitué à rester seul sans la présence d'un adulte — était un frère ou une sœur.

C'était à moi que l'on confiait ma petite sœur. De tous les membres de ma famille, Shekila était celle avec qui j'avais le lien le plus fort et dont le souvenir m'obsédait le plus.

Maman raconte que je disais parfois me sentir coupable de ne pas m'être occupé d'elle aussi bien que j'aurais dû. Peut-être faisais-je plus particulièrement référence au soir où je suis parti de la maison avec Guddu.

Lorsqu'ils avaient déposé leur première demande d'adoption, mes parents n'avaient pas spécifié de préférences quant au sexe ni de restrictions d'aucune sorte.

Ils disaient accepter avec joie et sans distinction tout enfant qui aurait besoin d'un foyer. C'était ainsi qu'ils m'avaient eu. La seconde fois, ils ont donc procédé à l'identique. Nous aurions pu obtenir une petite fille ou un enfant plus âgé que moi, mais, en l'occurrence, nous avons eu mon petit frère, Mantosh.

Je me fichais que ce soit un garçon. L'idée d'avoir un autre enfant à la maison avec qui m'amuser me suffisait.

En outre, en supposant qu'il soit aussi calme et réservé que moi, je me disais que je pourrais l'aider à s'acclimater à sa nouvelle vie. Je pourrais aider mes parents à s'occuper de lui.

Mais Mantosh et moi étions très différents, non seulement en raison des dissemblances naturelles entre les êtres, mais aussi de l'écart entre nos expériences en Inde. C'est en cela que les personnes qui adoptent sont courageuses, tout particulièrement celles qui adoptent des enfants venus de l'étranger.

Ces enfants traînent souvent des vécus troublés, et les épreuves qu'ils ont endurées compliquent leur adaptation à leur nouvelle vie. Les comprendre et les aider peut dès lors s'avérer difficile. J'étais taciturne et discret ; Mantosh, du moins dans les premiers temps, se montrait bruyant et désobéissant. Alors que je voulais plaire, lui se rebellait.

Nous avions cependant une chose en commun : comme le mien, le passé de Mantosh comportait beaucoup d'inconnues. Il avait lui aussi grandi dans un foyer pauvre, n'était jamais allé à l'école et ne savait pas vraiment où ni quand il était né.

Il nous était arrivé à neuf ans, sans acte de naissance ni dossier médical ni document officiel d'aucune sorte quant à ses origines. Nous fêtons son anniversaire le 30 novembre, car c'est le jour où il a atterri en Australie. On

aurait dit qu'il venait de débarquer sur terre. Heureusement pour lui, il était tombé à Hobart, chez les Brierley.

Voici ce que l'on sait à présent de son histoire : Mantosh est né quelque part à Calcutta, et sa langue natale est le bengali. Sa mère avait fui son foyer et un mari violent en abandonnant son fils, et on avait confié le bambin à sa grand-mère. Mais la pauvre femme, déjà bien en peine de s'occuper d'elle-même, n'avait pas la force de prendre en charge son petit-fils et l'avait remis aux autorités qui l'avaient à leur tour confié à l'ISSA, l'agence d'adoption de Mme Sood où j'avais été placé. La loi permettait à un enfant de rester deux mois dans un des orphelinats de l'ISSA en attendant qu'on retrouve sa famille ou qu'il soit adopté. Mme Sood se réjouissait de le confier aux Brierley et de me donner du même coup un petit frère.

Mais la procédure d'adoption de Mantosh ne s'est pas déroulée aussi facilement que pour moi. Comme mon frère disposait encore de ses parents (même s'il ne pouvait pas retourner auprès d'eux, sa mère étant introuvable et son père ne voulant plus de lui), les tentatives de l'ISSA pour permettre son adoption s'en sont trouvées compliquées. La période de deux mois écoulée, il avait dû retourner à Liluah, le terrifiant foyer pour mineurs, pendant que Mme Sood poursuivait ses efforts pour permettre son adoption par mes parents. Mantosh a eu moins de chance que moi à Liluah. Il y a été abusé physiquement et sexuellement. On a découvert plus tard qu'il avait également subi dans le passé des agressions ignobles de la part de ses oncles.

Il fallut attendre deux ans pour se dépêtrer du casse-tête des procédures administratives. Entre-temps, il avait évidemment été marqué de façon atroce par son passage au foyer.

Le seul point positif était qu'il avait eu davantage de temps que moi pour apprendre l'anglais, ce qui l'avait beaucoup aidé en arrivant en Australie. L'exemple de Mantosh met en lumière les effets néfastes que peut avoir le système d'adoption bureaucratique. Quand j'ai découvert le passé de Mantosh, je n'ai pas pu m'empêcher de repenser aux nuits que j'avais passées à Liluah et me dire que j'aurais pu facilement connaître son sort.

Quand il est arrivé, Mantosh ne semblait pas trop sûr du sens du mot « adoption » : il n'avait pas l'air de saisir que son placement ici était permanent.

Peut-être qu'on ne lui avait pas expliqué clairement la situation ou que, contrairement à moi, il doutait d'avoir fait le bon choix.

Toujours est-il qu'en comprenant qu'il ne retournerait pas en Inde, sa réaction avait été mitigée : il avait ressenti une ambivalence typique de tous les enfants adoptés et que j'avais moi-même éprouvée, quoique moins violemment. Elle découlait d'une volatilité émotionnelle très certainement due aux traumatismes qu'il avait subis.

Petit, il arrivait qu'il explose de rage sans raison apparente, et le petit garçon squelettique qu'il était pouvait se révéler fort comme un homme.

Je n'avais jamais vu un enfant agir ainsi, et, malheureusement, cela me rendait un brin méfiant à son égard quand nous étions enfants. Papa et maman se montraient patients et aimants, mais en même temps fermes et autoritaires, et Mantosh et moi les admirons d'autant plus en raison de leur détermination à faire en sorte que nous devenions une véritable famille.

Même si je comprends mieux les choses aujourd'hui, tout cela me perturbait beaucoup, à l'époque. Du fait des difficultés qu'il traversait, Mantosh réclamait quasiment toute l'attention de nos parents. Et j'avais beau être relativement bien intégré, j'avais encore besoin d'être sûr qu'ils m'aimaient.

Il est naturel qu'une certaine jalousie s'installe dans un foyer quand un frère ou une sœur reçoit plus d'attention de la part des parents, mais Mantosh et moi souffrions tous deux d'insécurité affective qui exacerbait peut-être nos réactions. Une nuit, quelque temps après l'arrivée de Mantosh, j'avais fugué de la maison. Je n'étais toutefois pas retourné à la vie des rues, preuve que j'avais énormément changé et que j'avais compris l'importance de la résilience et de l'amour inconditionnel au sein d'une famille. J'agissais comme un petit Occidental testant l'attachement de ses parents à son égard. Je n'avais pas dépassé la gare routière au coin de la rue, et la faim et le froid m'avaient rapidement ramené à la maison.

Quoi qu'il en soit, en dépit de nos différences, cela n'empêchait pas Mantosh et moi d'aller nager ou pêcher ensemble, de jouer au cricket et de faire du vélo, comme n'importe quels frères.

J'aimais l'école, mais ce n'était pas le cas de Mantosh. Il s'ennuyait en classe et était turbulent, hormis en sport, pour lequel il partageait au moins ma passion.

Et, contrairement à moi, il s'attirait fréquemment des remarques racistes, auxquelles il répliquait, ce qui lui causait des ennuis.

Cela semblait beaucoup amuser ses bourreaux qui prenaient plaisir à le provoquer. Malheureusement, le personnel enseignant ne possédait à l'évidence pas les outils nécessaires pour aider un enfant qui peinait à s'acclimater à un nouveau mode de vie.

Pour ne rien arranger, Mantosh avait dans les premiers temps un certain mal à accepter des ordres venant de femmes, mentalité qu'il avait acquise en Inde au sein de sa famille. J'avais moi aussi dû m'accoutumer à ces différences culturelles. Maman se souvient d'un jour où elle m'avait emmené quelque part en voiture : m'entendant ronchonner « Femme pas conduire ! », elle avait garé la voiture sur le bas-côté et rétorqué « Femme pas conduire..., garçon marcher ! » J'avais rapidement changé mon fusil d'épaule.

Maman m'a souvent dit qu'elle regrettait de m'avoir parfois quelque peu délaissé parce que Mantosh réclamait plus d'attention de leur part. Mais, en dehors d'une crise de jalousie occasionnelle, ça ne m'avait pas gêné plus que ça, peut-être parce que j'étais habitué à cette vie solitaire en Inde. J'aimais mon indépendance. Et nous faisions tout de même quantité de choses en famille : nous allions au restaurant tous les vendredis et partions en voyages durant les vacances scolaires.

Une année, nos parents planifièrent un grand voyage en famille : l'idée était d'aller ensemble en Inde. J'ai accueilli la nouvelle avec énormément d'enthousiasme, et l'idée semblait également plaire à Mantosh : nous vivions dans un environnement truffé de références à l'Inde et pensions souvent à notre pays d'origine.

Nous avions longuement discuté avec beaucoup d'excitation des villes et des monuments que nous voulions voir. Évidemment, ni lui ni moi ne sachant d'où nous venions, nous comptions simplement faire du tourisme et en apprendre plus sur notre pays natal.

Mais, à mesure que la date du départ approchait, Mantosh et moi avons commencé à angoisser. Indéniablement, nos souvenirs de ce pays étaient loin d'être heureux, et plus la perspective de ce voyage se concrétisait, plus ces souvenirs semblaient gagner en netteté.

Une grande partie de ce que nous avions réussi à oublier (ou du moins à enfouir au fond de nous) était en train de resurgir. Une chose était sûre : je n'avais aucune envie de remettre les pieds à Calcutta et j'ai commencé à m'affoler à l'idée qu'un des lieux que nous visiterions puisse s'avérer être celui d'où je venais ou que je reconnaisse un endroit familier.

Je souhaitais toujours retrouver mon autre mère, mais j'étais heureux en Australie : je voulais à la fois l'un et l'autre. Je ne savais plus quoi penser et j'étais de plus en plus ennuyé. Peut-être aussi qu'inconsciemment, je craignais de me perdre à nouveau. J'ose à peine imaginer les pensées qui agitaient l'esprit de Mantosh.

En fin de compte, nos parents décidèrent que ce voyage raviverait bien trop d'émotions et qu'il valait mieux pour le moment ne pas réveiller les fantômes du passé.

6

Le parcours de maman

Je ne peux pas raconter l'histoire de mon voyage sans expliquer comment mes parents en sont venus à adopter deux petits Indiens, plutôt que des enfants occidentaux. Comme je l'ai dit, contrairement à la majorité des parents occidentaux adoptants, papa et maman étaient prêts à offrir un foyer aux deux enfants qu'on leur confierait, quels que soient leur sexe, âge ou vécu. Un acte aussi rare et désintéressé est à mes yeux particulièrement admirable, et les circonstances qui les ont amenés à faire ce choix font partie intégrante de mon histoire.

Ma mère, Sue, est née sur la côte au nord-ouest de la Tasmanie. Ses parents avaient émigré d'Europe centrale après la Seconde Guerre mondiale. Tous deux avaient grandi dans des conditions très dures.

Sa mère, Julie, était née en Hongrie, dans une famille pauvre de quatorze enfants. Le père de Julie était parti travailler au Canada comme bûcheron dans l'intention de renvoyer de l'argent au pays, mais il n'était jamais revenu, abandonnant sa femme et leurs quatorze enfants. Les aînés avaient fait de leur mieux pour soulager leur mère, mais, lorsque la guerre avait éclaté, la plupart des garçons avaient été mobilisés et étaient morts sur le front.

Quand les Russes sont arrivés en Hongrie, à la poursuite des nazis, la famille de Julie avait déjà fui en Allemagne pour s'y installer. (À la fin de la guerre, certains de leurs compatriotes déplacés avaient tenté de rentrer dans leurs villages en Hongrie, mais la famille de Julie avait estimé cela trop dangereux. À leur retour, beaucoup de Hongrois avaient trouvé leurs

maisons occupées par des Russes, et, lorsqu'ils avaient demandé à les récupérer, ils avaient été abattus dans la rue.) Julie n'avait que dix-neuf ans quand la guerre a pris fin.

Le père de maman, Josef, était polonais et lui aussi avait connu une enfance traumatisante. Il avait cinq ans quand sa mère était morte et que son père s'était remarié. Sa belle-mère le détestait tellement qu'elle aurait, paraît-il, tenté de l'empoisonner, et Josef avait été confié à sa grand-mère. Maman affirme que c'est à cause de cette femme que sa grand-mère l'avait élevé dans la haine des femmes.

Quand l'Allemagne nazie a envahi la Pologne au début de la guerre, Josef a rejoint la Résistance et participé à des attaques à la bombe et à des fusillades. Ces actions l'avaient profondément perturbé.

En fin de compte, malgré son rôle dans la Résistance, il avait lui aussi fui à l'approche des troupes russes et s'était retrouvé en Allemagne.

Josef était un bel homme au physique engageant – le type même du beau brun séduisant –, et Julie avait eu le coup de foudre pour lui quand elle l'avait rencontré dans le chaos des dernières années de guerre. Ils s'étaient mariés et, rapidement, avaient eu un bébé, Mary. Il s'agissait d'une période de trouble.

Dans toute l'Europe, les routes et les trains étaient pleins de déplacés. Le couple, qui souhaitait émigrer vers le Nouveau Monde pour recommencer à zéro, avait réussi à gagner l'Italie, où il avait embarqué sur un navire qu'il croyait en partance pour le Canada. En réalité, il faisait route vers l'Australie. Comme bon nombre de réfugiés, ils s'étaient donc retrouvés dans un pays qu'ils n'avaient pas choisi et avaient dû tirer le meilleur parti des cartes que le destin leur avait servies.

Julie a passé au moins un an dans le tristement célèbre camp de migrants de Bonegilla, dans l'État de Victoria. Elle s'y occupait seule de son bébé, tandis que Josef, parti se faire embaucher en Tasmanie sur les chantiers de construction, vivait seul dans un camp de travail. Il comptait les faire venir dès qu'il disposerait d'un logement convenable pour sa famille, un projet qui avait dû rappeler à Julie les promesses de son propre père.

Mais Josef, lui, a tenu parole, et quand l'occasion s'est présentée de partager une ferme avec une autre famille, en dehors de Somerset, une petite ville près de Burnie, au nord de la Tasmanie, Julie l'avait rejoint. Josef travaillait d'arrache-pied. Bientôt, il a racheté la ferme voisine et bâti

une maison pour sa famille. Mary avait six ans quand maman est née, en 1954. Seize mois plus tard, elles avaient eu une petite sœur, Christine.

Comme beaucoup de rescapés de la guerre, Josef avait gardé des séquelles psychologiques, qui ont commencé à se manifester au fil du temps. La petite enfance de maman a été très difficile, notamment en raison des sautes d'humeur de son père, qui oscillait entre mélancolie, crises de rage et violence. Elle dépeint son père comme un homme grand et fort, et surtout terrifiant. Il venait d'un milieu où battre sa femme et ses enfants était monnaie courante.

Polonais jusqu'à la moelle, Josef buvait énormément de vodka au quotidien et imposait à sa famille le sempiternel sauté de porc accompagné de pommes de terre et de chou. Maman, qui en avait horreur, est devenue une enfant chétive et squelettique. Encore aujourd'hui, elle a la nausée rien qu'en repensant à ces repas.

Josef a bâti une fortune considérable grâce à son entreprise de bâtiment et acquis un grand nombre de biens immobiliers. D'après maman, il a peut-être même été le premier millionnaire de Somerset, même si personne ne connaissait précisément le montant de sa fortune. Malheureusement, à mesure que son état mental empirait, il s'est mis à perdre la tête et à délirer.

Il menait ses affaires de façon désastreuse, et tout le monde le savait. Il refusait également de s'acquitter des taxes et impôts sur ses propriétés. Peut-être était-ce lié à son état mental ou à un refus pur et simple de reconnaître l'autorité administrative... Toujours est-il qu'il ne payait pas. Cela l'avait conduit à sa chute et provoqué l'éclatement de la famille.

Maman a mûri plus rapidement et a réussi à s'extirper de sa situation difficile. Elle avait arrêté l'école en troisième, son père l'ayant obligée à travailler, et trouvé un emploi de vendeuse en pharmacie à Burnie. Son salaire lui a permis pour la première fois de sa vie d'accéder à une certaine indépendance. Elle gagnait environ quinze dollars par mois et mettait un point d'honneur à en donner deux à sa mère chaque mois en guise de loyer. Le reste lui servait en grande partie à se constituer un trousseau, qui réunissait tout ce dont elle pourrait avoir besoin pour la vie de femme mariée qu'elle espérait voir venir. À seize ans, après plusieurs années de

tensions et de malnutrition sous le toit familial, il lui semblait que sa vie commençait enfin.

Un jour qu'elle prenait sa pause déjeuner avec un groupe d'amies, maman avait remarqué un jeune homme qui avait traversé « toute l'île » pour monter sur la côte : un visiteur de la capitale constituait un événement à Burnie ! Il s'appelait John Brierley. Une fois ma mère partie, il s'était renseigné sur elle auprès de ses collègues. Dans les jours suivants, il lui avait téléphoné pour l'inviter à sortir.

John était un beau surfeur de vingt-quatre ans aux cheveux blonds et au teint hâlé, courtois et avenant. C'était le fils d'un pilote anglais de la British Airways qui avait pris sa retraite à cinquante ans et s'était installé sous les climats plus chauds de l'Australie.

Adolescent, John avait hésité à quitter l'Angleterre, mais, une fois qu'il avait découvert l'Australie, le soleil et le surf, il n'avait plus été question pour lui de rentrer en Europe. Depuis ce jour, papa n'a effectivement plus remis les pieds en Angleterre.

Avant de rencontrer mon père, maman ne recherchait pas particulièrement à nouer une relation amoureuse avec un homme, en grande partie à cause de l'exemple de son père. Maman n'avait jamais rencontré d'homme bien et respectueux qui ne battait pas sa femme et ses enfants avant que sa sœur aînée, Mary, ne connaisse son futur mari.

Elle s'est alors rendu compte qu'il existait des hommes dignes de confiance.

En 1971, un an après leur rencontre, papa s'est vu offrir une promotion qui l'aurait contraint à déménager sur le continent, mais, comme il ne voulait pas abandonner maman, il est resté en Tasmanie et l'a demandée en mariage. Ils se sont mariés un samedi et ont emménagé dans un petit appartement à Hobart. Le lundi suivant, maman commençait à travailler dans une pharmacie de la ville. C'était comme si mon père était arrivé sur un cheval blanc et l'avait attrapée au passage. En un clin d'œil, ils s'étaient mariés et mis en ménage. À force de travail et d'économies, ils ont acheté un petit terrain dans la banlieue côtière de Tranmere, sur lequel ils ont fait construire, et, en 1975, à vingt et un ans, maman fêtait son anniversaire dans leur nouvelle maison.

Mais si maman avait réussi à quitter Burnie, à son grand désarroi, la situation de sa famille restée là-bas se dégradait. Son père, Josef, avait fait

banqueroute à deux reprises, la seconde fois en raison d'une amende fiscale de cinq cents dollars qu'il refusait de payer. On l'avait envoyé en prison à Burnie jusqu'à ce qu'il règle ses dettes. Maman et le reste de sa famille l'ignoraient, à l'époque, mais mon grand-père avait caché plusieurs milliers de dollars à l'intérieur de la maison, grâce auxquels il aurait pu sortir de prison, si seulement il le leur avait dit.

Ce fut le début d'une spirale fatale. Le comptable nommé par la cour organisa une vente aux enchères afin de récupérer les quelques milliers de dollars nécessaires pour payer l'amende et les impôts colossaux, puis réclama des honoraires plus élevés encore que ce qu'avait rapporté la vente. La famille se retrouva donc avec une dette supplémentaire envers le comptable, qui s'ajouta à la première. Maman avait à peu près trente ans quand son père fut envoyé en prison à Hobart. Le manque d'alcool s'ajoutant au reste, il sombra dans une violence extrême et fut transféré dans une prison psychiatrique.

Là-bas, Josef emprunta de l'argent à un usurier, qui, en l'espace d'un an, réussit à s'emparer des biens qui lui restaient en remboursement des intérêts, ce qui laissa la famille sans un sou. La mère de maman, Julie, se décida à quitter son mari instable un an plus tard. Depuis sa prison, Josef menaça de la tuer en l'accablant de tous les maux. Elle s'installa dans un appartement où elle tomba malade à cause des fumées toxiques d'une papeterie voisine, puis, un jour, sa fille Sue, qui avait entre-temps adopté deux enfants, réussit à la convaincre de venir vivre avec nous à Hobart. Mon frère et moi étions heureux d'avoir notre grand-mère près de nous. Josef avait été libéré, mais maman n'a jamais voulu nous exposer, Mantosh et moi, à son caractère instable et nous ne l'avons jamais rencontré. Il est mort lorsque j'avais douze ans.

Les durs moments qu'a connus maman ont fait d'elle une femme forte et déterminée, et l'ont amenée à se fixer des priorités différentes de celles des gens qui l'entouraient.

Durant les premières années de mariage de mes parents, l'Australie traversait une période de changements : le gouvernement Whitlam[8]

accédait au pouvoir après les soulèvements des années 1960, et le paysage social et politique était en pleine mutation.

Même si papa et maman n'étaient pas tout à fait des hippies, ils étaient néanmoins attirés par les idées « alternatives » qui circulaient.

Les gens s'inquiétaient tout particulièrement de la surpopulation et du danger croissant que représentait l'impact de ces milliards d'êtres humains sur l'environnement. D'autres questions agitaient également la société, telles que la guerre. Par chance, papa n'avait pas été mobilisé pour combattre au Vietnam. Quoi qu'il en soit, ces idées progressistes convainquirent maman qu'un des moyens de changer les choses était d'adopter des enfants nécessiteux dans des pays en voie de développement.

Devant l'exemple déplorable de sa propre enfance, maman en avait conclu que le concept de « famille naturelle » n'avait rien de sacro-saint. Bien qu'elle eût été élevée dans la tradition catholique, où l'on attend des femmes qu'elles enfantent, elle et papa considéraient que le monde comptait déjà suffisamment d'êtres humains, parmi lesquels des millions d'enfants dans le besoin. Ils s'accordaient à penser qu'il existait d'autres moyens de fonder une famille que d'avoir soi-même des enfants.

Maman raconte qu'un autre élément incroyable dans sa vie personnelle passée avait concouru à l'entraîner sur le chemin de cette famille non traditionnelle. Lorsqu'elle avait une douzaine d'années, le stress lié aux problèmes que traversait sa famille l'avait conduite à faire un genre de crise de nerfs, au cours de laquelle elle avait eu ce qu'elle décrit comme une « vision ». Cela avait été comme recevoir un électrochoc. Elle s'était vue elle-même en compagnie d'un enfant à la peau brune, et la vision était si intense qu'elle avait même pu sentir la chaleur de son corps auprès d'elle. Le phénomène était si frappant qu'elle s'était inquiétée pour sa santé mentale, et même demandé s'il pouvait s'agir d'un fantôme. Avec le temps, cependant, elle avait fini par accepter sa vision et la voir comme un précieux signe destiné à elle seule : une sorte de visitation. C'était la première fois dans sa triste vie qu'elle éprouvait une telle sensation de joie débordante, et elle s'y était toujours accrochée.

Maintenant qu'elle était adulte et mariée à un homme qui partageait ses idées, elle avait enfin l'occasion de concrétiser sa vision. Aussi, bien qu'étant à même de procréer, maman et papa ont décidé d'un commun accord d'adopter des enfants issus de pays pauvres afin de leur offrir le

foyer et la famille aimante qui leur faisaient défaut. Papa reconnaît que maman était l'élément moteur de cette initiative.

En fait, les positions de maman sur la question étaient si arrêtées que, selon elle, un désaccord sur ce point aurait pu mettre un terme à leur mariage. Cela dit, papa était totalement conquis par le projet, et, une fois leur décision prise, ils ne s'en sont plus départis.

Ils ne manquèrent pourtant pas de motifs de se raviser. Dès les premières démarches officielles, un problème se posa à eux : la législation locale de Tasmanie, à l'époque, ne permettait pas à un couple capable d'avoir des enfants d'adopter. Les choses en étaient là. Malgré cela, ils refusèrent de revenir sur leurs principes et choisirent de parrainer des enfants nécessiteux à l'étranger (chose qu'ils continuent de faire) tout en profitant de leur vie de privilégiés sans enfants : ils allaient au restaurant, naviguaient et partaient chaque année en vacances.

Ils avaient cependant toujours gardé dans un coin de leur tête le projet d'adopter. Évidemment, dans leur cas, l'horloge biologique ne tournait pas, et l'autre contrainte liée à l'âge qui pouvait se poser à l'époque (sachant que l'écart d'âge entre le plus jeune des deux parents adoptants et l'enfant ne pouvait pas dépasser quarante ans, pour éviter que des personnes âgées se voient confier de jeunes enfants qu'elles auraient ensuite eu peine à élever) ne les concernait pas davantage, puisqu'ils n'avaient pas spécifié de critère d'âge pour l'enfant qu'ils demandaient.

Seize années se sont écoulées après leur décision d'adopter. Et puis, un jour, maman a croisé une magnifique petite fille à la peau brune prénommée Maree, qui avait été adoptée par des gens du quartier également parents d'un fils biologique.

Maman en a conclu que la loi interdisant aux couples fertiles d'adopter avait dû être modifiée. Un frisson prémonitoire lui a parcouru la nuque à l'idée que cette fillette aurait pu être l'enfant qu'elle avait vu près d'elle dans la vision qu'elle avait eue à douze ans. Elle a décidé de se renseigner à nouveau sur l'adoption, et, à sa grande joie, elle eut la confirmation qu'elle et mon père avaient désormais le droit d'adopter un enfant à l'étranger.

Quoique conscients du bouleversement que leur décision entraînerait sur leur routine de vie bien établie, ils n'hésitèrent pas un instant et lancèrent la procédure.

Après une quantité d'entretiens, d'enquêtes de police et d'heures passées à préparer des documents, ils reçurent leur agrément d'adoption. À ce stade, on leur demanda de choisir un pays où envoyer leur dossier. Une association de l'État de Victoria leur avait dit que l'ISSA, une agence d'adoption de Calcutta, agissait dans un but humanitaire et parvenait à placer les petits Indiens nécessiteux plus rapidement que n'importe où ailleurs dans de nouvelles familles. Maman avait toujours été fascinée par l'Inde et connaissait les conditions de vie de la plupart des gens qui y habitaient. En 1987, la population de l'Australie s'élevait à dix-sept millions d'habitants, et cette même année, en Inde, quatorze millions d'enfants de moins de dix ans étaient morts de faim ou de maladie.

Adopter un enfant n'était évidemment qu'une goutte d'eau dans l'océan, mais c'était néanmoins un premier geste. Et, pour cet enfant-là, cela changerait beaucoup de choses. Ils ont donc choisi l'Inde.

Certains parents adoptants attendent parfois dix ans pour qu'on leur propose un enfant qui corresponde à leurs critères : certains demandent un nourrisson afin de pouvoir l'élever depuis le berceau, d'autres réclament un enfant d'un sexe ou d'un âge précis.

Papa et maman voyaient comme un principe essentiel à leur démarche d'offrir leur aide à tout enfant qui en aurait besoin, sans distinction, plutôt qu'à un orphelin sélectionné en fonction de tel ou tel critère. Ils ont donc répondu qu'ils désiraient « un enfant », tout simplement.

Le leitmotiv de l'ISSA, que dirige la fantastique Mme Saroj Sood, est : *Quelque part un enfant attend. Quelque part une famille attend. L'ISSA fait en sorte qu'ils se rencontrent.* Dans notre cas, ce fut effectivement simple comme bonjour.

Quelques semaines seulement après avoir déposé leur dossier, mes parents ont reçu un coup de téléphone les informant qu'on leur avait attribué un enfant prénommé « Saroo », qui ne savait quasiment rien sur ses origines. Maman dit que, dès l'instant où ils ont vu ma photo sur un des documents juridiques, ils ont eu le sentiment que j'étais leur fils.

Maman était heureuse quand la nouvelle est tombée, mais en même temps sereine : au fond d'elle, elle avait toujours su que la vision qu'elle

avait eue signifiait que son destin était d'adopter un enfant qui grandirait à ses côtés. Apparemment, le destin avait exigé d'eux qu'ils attendent seize ans avant de pouvoir accueillir cet enfant. Les choses se sont alors enchaînées rapidement : sept mois à peine après le dépôt de leur demande, et trois petits mois après avoir obtenu leur agrément d'adoption, je suis arrivé.

Selon ma mère, davantage d'Australiens devraient envisager d'aider des enfants aux conditions de vie difficiles dans d'autres pays (que ce soit à travers l'adoption ou le parrainage). Le stress dû aux complications bureaucratiques qui ont retardé l'adoption de Mantosh l'a beaucoup affectée. À vrai dire, elle est tombée gravement malade suite à cela. Elle souhaite ardemment que les diverses lois d'État australiennes sur l'adoption d'enfants étrangers soient remplacées par une grande loi fédérale simplifiée, et reproche aux gouvernements les procédures compliquées. D'après elle, davantage de familles adopteraient si les démarches étaient un peu plus simples.

L'histoire de ma mère m'a ouvert les yeux sur la chance incroyable qui a été la mienne. Je m'estime véritablement béni. Les épreuves de son enfance l'ont rendue plus forte, et elle s'en est servie pour construire quelque chose de positif. J'espère pouvoir en faire un jour autant, et Mantosh également.

Les douloureux événements dont maman a fait l'expérience durant ses jeunes années ont fait d'elle une mère formidable pour les enfants qu'elle a adoptés, ainsi qu'un exemple à suivre lorsque nous sommes devenus adultes. Je l'aime pour ce qu'elle est, mais surtout je l'admire pour la façon dont elle a mené sa vie et géré les décisions qu'elle et papa ont prises. Une chose est sûre : je leur serai toujours profondément reconnaissant à tous les deux pour la vie qu'ils m'ont offerte.

Le chemin de l'âge adulte

Quand je suis entré au collège, la carte de l'Inde était toujours sur mon mur, mais je n'y faisais plus vraiment attention parmi mes posters des Red Hot Chili Peppers. J'avais grandi en Australie : j'étais tasmanien et fier de l'être.

Je n'avais pas oublié mon passé, évidemment, et je continuais de penser à ma famille en Inde. J'étais toujours déterminé à ne pas oublier mes souvenirs d'enfance, et je m'y replongeais fréquemment dans ma tête, en détail. C'était comme une histoire que je me racontais. Je priais pour que ma mère soit encore en vie et qu'elle se porte bien. Parfois, je m'allongeais sur mon lit et visualisais les rues de ma ville natale, je les parcourais jusqu'à la maison, puis j'ouvrais la porte et regardais dormir ma mère et Shekila. Une fois transporté là-bas, je me concentrais pour leur adresser un message mental. Je leur disais que j'allais bien et qu'elles n'avaient pas à s'inquiéter. Cela tenait un peu de la méditation. Mais ces souvenirs occupaient l'arrière-plan de ma nouvelle vie, pas le premier plan. Comme n'importe quel môme, j'ai foncé tête baissée dans l'adolescence.

Au collège, les enfants de diverses origines étaient plus nombreux qu'à l'école primaire. Il s'agissait surtout de Grecs, de Chinois et d'autres Indiens. Par conséquent, tout sentiment de différence que j'avais pu éprouver auparavant s'est effacé. Je me suis fait des amis, j'ai rejoint un groupe de rock à l'école en tant que guitariste, je continuais à aimer le sport, en particulier le football, la natation et l'athlétisme. La taille réduite de l'établissement facilita également l'intégration de Mantosh.

Je tenais toutefois à mon indépendance. Je menais ma barque à ma guise et restais un brin solitaire. À quatorze ans, moi et ma bande de copains allions sur la jetée pour nous amuser et boire en douce.

Bientôt, j'ai eu une petite amie. Je ne dirais pas que j'étais dévergondé, mais je passais de plus en plus de temps à faire des bêtises. Il est tentant d'incriminer mon enfance spéciale et le fait que j'ai été adopté pour expliquer cette période de ma vie, mais, en vérité, je crois que je me suis simplement laissé embringuer dans le genre d'activités que la plupart des ados découvrent à cet âge.

Je n'avais jamais été particulièrement studieux, mais mes résultats en classe ont commencé à pâtir pour de bon de mes activités extrascolaires (aussi bien sportives que, disons, « sociales »). Le seuil de tolérance de mes parents a fini par être atteint.

Papa et maman étaient des gens travailleurs et volontaires, et ils estimaient que je me laissais un petit peu trop porter par la vie. Ils m'ont alors posé un ultimatum : soit je quittais l'école à seize ans et cherchais un travail (comme choisirait plus tard de le faire mon frère Mantosh) ; soit je donnais un coup de collier et tentais d'entrer à l'université ; soit j'entrais dans l'armée.

La claque avait été rude. L'idée de m'engager dans l'armée m'avait refroidi, et c'était précisément l'objectif de mes parents. Le cadre de vie militaire rappelait trop la vie dans les centres pour mineurs de mon enfance sur lesquels je voulais tirer un trait.

Leur proposition avait eu un autre effet plus positif : elle m'avait rappelé l'immense envie d'apprendre qui était la mienne quand j'étais en Inde.

On m'avait offert une vie que je n'aurais jamais pu imaginer avoir, et j'en tirais certainement parti, mais sans doute pas le meilleur possible.

Le coup de semonce avait porté ses fruits : dès lors, je suis devenu un étudiant modèle. Je m'enfermais dans ma chambre après l'école pour réviser mes cours, mes notes se sont améliorées, et je me suis même hissé parmi les premiers de la classe dans certaines matières. Après le lycée, j'ai choisi de passer un diplôme de comptabilité en trois ans dans l'optique d'entrer à l'université. En parallèle, j'ai décroché un boulot dans l'hôtellerie.

Après ce premier rappel à l'ordre, mes parents m'ont laissé entièrement libre de choisir ma voie. Ils ne m'ont jamais fait sentir que je leur devais quelque chose pour m'avoir adopté. Tant que je m'appliquais dans mes projets, ils soutenaient mes décisions. Ils auraient aimé que je poursuive mes études, mais, au lieu de cela, je me suis rendu compte que mon travail

dans l'hôtellerie était bien plus enrichissant au point de vue financier et social.

Je ne regrettais pas un instant d'avoir abandonné mes études de compta. Pendant plusieurs années, j'ai combiné le travail et les loisirs, occupant divers jobs dans les bars, les boîtes de nuit ou les restaurants de Hobart et sa région. C'était le bon temps. Je faisais tourner les bouteilles comme dans le film *Cocktail* et j'organisais des festivals de musique avec des groupes amateurs du coin. Mais, parallèlement, je voyais mes collègues de travail coincés dans ce secteur sans aucune perspective d'avenir. J'ai su que j'aspirais à autre chose. Alors, j'ai décidé d'entreprendre une formation en gestion hôtelière, dans l'espoir de décrocher un poste à responsabilité, et j'ai eu la chance d'obtenir une bourse pour entrer à l'École internationale d'hôtellerie de la capitale Canberra. Du fait de mon expérience en milieu professionnel, ma formation s'est vue ramenée de trois ans à un an et demi.

À l'époque, je vivais encore chez mes parents, mais je passais le plus clair du temps au travail, à l'école ou chez ma petite amie. Aussi le projet de déménager n'était-il pas au sommet de mes priorités.

Je crois que mes parents ont été soulagés que je prenne les devants. Tout naturellement, j'ai donc fait mes bagages et suis parti m'installer dans la capitale.

J'ai réalisé par la suite que j'avais pris la meilleure des décisions, car c'est à Canberra que, contre toute attente, l'Inde est revenue occuper mes pensées et que j'ai commencé à réfléchir à un moyen de retrouver ma ville natale et ma famille.

Quand je me suis installé en résidence universitaire en 2007 à Canberra, j'ai découvert non seulement qu'il y avait là beaucoup d'étudiants étrangers, mais que la plupart étaient indiens. La majorité venait de Delhi, Bombay ou Calcutta.

Tout comme moi, les enfants indiens que j'avais connus au collège avaient grandi en Australie. Mais fréquenter ces étudiants venus d'Inde était une expérience totalement différente. Ils s'adressaient à moi en anglais, mais, entre eux, ils parlaient hindi. C'était la première fois depuis des années que j'entendais ma langue natale. Je l'avais presque entièrement

oubliée, car les petits Indiens du collège s'exprimaient eux aussi en anglais. Sur le moment, j'ai éprouvé un choc culturel inversé.

En présence de ces étudiants indiens, je me voyais pour la première fois dépouillé de mon identité indienne : au lieu d'être l'enfant aux origines exotiques, je devenais l'Australien parmi les étudiants étrangers.

J'étais irrésistiblement attiré par eux pour la simple raison qu'ils venaient du même endroit que moi. Certains étaient originaires de la ville même où je m'étais perdu.

Ils avaient arpenté les mêmes rues que moi, étaient montés à bord des mêmes trains. Ils étaient très sensibles à l'intérêt que je leur portais et m'avaient accueilli sans problème dans leur groupe.

C'est à leur contact qu'à vingt-six ans, j'ai commencé à véritablement explorer pour de bon ce qu'était l'identité indienne. Je ne parle pas de l'identité sous l'angle politique ou intellectuel, ni celui des clichés que les associations que mes parents avaient tenté de fréquenter essayaient maladroitement de promouvoir. Je veux dire que j'ai commencé à me sentir en phase avec ces étudiants et leur culture.

On mangeait indien, on sortait en boîte ensemble, on visitait les villes voisines ou bien on se rassemblait chez l'un de nous pour regarder des films populaires indiens, ces formidables cocktails d'action, de comédie, de romance et de tragédie tournés à Bollywood. Il n'y avait rien de faux ni de forcé : mon comportement était tout ce qu'il y avait de naturel. Et ces personnes n'étaient absolument pas liées à des agences d'adoption ; elles n'avaient vécu aucun traumatisme. C'étaient simplement des jeunes normaux qui se trouvaient à être indiens. Ils m'ont encouragé à réapprendre ma langue natale et m'ont également informé des changements spectaculaires que l'Inde avait subis sur la voie de la modernisation.

De mon côté, je leur ai raconté mon histoire. Décrire à ces gens mes semaines passées dans la gare rouge brique de Calcutta était une expérience inédite, car eux connaissaient les lieux. Ils visualisaient l'immense édifice comme la gare de Howrah, et le fleuve qui la côtoyait comme l'Hooghly. Ils avaient été abasourdis en entendant mon histoire, tout spécialement ceux de Calcutta qui s'imaginaient assez bien la vie que j'avais dû mener. Il devait leur paraître incroyable qu'un enfant avec un tel vécu puisse aujourd'hui partager la même résidence universitaire qu'eux à Canberra.

Ces conversations ont eu deux conséquences : d'une part, mon passé a pris une place beaucoup plus importante dans ma vie qu'il n'en avait eu jusque-là. J'avais beau entretenir l'intégrité de mes souvenirs en m'y replongeant régulièrement, il y avait bien longtemps que je n'en parlais plus à personne.

J'en avais discuté avec certaines personnes, généralement des petites amies, mais sans entrer dans les détails, non pas parce que j'en avais honte ou que j'aie voulu les garder pour moi, mais simplement parce que ça ne me semblait plus aussi important.

Chaque fois que j'en parlais à quelqu'un, cela suscitait beaucoup de questions auxquelles je ne pouvais pas répondre, et il me semblait que cela changeait leur façon de me regarder, plus que cela n'aurait dû. Je n'étais plus simplement « Saroo », mais « Saroo, celui qui a vécu dans les rues à Calcutta ». Je voulais simplement rester « Saroo ». Mais, à présent que je racontais mon histoire à des personnes qui connaissaient les endroits en question, c'était différent. Je suis certain que l'image qu'ils avaient de moi s'en est vue changée, mais, plutôt que d'ouvrir un fossé entre nous, cela nous rapprochait au contraire. Aborder le sujet dans ces circonstances contribuait à le ramener au premier plan dans mon esprit. Quand j'en discutais avec des Australiens, c'était un peu abstrait (un peu comme si j'avais raconté un conte de fées), et ce, quels que soient leurs efforts pour se mettre à ma place et tenter d'imaginer ce que j'avais enduré. Mais me confier à ces gens, qui s'étaient rendus dans les endroits en question, rendait mon récit beaucoup plus concret.

D'autre part, le fait de raconter mon histoire à des personnes qui venaient d'Inde titillait le détective en elles. L'emplacement de ma ville natale constituait une énigme qu'ils voulaient résoudre, et ils me posaient des tas de questions sur des détails dont j'aurais pu me souvenir. À travers eux, et pour la première fois depuis que j'avais quitté la gare de Calcutta, j'ai entrevu un espoir de réponse. Ces gens connaissaient bien le pays : ils étaient les adultes qui m'avaient fait défaut quand j'étais arrivé dans cette gare. Peut-être n'était-il pas trop tard pour qu'ils m'aident ?

J'ai donc exposé à mes amis ma maigre collection d'indices. C'était la première fois depuis très, très longtemps que j'exhumais mes souvenirs géographiques imprécis d'enfant de cinq ans. Il y avait ce nom, « Ginestlay », qui pouvait être celui de ma ville, mais pouvait tout aussi

bien renvoyer à un quartier ou à une rue. Ensuite, il y avait la gare voisine, où j'avais embarqué seul à bord du train, dont le nom était quelque chose comme « Berampur ».

J'ai rappelé à mes amis que les autorités de Calcutta avaient tenté de remonter ma trace grâce à ces maigres indices, en vain. Ils ont répondu que cela constituait néanmoins un bon point de départ. J'ai reconnu que je n'étais pas certain du nombre d'heures que j'étais resté coincé à bord de ce train, mais j'étais cependant sûr d'y être monté le soir et quasiment persuadé d'être arrivé à Calcutta le lendemain en fin de matinée. En tout cas, il faisait jour. Alors que les expériences traumatisantes, comme celles que j'avais vécues dans les rues, restaient gravées en détail dans mon esprit, le traumatisme originel, celui de me retrouver enfermé dans un train et de réaliser que je ne pouvais rien faire pour l'empêcher de m'emmener loin de chez moi, s'était apparemment brouillé dans ma mémoire. Je gardais principalement des instantanés de ces moments de panique. Mais il m'avait toujours semblé que mon voyage avait duré entre douze et quinze heures.

Une amie prénommée Amreen m'a dit qu'elle demanderait à son père, qui travaillait pour la société des chemin de fer indiens à New Delhi, s'il connaissait des villes correspondant aux deux noms dont je me souvenais, et situées à une demi-journée de Calcutta. J'étais nerveux et je bouillonnais d'excitation : jamais je n'avais été aussi près d'obtenir la réponse aux questions que je posais sur ce quai de gare vingt ans plus tôt.

Le père d'Amreen avait répondu une semaine plus tard : il n'avait jamais entendu parler d'un lieu appelé « Ginestlay ». En revanche, il existait une ville dans la banlieue de Calcutta nommée « Brahmapur », une autre appelée « Baharampur » dans un coin reculé du même État, et une autre encore dans l'État d'Orissa, sur la côte orientale, anciennement appelée « Berhampur », mais rebaptisée « Brahmapur ».

La première, en réalité un faubourg de Calcutta, n'était manifestement pas la bonne. Cela étant, je me demandais pourquoi aucune des personnes qui avaient tenté de répondre à mes questions sur le quai n'avait songé à me diriger vers ce faubourg. Peut-être que je le prononçais mal ? Ou bien qu'ils n'avaient même pas pris le temps d'écouter ce que je disais ?...

Les deuxième et troisième hypothèses ne paraissaient guère plus probables. Elles aussi semblaient trop proches de Calcutta en comparaison

de la durée de mon voyage, même si mon itinéraire comportait probablement quelques détours.

La ville de l'Orissa se trouvait à moins de dix kilomètres de la côte orientale, mais je n'avais jamais vu l'océan avant de le traverser par avion pour aller en Australie (un jour, j'avais bien effectué un voyage inoubliable pour aller voir le soleil se coucher sur un lac près de ma ville natale, mais la vue du vaste océan au-dessous de l'avion m'avait véritablement scotché). Était-il possible que j'aie grandi si près de l'océan sans le savoir ?

Par ailleurs, à en juger par mon teint et mes traits, mes amis pensaient que je pouvais effectivement être originaire du Bengale-Occidental. Cela m'a rappelé une anecdote que maman m'avait rapportée : un jour que j'étais petit, nous avons croisé de vieux Indiens à Hobart qui avaient dit à ma mère que je venais sans doute de l'est de l'Inde. Était-il possible qu'une erreur se soit glissée dans mes souvenirs ? L'esprit d'un enfant de cinq ans affolé aurait-il pu exagérer la durée et la distance de ce voyage ?

Le doute semait lentement ses graines dans mon esprit.

En plus des spéculations de mes amis, j'ai commencé à me servir d'Internet pour rechercher des informations. Nous avions Internet à la maison depuis la fin de mes années de lycée, mais il s'agissait d'un outil bien différent de ce qu'il est aujourd'hui. Il était évidemment plus lent, en particulier du temps des modems téléphoniques qui ont précédé l'arrivée du haut débit. À l'époque, ce qu'on appelle aujourd'hui « Internet » commençait seulement à voir le jour sous le nom de « toile électronique. » Quand je suis arrivé à l'université, des outils tels que Wikipédia n'en étaient qu'à leurs balbutiements. Aujourd'hui, n'importe qui peut trouver des informations sur n'importe quel sujet imaginable, aussi obscur soit-il, mais, il n'y a pas si longtemps, Internet était la chasse gardée des fans d'informatique et des étudiants.

Tout cela date aussi d'avant les réseaux sociaux. En ce temps, il était beaucoup moins commode ou courant d'entrer en contact par le biais de votre ordinateur avec des gens que vous ne connaissiez pas déjà. Les courriers électroniques étaient un mode de communication plus formel, pas un moyen d'interagir anonymement avec le monde comme aujourd'hui.

Non seulement cela, mais en outre je ne portais pas trop d'intérêt à mon passé indien. L'idée que cette invention relativement récente puisse m'être utile ne m'avait tout simplement jamais traversé l'esprit.

À l'université, en plus de mes amis indiens, qui m'encourageaient, je disposais d'un accès illimité à Internet et de mon propre ordinateur sur le bureau de ma chambre. J'ai donc commencé à rechercher tout type d'information disponible en entrant « Ginestlay » orthographié de différentes manières, mais sans résultat, du moins aucun exploitable. Je n'avais pas eu plus de succès avec les noms sonnant comme « Berampur » : il y avait trop de réponses possibles, et aucune ne menait nulle part.

Si je pouvais avoir quelques premiers doutes sur la fiabilité de mes souvenirs quant aux noms des villes et à la durée de mon voyage en train, j'étais sûr de moi en ce qui concernait ma famille et la ville dont j'arpentais les rues lorsque j'étais enfant. Quand je fermais les yeux, je revoyais nettement la gare de Berampur, où j'étais monté à bord du train, l'agencement du quai, par exemple, ou la haute passerelle piétonne à l'une de ses extrémités, et la grande citerne juchée sur sa plate-forme qui surplombait le quai. Je savais que, si on me montrait une photo d'un des lieux que mes amis avaient mentionnés ou qui étaient sortis dans mes recherches sur Internet, je verrais aussitôt s'il s'agissait du bon endroit. En revanche, en ce qui concernait les noms, je n'étais pas aussi certain.

Une carte ne m'aurait servi à rien. Je savais que ma ville natale se trouvait quelque part parmi ces noms de villes et ces lignes de chemin de fer, mais encore fallait-il que je sache où regarder.

Les seules cartes que j'avais trouvées n'étaient pas assez détaillées ; elles ne montraient pas les petites villes, et encore moins les quartiers ou les plans de rues. Je me contentais donc de passer les noms en revue, dans l'espoir qu'ils m'évoquent quelque chose, et d'examiner certaines zones précises en fonction de leur distance de Calcutta.

Toutefois, à supposer que j'aie repéré un nom de ville sonnant comme Berampur ou Ginestlay, je n'avais aucun moyen de vérifier s'il s'agissait de la bonne ville. Tel ou tel endroit ? Comment être sûr ? Comment savoir si elle abritait notre maison en ruine ou si la gare en question s'y trouvait ?

Un temps, j'ai envisagé la possibilité de voyager au Bengale-Occidental pour chercher sur place, mais je n'y croyais pas vraiment. Combien de temps devrais-je passer à ratisser telle ou telle partie du pays avant d'y

reconnaître un élément familier ? Le pays était gigantesque. Cela revenait à la même chose que de monter dans des trains au hasard comme je l'avais fait à la gare de Howrah.

C'est alors que j'ai réalisé qu'il existait une carte qui me permettrait effectivement de parcourir le pays tout en restant à l'abri derrière mon écran : cette carte, c'était Google Earth.

Tout le monde se souvient probablement de la première fois qu'il a utilisé Google Earth. Grâce à son imagerie par satellite, chacun a la possibilité d'explorer le monde depuis le ciel en le balayant du regard comme un astronaute. On peut voir des villes, des pays ou des continents entiers, ou encore chercher une ville par son nom, puis zoomer sur les endroits qui vous intéressent, et ils apparaissent alors de manière incroyablement détaillée.

On peut regarder la tour Eiffel de tout près, ou Ground Zero, ou encore sa propre maison. En fait, c'est apparemment la première chose que les gens font : ils zooment sur leur habitation pour voir à quoi elle ressemble vue du ciel, tel un oiseau ou un dieu. Lorsque j'ai entendu parler de Google Earth, et que j'ai découvert ses possibilités, mon cœur a fait un bond dans ma poitrine. Pourrais-je repérer la maison de mon enfance, si j'arrivais à savoir où chercher ? Google Earth semblait avoir été inventé pour moi ; c'était l'outil idéal. Je me suis mis devant mon écran d'ordinateur et j'ai commencé à chercher.

Ginestlay n'ayant jamais rien évoqué à personne, je me suis dit que « Berampur » constituait mon point de départ le plus solide. Si j'arrivais à le retrouver sur la carte, je trouverais ma ville natale un peu plus loin sur la voie ferrée.

J'ai donc recherché les villes phonétiquement proches de « Berampur » et, comme chaque fois, j'ai obtenu une flopée de résultats : d'un bout à l'autre du pays, l'Inde comptait une quantité de villes correspondantes, aux orthographes très variées, et certains désignaient plusieurs villes différentes : Brahmapur, Baharampur, Berhampur, Berhampore, Birampur, Burumpur, Burhampoor, Brahmpur, et ainsi de suite.

Le plus logique semblait de commencer par les deux villes que le père d'Amreen avait suggérées : celle du Bengale-Occidental et l'autre dans l'État d'Orissa. Lentement, mais sûrement, des images aériennes de chaque ville se sont affichées sur l'écran. Google Earth fonctionnait exactement de

la façon dont je l'avais espéré. Grâce à cet outil, je pourrais reconnaître tous les repères dont je me souvenais, et, avec un peu de chance, identifier la bonne ville presque aussi facilement que si je me trouvais sur place ou, du moins, comme si j'y étais dans une montgolfière. Scruter une ville depuis le ciel obligeait à faire un petit effort d'imagination pour se la figurer depuis la rue.

Le « Baharampur » du Bengale-Occidental disposait de deux gares de chemin de fer, mais aucune n'était équipée de la passerelle piétonne dont je me souvenais avec certitude. De plus, aucune des gares voisines de la ville ne portait un nom ressemblant à « Ginestlay ». Enfin, l'une des lignes passait devant plusieurs grands lacs clairement visibles depuis le train, et je n'avais rien vu qui ait ressemblé à un lac depuis ma prison ferroviaire.

En fait, quelque chose semblait aussi clocher au niveau des environs de la ville : la ligne de chemin de fer que nous empruntions franchissait une chaîne de collines. Or je n'en voyais aucune à proximité de cette ville. Et puis la végétation semblait trop luxuriante et verdoyante.

Ma région natale était un patchwork de terres agricoles entourant des villes poussiéreuses. Je voulais bien admettre que certaines choses aient pu changer en vingt ans (peut-être qu'on avait irrigué la région et qu'elle était devenue plus verte), mais les autres éléments écartaient manifestement cette ville de mes hypothèses.

La deuxième ville, celle située dans l'État d'Orissa, Brahmapur, était visiblement située dans une région plus sèche, mais les quais de sa gare étaient beaucoup trop longs et ils étaient couverts, ce qui ne correspondait pas : je cherchais une configuration plus simple. De plus, je ne distinguais aucun réservoir d'eau. En revanche, j'apercevais une quantité de cylindres, comme des silos, dont je me serais probablement souvenu.

Là encore, il n'y avait aucune trace d'une ville nommée Ginestlay, ou quelque chose d'approchant, à proximité sur la même ligne. Maintenant que je voyais la ville sur la carte, je pouvais constater combien la mer en était proche. Je l'aurais forcément remarquée.

Le fait qu'aucun des deux ne soit apparemment le bon n'était pas pour autant une raison de perdre espoir : il y avait des tas et des tas d'autres lieux à essayer. Mais c'était néanmoins décourageant. J'en suis aussi venu à me demander à quel point les lieux de mon enfance avaient pu changer en vingt ans.

On avait pu rénover ou reconstruire certaines gares, modifier les routes environnantes, bâtir de nouvelles villes. Si le paysage avait trop changé, j'aurais peut-être plus de mal que prévu à identifier la gare.

Malgré la précision de ce nouvel outil – ou peut-être justement à cause d'elle –, il était clair que rechercher ma ville natale allait être une tâche titanesque. Si je n'étais pas certain du nom des lieux, je ne pouvais pas utiliser la fonction « recherche par noms de ville ». En outre, même si je tombais par hasard sur la bonne zone géographique, peut-être serais-je incapable de reconnaître ma ville vue du ciel ?

En fin de compte, je n'étais sûr de rien.

Pour couronner le tout, la vitesse d'Internet et des ordinateurs était beaucoup plus lente à l'époque : Google Earth était un formidable outil, mais un logiciel lourd et lent. L'utiliser pour explorer de grandes distances me réclamerait un temps phénoménal.

Si je voulais réussir mes études, je ne pouvais pas me permettre de passer mon temps sur Google Earth. Le premier enthousiasme passé, j'en ai conclu que je perdais mon temps et j'ai fait en sorte de ne pas laisser cette obsession me détourner de mon objectif.

Pendant plusieurs mois, j'ai consacré quelques moments occasionnels à vérifier des lieux possibles en me concentrant sur les régions au nord-est de Calcutta. Mais je n'ai jamais rien trouvé de probant.

À une époque, mes amis m'entendaient régulièrement dire que j'avais laissé tomber mes recherches, tout ça pour leur avouer quelque temps plus tard que la question continuait de me titiller. La plupart de mes « détectives » indiens étaient rentrés au pays, et les autres avaient abandonné en voyant que la question me chagrinait moins qu'ils ne l'avaient cru.

J'ai fini par mettre tout cela de côté. Ma quête était devenue un peu abstraite. Je ne voyais pas vraiment de progrès. Je cherchais une aiguille dans une botte de foin, et la tâche semblait trop fastidieuse en comparaison du peu de temps que j'avais à y accorder. J'étais à l'université pour obtenir mon diplôme, ce qui me réclamait une grosse part de mon attention.

Je ne voulais pas passer le reste de mon temps collé à mon écran comme un ermite. Certaines âmes charitables m'ont même averti que ces recherches risquaient de me rendre fou. J'avais grandi en Australie dans une famille qui m'aimait : j'étais australien, point.

Le destin m'avait tiré d'une misère noire pour m'offrir une existence confortable et privilégiée : peut-être devais-je me résoudre à laisser le passé où il était et tourner la page...

Je réalise aujourd'hui que j'étais sans doute aussi un peu effrayé et trop attaché à protéger mes souvenirs : il y avait si longtemps qu'ils m'accompagnaient, et je m'y étais tant accroché que je tenais à tout prix à les préserver, eux et le soupçon d'espoir qu'ils renfermaient. Si je retournais sur place et revenais bredouille, je devrais alors bel et bien tirer un trait sur le passé et tourner la page.

Si je ne trouvais aucune trace de ma ville ni de ma famille, comment pourrais-je encore m'accrocher à leur souvenir ? Retourner là-bas sans certitudes risquait de détruire le peu de souvenirs qu'il me restait.

La piste refroidie, j'ai terminé ma formation, puis je suis rentré à Hobart en 2009, où j'ai trouvé un petit boulot dans un bar pour gagner ma vie.

Malgré mon diplôme fraîchement décroché, je me suis rendu compte au bout de seulement quelques semaines que j'avais perdu tout intérêt pour le secteur hôtelier. J'avais pressenti la chose à Canberra, mais tout de même tenu à compléter ma formation.

On atteint tous un stade, en tant que jeunes adultes, où l'on se demande ce que l'on va faire de sa vie – ou tout au moins quelle direction emprunter.

Au-delà des moyens nécessaires pour atteindre le but que l'on s'est fixé, on réfléchit à ce qui est le plus important dans nos vies. Assez logiquement, j'ai décidé que, pour moi, c'était la famille.

Le temps passé loin de Hobart avait renforcé ce sentiment, et cet intérêt renouvelé pour mon passé m'avait poussé à réfléchir à ma relation avec ma famille australienne.

J'ai réalisé que l'entreprise familiale pouvait me donner l'opportunité de réunir ces aspects de ma vie, et je me suis réjoui que mes parents approuvent mon projet.

Ma famille possède une affaire de tuyauterie et de robinetterie industrielles, que papa dirige. Une coïncidence frappante veut qu'il ait lancé cette entreprise le jour où je suis arrivé d'Inde. Quand lui et maman étaient

partis me chercher à Melbourne, il avait laissé mon grand-père dans le bureau flambant neuf pour répondre aux éventuels coups de téléphone.

En intégrant l'entreprise, j'allais travailler avec papa au quotidien. J'ai vite compris que j'avais fait le bon choix. Je trouvais très inspirant de travailler à ses côtés. Je crois qu'une partie de sa volonté, de son dévouement au travail et de sa détermination à réussir ont déteint sur moi. Il ne me ménageait pas, mais je crois qu'au final, ça nous a rapprochés. Mantosh, plus tard, a pris le même chemin, si bien qu'aujourd'hui nous travaillons tous ensemble au sein de l'entreprise familiale.

À la même période, je m'investissais à fond dans une nouvelle relation et j'ai emménagé avec ma petite amie. Mon retour à Hobart et tout ce qui s'en est suivi m'avait rappelé que retracer mes racines n'était pas la chose la plus importante dans ma vie, que certaines choses passaient devant. Je comprends que cela puisse paraître bizarre à certaines personnes.

Les enfants adoptés, qu'ils aient ou non connu leurs parents biologiques, évoquent souvent cette sensation constante et déchirante que quelque chose manque à leur vie. Faute de lien avec leur terre d'origine, ou tout au moins de connaître son nom, ils se sentent incomplets. Je n'ai jamais éprouvé cela.

Je n'ai jamais oublié ma mère ni ma famille en Inde – et je ne les oublierai jamais –, mais le fait d'être séparé d'eux n'a pas occasionné de blocage qui m'aurait empêché de mener une vie heureuse et comblée. J'avais vite appris que, si je voulais survivre, il me fallait saisir les opportunités quand elles se présentaient – si elles se présentaient – et regarder vers l'avant. Une partie de cela consistait à accepter avec gratitude la vie qui m'avait été offerte par le biais de mon adoption. J'ai donc essayé de me focaliser sur ma vie actuelle.

8

Les recherches

Nul n'était mieux placé que moi pour savoir que la vie est pleine de rebondissements inattendus. Il n'empêche que le destin réussit parfois encore à me surprendre, et, même si après les expériences de mon enfance je peux être mieux préparé que la plupart des gens pour gérer les changements (de carrière, de lieu de vie ou même de situation financière), les changements émotionnels m'affectent aussi durement que n'importe qui. Peut-être même un peu plus.

J'adorais travailler avec papa et apprendre le métier de vendeur (j'aime toujours autant cela), mais ma relation avec ma petite amie devenait orageuse, et nous avons connu une rupture douloureuse.

C'était moi qui avais mis un terme à notre histoire, mais je me sentais perdu et assailli par les regrets. Je suis retourné vivre chez mes parents et j'ai traversé une période sombre d'émotions contraires (rejet, déception, amertume, solitude), auxquelles s'ajoutait un sentiment d'échec.

Parfois, je n'allais pas travailler ou bien je faisais des erreurs stupides. Mes parents se demandaient quand je me déciderais à me reprendre en main et à redevenir le jeune homme positif et fonceur qu'ils voyaient en moi.

J'ai eu la chance de nouer de belles amitiés au fil des années. Une rencontre fortuite avec Byron, un type que j'avais connu durant ma période bars et boîtes de nuit, avait conduit à ce qu'il me propose de m'installer quelque temps chez lui dans une chambre d'amis.

Il était devenu médecin et me présenta à son groupe d'amis. Sa gentillesse et les nouveaux visages que je rencontrais m'aidèrent énormément à remonter la pente. Si la famille est la chose la plus importante dans ma vie, les amis n'arrivent pas loin derrière.

Byron n'arrêtait pas de sortir et de s'amuser, et j'aimais me joindre à lui à l'occasion, mais j'appréciais aussi de passer du temps seul à la maison. Même si je me sentais beaucoup moins déprimé, je repensais encore souvent à ma rupture. Je n'arrivais pas à m'envisager comme ne faisant plus partie d'un couple. Même si mon enfance n'a probablement eu aucune incidence sur le processus, cela a ravivé de plus belle les souvenirs de ma vie en Inde.

Byron avait un accès ADSL à Internet chez lui, et j'avais acheté un nouvel ordinateur portable, plus rapide. Même dans les périodes de ma vie où remonter les traces de mon passé ne me semblait pas impératif, je ne l'avais jamais oublié ni mis de côté entièrement.

Arrivé à cette nouvelle étape de mon existence, je me trouvais lié à mes parents, par le biais de l'entreprise familiale, de façon plus forte et plus complète et j'avais même le sentiment de leur rendre un peu de ce qu'ils m'avaient donné. Je me sentais donc assez stable émotionnellement pour affronter de nouveau les risques émotifs que mes recherches pouvaient entraîner.

Certes, j'avais quelque chose à perdre (à chaque échec à retrouver ma ville natale, la certitude de mes souvenirs d'enfance s'effritait un peu plus), mais j'avais aussi beaucoup à gagner. Je me suis demandé si je n'évitais pas délibérément ces recherches, et aussi si je n'avais pas surestimé ma capacité à rebondir dans les autres aspects de ma vie malgré mes échecs dans ce domaine.

Ou, tout au moins, si ça ne révélait pas chez moi une certaine tendance au laisser-aller, à l'instar de mes dérives d'adolescent. Et si, contre toutes probabilités, j'arrivais à la trouver ? Comment pouvais-je rater cette occasion de découvrir d'où je venais et peut-être même de retrouver ma mère ?

J'ai décidé que reprendre mes recherches, sans toutefois le crier sur les toits, m'aiderait à regagner un regard positif sur la vie. Peut-être le passé pourrait-il contribuer à façonner le futur ?

Au départ, ce n'était pas une obsession.

Quand Byron n'était pas à la maison, il arrivait que je passe une heure ou deux à réfléchir aux différentes villes qui commençaient par « B ». Ou bien je promenais nonchalamment ma souris sur la côte orientale pour voir de plus près ce qu'elle abritait.

J'avais même exploré un Birampur dans l'Uttar Pradesh, près de Delhi, dans la partie centre-nord de l'Inde, mais la ville se trouvait à une distance ridiculement trop grande de Calcutta : je n'aurais jamais pu couvrir une telle distance en douze heures. Par la suite, j'ai découvert qu'elle ne disposait même pas de gare ferroviaire.

Ces explorations occasionnelles me montraient bien la folie de vouloir chercher ville par ville, particulièrement quand je n'étais pas certain de leurs noms. Si je voulais procéder de cette façon, je devais faire preuve de stratégie et de méthode.

J'ai réfléchi à ce dont j'étais sûr : je venais d'un endroit où musulmans et hindous cohabitaient, et où l'on parlait hindi, ce qui était le cas de la plupart des régions d'Inde. Je me suis souvenu de toutes ces nuits douces à dormir à la belle étoile, sous la voûte céleste : de toute évidence, il ne s'agissait donc pas des régions plus froides du nord.

Je n'habitais pas non plus au bord de la mer, même si je ne pouvais pas exclure la possibilité qu'elle se soit trouvée proche. Je n'habitais pas dans les montagnes. Il y avait une gare dans ma ville. Or l'Inde était sillonnée de voies ferrées, mais elles ne traversaient pas tous les villages ni même toutes les villes.

Ensuite, il y avait les spéculations de mes amis indiens à l'université, qui, d'après mon aspect physique, pensaient que je pouvais venir de l'Est, peut-être du Bengale-Occidental.

J'avais quelques doutes : niché dans la partie orientale du pays, près du Bangladesh, le Bengale-Occidental incluait une partie de l'Himalaya, ce qui ne correspondait pas à mon souvenir, ainsi qu'une partie du delta du Gange, un paysage apparemment trop verdoyant et trop fertile pour avoir abrité ma ville. Mais, ces gens ayant une connaissance directe de l'Inde, il semblait stupide de ne pas tenir compte de leur intuition.

Je pensais également avoir gardé suffisamment de repères topographiques en mémoire pour pouvoir reconnaître ma ville si je tombais dessus, ou tout au moins pour réduire le champ des recherches. Je me souvenais du pont sur le fleuve où l'on jouait et du mur du barrage voisin

qui contenait le débit du fleuve en aval. Je me rappelais le chemin pour se rendre de la gare depuis notre maison, et je n'avais pas oublié la configuration de la gare.

L'autre gare dont je pensais avoir un souvenir assez précis était celle dont le nom commençait par un « B », d'où j'avais embarqué à bord du train. Cela dit, même si j'y étais allé plusieurs fois avec mes frères, ils m'avaient toujours interdit d'en sortir. Je ne savais donc rien de la ville qui se trouvait autour.

Tout ce que j'en avais vu, à l'époque, c'était une sorte de petite place giratoire où circulaient des voitures et des charrettes, et d'où partait une rue qui menait probablement à la ville.

Je me rappelais cependant certains éléments caractéristiques, comme la forme du bâtiment de la gare et le fait qu'elle ne comportait que deux voies. De l'autre côté, un grand réservoir d'eau monté sur une tour surplombait le quai.

Il y avait également une passerelle piétonne qui enjambait les voies. Et, juste avant d'entrer en ville en venant de chez moi, le train traversait une petite gorge.

J'avais donc de vagues idées quant aux régions probables, et quelques moyens d'identifier Ginestlay et la gare de « B... » si je les trouvais. J'avais maintenant besoin d'une méthode de recherche plus efficace. C'est alors que je me suis rendu compte que je m'étais laissé distraire par les noms de lieux eux-mêmes, ou du moins qu'ils ne constituaient pas le meilleur point de départ. Je me suis concentré plutôt sur le point d'arrivée de mon voyage. Je savais qu'une ou plusieurs lignes ferroviaires reliaient « B... » à Calcutta.

La logique voulait donc qu'en remontant toutes les lignes partant de Calcutta, je finisse par tomber sur mon point de départ. À partir de là, je trouverais ma ville natale quelques arrêts plus loin sur la ligne. Il se pouvait même que je tombe d'abord sur ma ville, en fonction de la manière dont les lignes s'interconnectaient.

Le projet était intimidant : quantité de lignes partaient du noyau ferroviaire que constituait la gare de Howrah, à Calcutta, et mon train avait pu zigzaguer sur n'importe quelle ligne de cette toile d'araignée. Il était même peu probable que le trajet ait été droit et direct.

Pourtant, même en admettant que mon train ait serpenté et pris un itinéraire sinueux jusqu'à Calcutta, il y avait une limite à la distance que

j'avais pu parcourir dans ma fourchette de temps. Selon moi, j'avais passé une longue période à bord de ce train : entre douze et quinze heures. En faisant quelques calculs, je pouvais donc réduire mon rayon de recherche et exclure les villes trop éloignées.

Pourquoi n'y avais-je pas réfléchi plus tôt avec cette même lucidité ? Peut-être étais-je trop écrasé par l'ampleur de la tâche pour cogiter proprement, trop obnubilé que j'étais par ce que j'ignorais pour me concentrer sur ce que je savais...

Lorsque j'ai réalisé que je pouvais transformer cette tâche en un processus volontaire et fastidieux, qui nécessitait simplement d'y accorder du temps, un déclic s'est produit en moi. S'il suffisait de temps et de patience pour que je retrouve ma maison, grâce à Google Earth et son œil céleste, alors, j'ai décidé de me lancer. Voyant la question autant comme un défi intellectuel que comme une quête émotionnelle, je me suis attelé à corps perdu à sa résolution.

J'ai commencé par délimiter une zone de recherche. À quelle vitesse les trains diesel indiens pouvaient-ils rouler dans les années 1980, et cette allure avait-elle changé depuis ? Mes amis indiens de l'université pourraient peut-être me fournir une estimation, en particulier Amreen, dont le père travaillait dans les chemins de fer. Je les ai donc contactés. Ils se sont entendus sur une moyenne de soixante-dix à quatre-vingts kilomètres-heure.

Ça semblait un bon début. Estimant que j'étais resté coincé dans le train entre douze et quinze heures (du soir au matin), j'ai calculé quelle distance j'avais pu parcourir durant ce temps, et l'ai évaluée à approximativement un millier de kilomètres.

La ville que je recherchais se trouvait donc à mille kilomètres, sur une ligne de chemin de fer partant de la gare de Howrah à Calcutta. Google Earth permet de dessiner des lignes sur la carte à des distances précises : j'ai donc tracé un cercle de mille kilomètres de rayon autour de Calcutta et l'ai sauvegardé pour mes recherches futures.

En plus du Bengale-Occidental, ma zone de recherche incluait donc les États du Jharkhand, du Chhattisgarh, et près de la moitié de l'État central du Madhya Pradesh à l'ouest, d'Orissa au sud, du Bihar, un tiers de l'Uttar

Pradesh au nord, ainsi que la majeure partie de la pointe au nord-est de l'Inde, ce qui englobait le Bangladesh. (Mais je savais que je ne venais pas du Bangladesh, sans quoi j'aurais parlé le bengali au lieu de l'hindi. D'ailleurs, la chose s'est vue confirmée quand j'ai découvert que la connexion ferroviaire entre les deux pays n'avait été établie que quelques années plus tôt.)

Cela représentait un territoire énorme, couvrant quelque 962 300 kilomètres carrés, environ un quart de l'immense sous-continent indien. Une zone de trois cent quarante-cinq millions d'habitants.

J'avais beau tenter de considérer cela d'un œil froid et méthodique, je ne pouvais m'empêcher de me demander si je pourrais un jour retrouver les quatre membres de ma famille parmi cette masse de population.

Mes calculs se basant sur des estimations, ils étaient par conséquent très approximatifs, et la zone à explorer était véritablement gigantesque. Il n'empêche que j'avais néanmoins l'impression de recentrer mes recherches. Plutôt que de fouiller la botte de paille au hasard pour trouver l'aiguille, je pouvais me concentrer sur des portions de territoire plus petites et les écarter au fur et à mesure si elles ne contenaient pas ma ville.

Mais évidemment, les lignes de chemin de fer à l'intérieur de la zone ne partaient pas du centre du cercle jusqu'au bord en ligne droite : il y avait une quantité de détours et d'embranchements.

Elles serpentaient et couraient donc sur bien plus de mille kilomètres avant d'atteindre le bord du cercle. J'ai donc décidé de partir de Calcutta, le seul point du voyage dont j'étais résolument sûr.

La première fois que j'ai zoomé sur la gare de Howrah, à Calcutta, et que j'ai vu les alignements de quais aux toitures grises et ces sillons de voies qui s'en détachaient comme les extrémités d'une corde effilochée, j'ai été ramené vingt ans en arrière. J'étais sur le point de m'embarquer dans une version high-tech des voyages que j'avais entrepris lors de ma première semaine à Calcutta, quand je prenais des trains au hasard dans l'espoir qu'ils me ramèneraient chez moi.

J'ai respiré à fond, choisi une ligne, et commencé à la faire défiler sur l'écran.

Les progrès seraient forcément lents. Même avec une connexion haut-débit, il fallait attendre que l'image s'affiche sur l'écran de mon ordinateur portable, ce qui prenait un certain temps. Elle apparaissait d'abord en pixels, avant de se préciser pour prendre la forme d'une image aérienne. Je cherchais des repères que j'aurais pu identifier, accordant une attention particulière aux gares, vu qu'il s'agissait des lieux dont je me souvenais le mieux.

La première fois que j'ai effectué un zoom arrière pour voir quelle longueur de la ligne j'avais couverte, j'ai été stupéfait de constater le peu de progrès que j'avais fait en tant d'heures à faire défiler la carte et à l'étudier.

Mais, plutôt que de céder à l'impatience et à la frustration, j'ai réalisé que j'étais certain de trouver ce que je cherchais, du moment que je faisais preuve de méthode et de rigueur. Immédiatement, je me suis senti beaucoup plus apaisé en reprenant mes recherches.

En fait, cela s'est bientôt révélé captivant, et je m'y attelais plusieurs soirées par semaine. Avant d'aller me coucher, je notais à quel point de la ligne j'en étais resté et sauvegardais la recherche, puis, à la première occasion, je reprenais à partir de ce point.

Je survolais des gares de marchandises, des passerelles surélevées et souterraines, des embranchements et des ponts enjambant des fleuves. Il m'arrivait de zapper une partie de la ligne, mais, aussitôt, je m'empressais de revenir en arrière pour visualiser la section, me souvenant que, si je ne faisais pas preuve de méthode, je ne pourrais jamais être sûr d'avoir exploré tout le territoire.

Je ne sautais pas non plus d'une gare à l'autre, de peur d'en rater une plus petite. Je suivais les voies afin de repérer tout ce qui se trouvait dessus. Et, lorsque j'atteignais le bord du cercle que j'avais délimité, je redescendais jusqu'à l'embranchement précédent et remontais dans une autre direction.

Je me souviens d'un soir, dans les débuts, où, en suivant une ligne vers le nord, je suis arrivé devant un pont sur une rivière tout près de la sortie de la ville. J'ai zoomé en retenant mon souffle. Je ne voyais aucun barrage, mais peut-être l'avait-on démoli depuis ? J'ai vite déplacé le curseur pour faire défiler la carte. La campagne environnante pouvait-elle correspondre ? Le paysage était un peu vert, mais il y avait beaucoup de fermes à la sortie de ma ville. J'ai regardé l'image de la ville se résoudre devant mes yeux.

Elle était assez petite – assurément trop petite –, mais peut-être qu'à travers les yeux d'un enfant... Et puis il y avait une haute passerelle piétonne enjambant les voies près de la gare !

Mais ces grandes zones vides aux abords de la ville, à quoi correspondaient-elles ? Il s'agissait de lacs (trois, voire quatre ou même cinq) situés à l'intérieur des limites du minuscule village... J'ai su aussitôt que ce n'était pas le bon endroit. On ne rasait pas des quartiers entiers pour y construire des lacs.

Quant aux passerelles, bon nombre de gares étaient susceptibles d'en avoir. Et, pour des raisons de subsistance, quantité de villes étaient bâties le long de cours d'eau, que les voies devaient ensuite traverser. Combien de fois serais-je amené à constater que tous les repères étaient réunis, pour finalement devoir admettre, les yeux rougis et fatigués, que j'avais à nouveau fait fausse route ?

Des semaines se sont écoulées, puis des mois, durant lesquels je passais des heures d'affilée un soir sur deux devant mon ordinateur. Byron s'assurait que je passe les autres soirées dans le monde réel, afin de ne pas devenir un ermite de l'internet.

Durant ces premiers mois, j'avais couvert les États du Bengale-Occidental et du Jharkhand, sans rien trouver qui parût familier. Mais, au moins, j'en ai déduit que je pouvais exclure la proximité immédiate de Calcutta, en dépit des intuitions de mes amis indiens : j'étais arrivé de plus loin.

Quelques mois plus tard, j'ai eu la chance de rencontrer quelqu'un avec qui j'ai entamé une nouvelle relation, ce qui a relégué, du moins pendant un moment, mes recherches au second plan. Lisa et moi avons démarré notre relation de manière quelque peu décousue, par une suite de ruptures et de rabibochages, et cela s'est évidemment répercuté sur le rythme de mes recherches. Finalement, nous avons abouti à la relation durable que nous avons aujourd'hui.

Je ne savais pas comment une petite amie réagirait au fait que son partenaire mène une quête très gourmande en temps qui l'amenait à fixer pendant des heures des cartes sur un écran d'ordinateur.

Mais, comprenant l'importance que prenait cette quête pour moi, Lisa s'est montrée patiente et n'a jamais cessé de m'encourager. Elle avait été

aussi abasourdie que tous les autres par mon histoire, et elle voulait que j'obtienne les réponses à mes questions.

Nous avons emménagé dans un petit appartement ensemble en 2010. À mes yeux, mes soirées passées devant mon écran étaient une sorte de passe-temps, comme d'autres s'adonneraient aux jeux vidéo. Mais Lisa affirme que, même quand notre relation était au beau fixe, mon « passe-temps » tournait à l'obsession. Quand j'y repense, je me rends compte qu'elle avait raison.

Après toutes ces années où ces souvenirs morcelés avaient occupé mes pensées et mes rêves, j'avais l'impression de me rapprocher de la réalité. J'ai décidé que, cette fois, je n'écouterai plus ceux qui me disaient qu'il était peut-être temps de « tourner la page » ou qu'il était « tout bonnement impossible de retrouver ma ville natale au milieu de toutes ces villes indiennes ». Lisa ne me tenait jamais ce genre de propos. Grâce à son soutien, je suis devenu plus déterminé que jamais à réussir.

Je n'ai pas confié mon projet à beaucoup de personnes, pas même à mes parents. Je craignais qu'ils se méprennent sur mes intentions : ils auraient pu penser que l'énergie que je mettais dans mes recherches témoignait d'une insatisfaction face à la vie qu'ils m'avaient offerte, ou à la façon dont ils m'avaient élevé. Je ne voulais pas non plus qu'ils croient que je perdais mon temps.

Aussi, alors même que mes recherches accaparaient de plus en plus de mon temps, j'ai gardé cela pour moi. Je quittais le travail avec papa à dix-sept heures, et à dix-sept heures trente, j'étais devant mon écran à la maison, remontant méthodiquement des lignes de chemin de fer, kilomètre après kilomètre, et examinant les villes qu'elles traversaient. Cette routine s'est poursuivie durant des mois (j'avais commencé plus d'un an auparavant). Mais je songeais avec raison que, même si cela devait me prendre plusieurs années, des dizaines même, il était techniquement possible de passer toute une botte de foin au peigne fin. Si l'on persistait, on finirait inmanquablement par trouver l'aiguille.

Petit à petit, j'ai éliminé des portions entières du pays. J'avais examiné tous les embranchements au sein des États du Nord-Est, sans rien trouver de familier, et j'étais certain que l'État d'Orissa pouvait aussi être écarté.

Bien décidé à faire preuve de rigueur, peu importe le temps que cela prendrait, j'ai commencé à remonter les lignes au-delà des mille kilomètres

de rayon de mon cercle initial.

En descendant au sud de l'Orissa, j'ai éliminé l'État de l'Andhra Pradesh, cinq cents kilomètres plus bas le long de la côte orientale. Le Jharkhand et le Bihar n'ont rien dévoilé de plus concluant non plus, et, comme j'abordais la région de l'Uttar Pradesh, j'ai décidé de pousser la minutie jusqu'à explorer quasiment la totalité de l'État. En fait, petit à petit, les frontières des États ont commencé à servir de marqueurs de progression à la place des limites de ma zone de recherche. Éliminer des États entiers représentait une suite d'objectifs bien plus motivants.

Dès lors que je n'avais pas quelque chose d'urgent à faire au bureau, ou un rendez-vous inévitable, j'étais devant mon écran sept soirées par semaine. Je sortais parfois avec Lisa, évidemment, mais, aussitôt rentré, je retournais devant mon écran.

Parfois, je la surprenais me regardant d'un air bizarre, comme si j'étais fou. Elle me répétait « Tu es encore là-dessus ! », mais je répondais « Je suis obligé... Je suis vraiment désolé ! » Je crois que Lisa savait qu'il fallait uniquement attendre que je perde intérêt pour mon obsession.

Je suis devenu distant durant cette période. Notre histoire étant encore récente, Lisa aurait eu toutes les raisons de se plaindre d'être délaissée, mais notre relation a tenu le coup.

Peut-être que, dans une certaine mesure, le fait de partager avec moi quelque chose de si intime a renforcé notre lien. Cela ressortait parfois quand nous discussions de ce que ces recherches représentaient pour moi.

Ce n'était pas toujours très facile à décrire, en partie parce que j'essayais de contenir mes attentes en me convainquant que c'était un passe-temps fascinant plus qu'une quête personnelle profondément lourde de sens. Mais le fait d'en discuter avec Lisa révélait parfois l'importance cachée de ces recherches : je cherchais à retrouver ma ville natale pour pouvoir tourner la page, comprendre mon passé et peut-être, du même coup, me comprendre moi-même. J'espérais aussi pouvoir, d'une certaine façon, reprendre contact avec ma famille indienne, afin qu'elle sache ce qui m'était arrivé. Lisa comprenait parfaitement tout cela et ne m'a jamais fait aucun reproche, même s'il y a eu des moments où elle aurait voulu m'interdire, pour mon propre bien, de fixer cet écran.

Lisa disait parfois que sa plus grande crainte était que je trouve ce que je cherchais, décide de rentrer en Inde et qu'arrivé là-bas l'endroit s'avère ne

pas être le bon ou que je n'y trouve pas ma famille. Que se passerait-il alors ? Choisirais-je de retourner à Hobart et de reprendre mes recherches à zéro, de me réatteler à ma quête obsessionnelle sur Internet ?

Je n'avais pas de réponse. Je refusais de penser à l'échec.

Fin 2010, j'ai commencé à m'impliquer encore plus dans mes recherches. Notre nouvelle connexion ADSL 2+ beaucoup plus rapide permettait de rafraîchir les images et de zoomer et dézoomer beaucoup plus vite.

Mais je devais néanmoins procéder lentement. Si je faisais trop vite, je risquais de me demander plus tard si je n'étais pas passé à côté de quelque chose. Je devais aussi me garder de tordre mes souvenirs pour les rendre conformes aux images.

Durant les premières semaines de 2011, je me suis concentré sur des zones du centre de l'Inde, dans les États du Chhattisgarh et du Madhya Pradesh. J'ai passé des mois à les explorer de manière inlassable et méthodique.

Évidemment, il y avait des fois où je doutais du caractère judicieux, raisonnable même, de mon entreprise. Nuit après nuit, armé des dernières réserves d'énergie et de volonté de la journée, je m'asseyais devant mon écran pour fixer des lignes de chemin de fer, cherchant des endroits que je pourrais reconnaître d'après les souvenirs d'un enfant de cinq ans. C'était un exercice répétitif et méticuleux qui devenait même par moments oppressant : j'avais la sensation d'être enfermé et de regarder le monde à travers un hublot, prisonnier de mon élan, et cette sensation faisait de façon affolante écho à mon calvaire d'enfance.

Et puis, une nuit du mois de mars vers une heure du matin, alors que j'étais en proie à ces états d'âme, j'ai plongé la main au hasard dans la botte de foin et tout a changé.

J'ai retrouvé ma ville natale

Comme tous les soirs, le 31 mars 2011, j'étais rentré du travail, j'avais allumé mon ordinateur, ouvert Google Earth et m'étais préparé à passer ma soirée sur le sofa en ne m'accordant qu'une brève pause pour dîner avec Lisa quand elle rentrerait à la maison.

À l'époque, comme j'explorais le Centre-Ouest, j'avais repris mes recherches de là, remontant une ligne de voie ferrée près du bord de mon ancienne zone de recherche.

Même avec l'ADSL, le processus restait fastidieux. Je m'y étais attelé pendant ce qui me semblait être une éternité, examinant quelques gares, mais, comme d'habitude, chaque fois que j'effectuais un zoom arrière, je m'apercevais que je n'avais couvert qu'une toute petite zone.

La campagne environnante me semblait un peu trop verdoyante pour que ma bonne vieille ville poussiéreuse s'y trouve, mais j'avais découvert que la campagne indienne changeait régulièrement d'aspect d'une contrée à l'autre.

Au bout de quelques heures à suivre une ligne, j'avais atteint un embranchement et décidé de m'accorder une pause. Je suis allé jeter un coup d'œil sur Facebook avant de me frotter les yeux, de m'étirer le dos et de me réatteler à ma tâche.

Avant de rezoomer, j'ai fait glisser la carte d'une bonne distance vers l'ouest, histoire de voir où menait la ligne partant de l'embranchement : des collines, des forêts et des fleuves ont défilé devant mes yeux sur un territoire qui paraissait interminable et relativement uniforme.

À ce moment, mon attention a été attirée par un large fleuve qui se jetait dans ce qui semblait être un immense lac – d'un bleu intense – apparemment appelé Nal Damayanti Sagar, situé au milieu d'une campagne

luxuriante et bordé plus au nord par des montagnes. La zone sortait du cadre de mes recherches, mais je me suis amusé à l'explorer un moment : il s'agissait tout au plus d'une randonnée aux proportions gigantesques. Il se faisait tard, après tout, et je n'allais pas tarder à aller me coucher.

Il ne semblait pas y avoir de lignes de chemin de fer dans cette partie du pays, et c'était peut-être précisément pour cela que c'était relaxant à regarder. Aussitôt que j'ai remarqué ce détail, cependant, je me suis inconsciemment mis à en chercher une. Il y avait des villes et des villages dispersés ici et là, et je me demandais comment les gens faisaient pour se déplacer sans train.

Peut-être qu'ils ne voyageaient tout simplement pas... J'ai continué vers l'ouest, mais il n'y avait toujours aucune voie ferrée. Puis, à mesure que des terres agricoles se dessinaient, j'ai fini par rencontrer un de ces petits symboles bleus indiquant une gare de chemin de fer.

J'étais si habitué à les chercher que j'ai été en quelque sorte soulagé, et j'ai aussitôt vérifié les bâtiments sur le côté : ce n'étaient que quelques rectangles le long d'une ligne relativement importante comportant plusieurs voies. Par habitude, j'ai suivi la voie tandis qu'elle serpentait vers le sud-ouest. Bientôt, je suis tombé sur une deuxième gare, un peu plus grande. Elle aussi comportait un quai d'un seul côté des voies. En revanche, la petite agglomération s'étendait de part et d'autre de celles-ci. Cela expliquait la passerelle piétonne et le... Était-ce bien un château d'eau qui surplombait le quai ?

Tout en retenant mon souffle, j'ai zoomé pour voir de plus près. Il s'agissait à coup sûr d'un réservoir d'eau municipal juste de l'autre côté du quai. Un peu plus loin, une haute passerelle piétonne enjambait les voies. J'ai fait défiler la carte jusqu'à la ville... et je n'en ai pas cru mes yeux : une route en forme de fer à cheval entourait une place carrée juste à la sortie de la gare. Pouvait-il s'agir de la place giratoire que j'apercevais depuis le quai ? En effectuant un zoom arrière, j'ai découvert que la ligne de chemin de fer longeait le nord-ouest d'une très grande ville. J'ai cliqué sur le symbole bleu de la gare pour faire apparaître le nom : elle s'appelait Burhanpur.

Mon sang ne fit qu'un tour. *Burhanpur !*

Je ne reconnaissais pas la ville, mais il faut dire que je n'y avais jamais mis les pieds : je n'avais jamais quitté le quai de la gare. J'ai zoomé de

nouveau et réexaminé la place giratoire, le château d'eau, la passerelle : ils étaient tous là où je me les rappelais. Logiquement, donc, un peu plus loin sur la ligne, je devais trouver ma ville natale, Ginestlay.

Avec un brin d'appréhension, j'ai déplacé le curseur pour faire défiler la carte vers le nord, le long de la voie ferrée. Lorsque j'ai vu que la voie traversait une gorge juste au bord de la zone bâtie, j'ai senti monter un flot d'adrénaline : je me suis tout à coup souvenu que le train que j'empruntais avec mes frères franchissait un petit pont au-dessus d'une gorge comme celle-ci avant d'entrer en gare. Fiévreusement, j'ai fait glisser la carte vers l'est, puis le nord-est, survolant en quelques instants soixante-dix kilomètres de champs verdoyants, quelques collines boisées, et franchissant de petites rivières.

Puis j'ai vu défiler une campagne plate et sèche, entrecoupée de parcelles irriguées et d'un village par-ci par-là, avant d'atteindre un pont enjambant un fleuve de bonne taille et de voir apparaître la périphérie d'une ville. Des parois de retenue élevées de part et d'autre du pont réduisaient considérablement le débit du fleuve après son passage. S'il s'agissait du bon endroit, le fleuve que j'avais sous les yeux était celui dans lequel je jouais avec mes frères, et je devais trouver un autre mur de barrage en béton à ma droite, un peu plus loin du pont.

Il était là, nettement visible et brillant comme en plein soleil, ce qui devait être le cas quand le satellite avait survolé cette zone et pris le cliché.

Je suis resté à fixer l'écran pendant ce qui m'a paru une éternité. L'image que je regardais correspondait exactement à celle que j'avais en mémoire. J'étais transi d'excitation au point que je n'arrivais plus à aligner deux pensées cohérentes. J'étais aussi terrifié à l'idée de pousser plus loin.

Je me suis finalement décidé à passer à l'étape suivante, lentement, nerveusement. J'ai tenté de me calmer pour me garder de tout jugement hâtif. Si, pour la première fois depuis vingt-quatre ans, j'avais bien devant moi Ginestlay, alors, je devais pouvoir suivre de mémoire le chemin qui menait du fleuve jusqu'à la gare un peu plus haut. Lentement, j'ai déplacé de nouveau le curseur pour faire glisser la carte et suivre le chemin : il longeait un ruisseau décrivant de légers méandres, à gauche, puis à droite, contournait un champ et passait sous un petit tunnel jusqu'à aboutir à... la gare. J'ai cliqué sur le symbole bleu, et le nom s'est affiché sur l'écran : *Khandwa Railway Station*. Gare de Khandwa.

Ce nom ne me disait rien.

J'ai senti mon estomac se nouer. Comment était-ce possible ? Tout avait collé parfaitement depuis Burhanpur, qui était presque à coup sûr la ville en « B » que je recherchais. Mais, si le pont et le fleuve correspondaient, où donc se trouvait Ginestlay ? J'ai tenté de garder espoir. J'avais passé beaucoup de temps dans et autour de la gare de notre ville. Alors, j'ai pointé sur la carte tous les repères dont je me souvenais : les trois quais, la passerelle surélevée couverte qui les reliait, la route passant sous les voies au nord de la gare.

Mais, plus que la présence de ces éléments relativement courants, c'est leur position les uns par rapport aux autres qui pouvait me permettre d'identifier l'endroit. Tout correspondait. Je me souvenais aussi d'une énorme fontaine à l'intérieur d'un parc près du tunnel. Je me suis donc mis à sa recherche. Aucun doute, même si elle était un peu floue, j'étais quasiment certain de repérer sa forme circulaire dans un petit espace dégagé entouré d'arbres.

À partir de ce point, je connaissais le chemin conduisant à ma maison. C'était précisément pour cette raison que j'avais répété ce parcours mentalement lorsque j'étais gamin, et continué par la suite, afin d'être sûr de ne jamais l'oublier.

J'ai suivi la route qui partait de la fontaine parallèlement à la route qui passait sous le tunnel, ensuite, les rues et les ruelles que j'avais arpentées jadis, puis dans mon imagination, du fond de mon lit à Hobart, essayant de me projeter auprès des miens pour les rassurer et dire à ma mère que j'allais bien. Tout à coup, avant de réaliser que j'avais couvert la distance, je me suis retrouvé devant le quartier que je fréquentais quand j'étais enfant. J'étais absolument sûr que c'était lui.

Pourtant, rien qui pouvait ressembler à « Ginestlay » ne s'affichait sur la carte. C'était un sentiment des plus étranges et que j'allais régulièrement éprouver au cours de l'année qui suivrait : une partie de moi était convaincue, et l'autre doutait. J'étais certain qu'il s'agissait du bon endroit. Mais, depuis toutes ces années, j'avais aussi été certain du nom de ma ville : Ginestlay. « Khandwa » ne m'évoquait absolument rien. Peut-être Ginestlay était-il un quartier de Khandwa ? Un faubourg ? L'hypothèse semblait plausible. J'ai cherché la maison où nous habitions à travers le dédale de ruelles.

Même si l'image n'était pas aussi nette que celle de ma maison de famille à Hobart, j'étais sûr de reconnaître le petit toit rectangulaire de la maison de mon enfance. Bien sûr, je n'avais jamais vu l'endroit depuis le ciel, mais le bâtiment avait la bonne forme et se trouvait là où il devait être. J'ai survolé les rues un moment, abasourdi, m'efforçant d'intégrer la nouvelle, jusqu'à ce que je ne puisse plus contenir mon enthousiasme.

J'ai crié à Lisa :

— J'ai trouvé ma ville natale ! Viens voir ça !

C'est alors que j'ai réalisé qu'on était au beau milieu de la nuit : j'étais resté devant l'ordinateur pendant plus de sept heures non-stop. Tout au plus m'étais-je accordé un répit pour dîner.

Lisa, en chemise de nuit, a passé la tête par l'encadrement de la porte en bâillant. Il lui a fallu un moment pour se réveiller complètement, mais même ensommeillée, elle mesurait mon enthousiasme.

— Tu es sûr ? a-t-elle demandé.

— C'est ça, là, c'est là ! ai-je répondu avec force et conviction. C'est ma ville natale !

Il m'avait fallu huit mois d'intenses recherches, et j'avais installé Google Earth près de cinq ans plus tôt.

Lisa a affiché un large sourire et m'a serré fort.

— C'est génial, Saroo ! Tu as réussi !

Après une nuit blanche, je suis passé voir papa dans son bureau au travail. La nouvelle allait assurément le prendre au dépourvu, et j'étais certain qu'il se montrerait sceptique. J'ai répété plusieurs fois dans ma tête ce que j'allais dire, dans l'espoir de paraître solennel, mais, en fin de compte, je me suis limité à prendre un air grave en lui disant :

— Papa, je crois que j'ai retrouvé ma ville natale.

Il a levé les yeux de son ordinateur.

— Vraiment ? *Sur une carte ?*

Je le sentais dubitatif.

— Tu es sûr ?

C'était la réponse attendue devant l'improbabilité d'une telle découverte. Que s'était-il passé ? M'étais-je tout à coup souvenu d'où je

venais après toutes ces années ? Je lui ai dit que j'étais effectivement sûr de moi et lui ai expliqué comment j'avais procédé. Il est resté perplexe, en partie pour me protéger d'une éventuelle déconvenue. Je comprenais parfaitement sa réaction, mais je voulais qu'il sache que j'étais certain de moi et je voulais le convaincre, lui aussi.

Rétrospectivement, une des raisons pour lesquelles je désirais tant qu'il me croie était que cette annonce était pour moi la première étape de mon voyage de retour. Lisa, évidemment, était depuis le début au courant des recherches que je menais et des espoirs que je plaçais en elles, mais le fait de le dire à papa rendait mon succès réel. Cela m'obligeait également à exploiter ce succès. Je n'avais pas de plans précis pour la suite, mais partager la nouvelle m'a fait réaliser que ce n'était pas la fin, mais le début d'un voyage. Dès lors, j'ai su que cette découverte allait changer ma vie, nos vies à tous, même si mes recherches s'arrêtaient là.

Annoncer la nouvelle à maman était une autre étape. Elle savait que j'essayais de retrouver ma ville natale en Inde et que je cherchais des renseignements sur Internet, mais pas que je menais des recherches intensives. C'était à elle que j'avais véritablement peur de faire de la peine. Maman croyait à l'adoption avec une telle ferveur, et aux liens familiaux qu'elle créait, que je m'inquiétais de savoir comment elle encaisserait la nouvelle.

Ce soir-là, nous étions donc réunis dans la maison familiale. Chacun de nous était légèrement nerveux. Pour ma part, j'étais impatient de leur montrer les images de Google Earth qui m'avaient convaincu que j'avais retrouvé ma ville natale. Leur réaction a été prudente.

L'idée que j'aie pu explorer un des pays les plus peuplés du monde à l'aide d'images aériennes, en cherchant des repères que j'avais gardés en mémoire depuis l'âge de cinq ans, et que j'aie effectivement trouvé ce que je cherchais paraissait incroyable ou tout au moins extrêmement surprenante.

Je leur ai montré le mur du barrage à la sortie sud de Khandwa, la ligne ferroviaire et le tunnel par lequel je passais pour aller à la gare, tels que je les avais décrits à maman quand j'étais enfant.

Dans un coin de nos têtes, je crois que nous nous demandions tous ce que cette découverte impliquait pour l'avenir. Avaient-ils su depuis le début

que ce jour arriverait ? Craignaient-ils depuis toujours que l'Inde leur reprenne leur fils et qu'ils le perdent peut-être à jamais ?

Le repas censé célébrer l'événement avait été légèrement silencieux, et nous avions tous beaucoup de questions en tête.

En rentrant à la maison, j'étais rempli de tension nerveuse et je me suis dirigé droit vers mon ordinateur. Peut-être m'étais-je emballé ? N'y avait-il pas d'autres manières de vérifier l'exactitude de mes souvenirs ? Je me suis tourné vers un autre outil qui n'existait pas quand j'avais commencé mes recherches : Facebook. J'ai tapé *Khandwa* dans la barre de recherche, et, parmi les résultats est sorti un groupe appelé *Khandwa : My Home Town* (« Khandwa : ma ville »). J'ai envoyé un message à l'administrateur.

Quelqu'un peut-il m'aider ? Je crois être originaire de Khandwa. Je n'ai pas revu la ville et je n'y suis pas retourné depuis vingt-quatre ans. Je me demandais juste s'il y avait une grande fontaine près du cinéma...

La fontaine était le repère le plus distinct auquel j'avais pu penser. Le parc où elle se trouvait était un lieu de réunion fréquenté et, au centre de la fontaine, il y avait une statue d'un sage assis en tailleur. Je n'avais jamais su qui elle était censée représenter, mais certains des hommes saints de la ville avec leurs longues dreadlocks (je sais à présent qu'on les appelle *sâdhous*) se baignaient dans ses eaux fraîches et interdisaient à quiconque d'en faire autant. (Je me souviens qu'un jour où il faisait très chaud, mes frères et moi avions été nous y baigner en douce, et je m'étais écorché la jambe sur une clôture de barbelés en tentant de leur échapper.)

Il y avait sans doute de meilleures façons d'identifier l'endroit (qui sait ce qu'on avait pu démolir en vingt-quatre ans ?), mais je n'avais jamais pensé à ce que je ferais une fois arrivé à cette étape. Ça paraît absurde aujourd'hui, mais j' imagine que je m'attendais tout simplement à trouver une ville nommée « GINestlay » sur la carte.

Mais rien de tout le reste n'avait fonctionné comme prévu : cette ville était largement en dehors de ma zone de recherche, et, malgré toute ma rigueur et mes efforts de méthode, je l'avais trouvée totalement par hasard.

Au fond, il semblait presque normal que je l'aie localisée de cette façon : ma vie tout entière était truffée de coïncidences heureuses, de catastrophes évitées de justesse et de coups de chance inouïs.

Je suis allé me coucher et, une fois de plus, j'ai eu du mal à m'endormir.

La circonspection de mes parents s'était avérée bien fondée. Quand je me suis réveillé le lendemain matin, la première des choses que j'ai faites a été d'allumer mon ordinateur et j'ai vu que j'avais reçu une réponse à ma question sur la fontaine sur la page Facebook de Khandwa :

Nous ne pouvons pas vraiment vous dire... Il y a un jardin public près de cinéma, mais la fontaine est pas vraiment très grande... Le cinéma est fermé depuis des années... Nous allons essayer d'ajouter de nouvelles photos... J'espère que vous vous souviendrez de quelque chose...

C'était décourageant, et je me suis maudit de m'être emballé et d'avoir annoncé la nouvelle à tout le monde aussi tôt. Pourquoi n'avais-je pas attendu d'avoir un retour de quelqu'un sur place ? Cependant, j'ai essayé de rester calme. Certes, ce n'était pas la confirmation que j'espérais, mais ce n'était pas pour autant une réponse complètement négative. J'ai remercié l'administrateur et je suis parti au bureau, l'esprit embrumé de questions. J'avais du mal à me concentrer sur mon travail avec ces cartes et ces souvenirs qui tourbillonnaient dans ma tête. Se pouvait-il que je me sois simplement bercé d'illusions ? Est-ce que j'avais perdu mon temps ?

Un peu plus tard dans la journée – ou peut-être le lendemain –, maman m'a dit qu'elle avait vérifié sur la carte que nous avions dessinée ensemble quand j'avais six ans : la position du pont, du fleuve et de la gare ne correspondait pas exactement à ce que je lui avais montré sur Google Earth. Mais était-ce parce que l'endroit n'était pas le bon ou parce que j'étais trop jeune à l'époque pour décrire précisément les lieux ? Elle avait ressorti la carte murale qui était accrochée dans ma chambre (elle conservait tout ce qui touchait à notre enfance et à notre scolarité) et avait constaté avec étonnement que Burhanpur et Khandwa y figuraient toutes les deux. Mais elles étaient situées si loin de Calcutta qu'elle se demandait comment j'aurais pu parcourir une telle distance. Il fallait presque traverser tout le pays !

Une chose m'a immédiatement frappé : ma ville natale était inscrite depuis toutes ces années sur la carte au-dessus de mon lit. Il aurait suffi que je sache où regarder. Combien de fois avais-je contemplé tous ces noms de

ville sans connaître leurs secrets ? Je ne me rappelle même pas avoir un jour remarqué Burhanpur parmi tous les autres noms similaires, mais, si c'était le cas, je l'avais évidemment écartée, sans doute en me disant qu'elle était trop loin de Calcutta. Et voilà la seconde chose qui m'avait frappé : la ville se trouvait effectivement bien plus loin que je le pensais possible. Trop loin ? Les trains roulaient-ils plus vite que je l'avais calculé ? Ou étais-je resté prisonnier du train pendant plus longtemps que je ne le croyais ?

Deux jours de plus se sont écoulés dans un climat d'irréalité. J'étais pris en tenaille entre les cartes et mes souvenirs. Mes certitudes anciennes se dissolvaient devant mes découvertes récentes. Ce que j'avais toujours craint était-il en train de se réaliser ? Le résultat de mes recherches effacerait-il ce que je croyais savoir et me laisserait-il sans rien ? Mes parents et Lisa n'ont plus abordé la question de ma « réussite », et je me demandais s'ils essayaient de me ménager ou s'ils attendaient simplement que je leur présente des preuves plus solides. Je continuais d'attendre une deuxième réponse du groupe Khandwa sur Facebook quand la question évidente m'est finalement venue à l'esprit :

Quelqu'un peut-il me dire le nom de la ville ou du quartier qui se trouve dans le coin, en haut à droite, sur la carte de Khandwa ? Je crois que ça commence par un « G »... Je ne sais pas comment on l'épelle, mais je crois que ça ressemble à « Ginestlay » ? La ville est partagée entre musulmans d'un côté et hindous de l'autre. C'était le cas il y a vingt-quatre ans, mais ça a peut-être changé.

Il m'a fallu patienter un jour de plus pour la réponse. Mais, quand elle est tombée, je suis resté bouche bée :

Ganesh Talai.

On pouvait difficilement attendre une prononciation plus parfaite de la part d'un enfant de cinq ans. Fou de joie, j'ai immédiatement appelé mes parents pour leur dire qu'il n'y avait maintenant plus aucun doute. Ils sont restés soucieux, mais ont reconnu que tout concordait. J'avais trouvé Burhanpur, puis Khandwa, et maintenant le principal : Ganesh Talai, le quartier où j'avais vécu, où ma famille indienne vivait peut-être encore en se demandant ce qui m'était arrivé.

Aussitôt après ma découverte, je ne savais pas trop quoi faire : j'étais dépassé par les événements. D'un côté, j'étais si content d'avoir réussi que j'avais du mal à penser à quoi que ce soit d'autre.

Mais, en même temps, cette émotion cachant une incertitude inquiète, pour l'instant, j'avais décidé de garder la nouvelle entre Lisa, mes parents et moi. Et si je me trompais ? Et si j'ameutais tous mes proches sur la base d'une erreur ? Je passerais à coup sûr pour un imbécile. Je ne cessais de reparcourir les rues de Khandwa sur mon ordinateur portable, creusant pour en tirer toujours plus de détails et de confirmations, presque paralysé par la perspective de la vérité. C'était comme quand Mantosh et moi étions petits et que la peur nous avait empêchés de retourner en Inde en famille. J'éprouvais une appréhension, et mon appréhension alimentait mes doutes.

Depuis que j'avais retrouvé ma ville, je m'étais efforcé de brider mes attentes. J'ai essayé de me persuader qu'il était impossible que ma famille soit encore là-bas après tout ce temps. Quel âge ma mère aurait-elle maintenant ? Je ne savais pas trop..., mais l'espérance de vie n'était sans doute pas très élevée, et elle avait mené une existence de forçat sur les chantiers. Est-ce que ma sœur, Shekila, se portait bien ? Et Kallu ? Qu'était-il arrivé à Guddu, cette nuit-là, à Burhanpur ? S'en était-il voulu de ma disparition ? Est-ce qu'ils me reconnaîtraient si je les rencontrais aujourd'hui ? Est-ce que moi je les reconnaîtrais ? Comment pouvait-on espérer retrouver quatre personnes en Inde, même si l'on savait où elles habitaient il y a un quart de siècle ? C'était certainement impossible.

Mon esprit oscillait en permanence entre l'espoir et le déni tandis que j'essayais de prendre en compte ces nouvelles possibilités.

Évidemment, il n'y avait qu'un moyen d'être sûr. Je ne saurais jamais si c'était le bon endroit tant que je n'y serais pas allé. Je saurais en le voyant.

Et là, une fois certain, pensais-je, le simple fait de me déchausser et de sentir la terre sous mes pieds suffirait à me rendre heureux, à me rappeler le temps où j'arpentais ces rues et ces chemins. Je n'osais pas envisager quoi que ce soit d'autre, ni que quelqu'un puisse encore habiter là-bas.

Je savais que mes parents s'inquiéteraient si je retournais en Inde. J'étais bien plus âgé que l'enfant qu'ils avaient projeté d'y emmener, mais ça ne voulait pas dire que les émotions qui m'avaient conduit à refuser le précédent voyage ne risquaient pas de resurgir chez l'adulte. Et si ce n'était

pas le bon endroit, quel effet cela produirait-il sur moi ? Resterais-je là-bas jusqu'à le trouver ? Ou céderais-je entièrement au désespoir ?

J'ai passé un temps à faire quelques recherches sur Khandwa et appris à connaître ma ville natale en tant qu'adulte, depuis l'autre bout du monde. Khandwa est une petite ville régionale de moins de deux cent cinquante mille habitants, située dans l'État majoritairement hindou du Madhya Pradesh, une zone calme connue pour ses cultures de coton, de blé et de soja, ainsi que pour son importante centrale hydroélectrique.

Ma famille étant trop pauvre pour être consciente de tout cela, je le découvrais. Comme la plupart des villes d'Inde, Khandwa traîne une longue histoire. Une liste de saints hindous lui est associée, et elle peut se targuer d'avoir vu grandir une ribambelle de stars bollywoodiennes.

Bien qu'elle ne figure pas dans les circuits touristiques, elle est située sur une jonction ferroviaire majeure, où la principale ligne est-ouest entre Bombay et Calcutta croise un autre axe ferroviaire descendant de Delhi à Goa et Kochi. Cela explique pourquoi la gare de Khandwa est plus importante que celle de Burhanpur, alors que les deux villes sont aussi grandes l'une que l'autre.

J'ai également visionné quelques vidéos de la ville sur YouTube, mais il était difficile de reconnaître grand-chose sur ces images. Certaines séquences montraient le tunnel près de la gare, apparemment baptisé « Teen Pulia », et la passerelle piétonne enjambant les voies, qui semblait avoir été rallongée pour englober le troisième quai. Je reconnaissais néanmoins ma ville.

Plusieurs semaines ont ainsi passé avant que je trouve le courage de soulever la question du voyage en Inde avec mes parents. J'ai tout de même commencé par tourner autour du pot : je leur ai demandé ce qu'ils feraient à ma place. Ils m'ont répondu que c'était évident : je devais me rendre sur place. N'importe qui aurait envie de se déplacer pour être sûr. Lisa était du même avis. Et, bien évidemment, ils voulaient tous m'accompagner.

J'étais soulagé, et touché, mais je devais y aller seul.

J'y tenais fortement, et ce, pour plusieurs raisons : d'une part, je continuais d'envisager la possibilité que je me sois trompé. Et si nous débarquions dans une ruelle inconnue, papa, maman, Lisa et moi, et que je sois forcé d'admettre devant eux que je ne reconnaissais pas l'endroit ? D'autre part, je ne voulais pas attirer l'attention : un groupe de quatre

Australiens descendant d'un train à Ganesh Talai ne passerait certainement pas inaperçu, et j'ignorais quelles tensions cela pouvait causer...

C'était un véritable problème pour moi, en fait. J'avais réalisé que je pouvais probablement trouver le numéro de téléphone du commissariat ou de l'hôpital de Ganesh Talai et appeler pour demander des renseignements sur ma famille ou chercher mon dossier médical. Je pouvais au moins leur fournir les prénoms de mes proches et faire mon enquête. Le quartier n'était pas très grand, et tout le monde se connaissait.

Mais j'avais peur que la nouvelle s'ébruite et que des imposteurs commencent à surgir en faisant de fausses déclarations. L'idée d'un fils prodigue revenu d'un pays occidental et relativement aisé pourrait séduire certaines personnes, et il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'une poignée de « mères » potentielles se pointent à la gare pour réclamer leur fils perdu depuis des lustres.

Le temps que j'arrive sur place pour rechercher les vraies personnes, j'aurais peut-être grandement compliqué les choses. En revanche, si je me gardais d'annoncer ma venue, je pourrais sans doute naviguer dans la ville en passant relativement inaperçu et me faire ma propre idée.

En outre, je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait là-bas (un pays aussi imprévisible pouvait réserver des situations dangereuses), et je ne voulais pas que mes proches soient une source d'inquiétude, voire de distraction. Seul, j'aurais simplement à me soucier des faits et de la réaction à adopter.

Peut-être qu'en définitive, mon raisonnement était encore plus simple que cela : c'était mon voyage, et jusqu'ici je l'avais fait seul, depuis le trajet en train jusqu'aux soirées prolongées devant Internet. Il semblait assez logique que je le termine seul. Par chance, Lisa m'a dit qu'elle comprenait. En revanche, mes parents se sont montrés plus insistants. Papa m'avait promis qu'ils ne me gêneraient pas et qu'ils me laisseraient faire ce que j'avais à faire seul. Puis ils avaient suggéré que nous fassions le voyage tous les deux : il me soutiendrait et serait là en cas de problème... Il se proposait de rester à l'hôtel, mais d'être disponible en cas de besoin.

— Je ne te ralentirai pas, assurait-il.

Leurs offres avaient beau être touchantes et bien intentionnées, ma décision était prise.

Quoi qu'il en soit, ce n'est que onze mois après avoir identifié Ganesh Talai que je me suis décidé à prendre un avion. Exception faite de mon départ pour l'Australie vingt-quatre ans plus tôt, c'était mon premier grand voyage à l'étranger. En plus des préparatifs et des formalités administratives habituels, il y avait d'autres questions à résoudre, et parmi elles celle de ma citoyenneté. Quand j'étais arrivé d'Inde, mon passeport indiquait que j'étais citoyen indien.

Cependant, il comportait certaines erreurs : il y était écrit que j'étais né à Calcutta, ce qui était évidemment incorrect. Mais il avait bien fallu que les autorités indiennes indiquent un lieu de naissance.

À présent, j'étais citoyen australien. Mon passeport indien avait expiré, mais je n'avais pas renoncé officiellement à ma nationalité. Tous ces petits détails bureaucratiques ont mis du temps à se régler.

Mais, derrière tout ça, la vérité était que je repoussais le moment venu. J'essayais de ne pas le montrer (je refusais même de me l'avouer), mais j'angoissais terriblement à l'idée de faire ce voyage. Non seulement il y avait la question de savoir si l'endroit était le bon et s'il y avait quelqu'un là-bas à retrouver, mais je devais en outre affronter certains mauvais souvenirs à la perspective de retourner en Inde. Je me demandais comment j'allais gérer cela.

Quoi qu'il en soit, j'ai réservé mon billet en refusant la compagnie de quiconque et j'ai tâché de me préparer. Le soutien m'est venu d'un côté inattendu. Quand je me suis rendu au cabinet médical pour effectuer les vaccins nécessaires, mon docteur m'a demandé la raison de mon voyage. Bien que j'aie jusque-là gardé mes projets entre moi et mes proches, maintenant que je pensais avoir retrouvé ma ville natale, j'étais un peu moins réticent à livrer des détails, et, pour une certaine raison, je lui en ai dit un peu, puis beaucoup, sur ce qui m'emmenait en Inde. Il avait été bluffé et m'avait remercié de m'avoir confié ce récit ahurissant. Quand j'y suis retourné pour les rappels de vaccinations, d'autres membres du cabinet avaient eu vent de mon histoire et sont venus me parler et m'encourager. Savoir que ces gens me soutenaient m'a fait chaud au cœur durant les semaines qui ont précédé mon départ et m'a aidé à garder le moral.

Quand le grand jour est arrivé, maman, Lisa et moi avons pris un dernier café ensemble à l'aéroport et passé en revue les différents scénarios possibles auxquels je pouvais être confronté à mon arrivée.

Elles m'ont conseillé de prendre les choses comme elles viendraient et de ne pas me laisser emporter par mes attentes. Peut-être que je n'avais pas réussi si bien que ça à masquer mon angoisse, finalement...

Maman m'a alors tendu une page A4 remplie de photos qu'elle avait scannées, où l'on me voyait petit garçon. J'avais cinq ans la dernière fois qu'on m'avait vu là-bas : même ma propre famille aurait sans doute besoin d'aide pour me reconnaître.

C'était un cadeau de départ extrêmement judicieux. Je n'arrivais pas à croire qu'au milieu de tous ces préparatifs fébriles, je n'y aie pas pensé moi-même, mais ça en disait probablement long sur mon état d'esprit du moment.

J'ai fait traîner les ultimes au revoir et embarqué le dernier dans l'avion. Maman me lançait des regards nerveux qui ont réveillé mes propres angoisses. Avais-je pris la bonne décision ? Avais-je réellement besoin de découvrir mon passé, quand les gens qui m'entouraient ici et maintenant me donnaient autant d'amour ?

La réponse était évidemment oui, quelles que soient les angoisses que cela déclenchait en moi. Il fallait que je découvre d'où je venais, si je le pouvais, ne serait-ce que pour pouvoir tourner la page. Tout au moins, je voulais revoir l'endroit qui hantait mes rêves.

Je me suis décidé à embarquer.

Je vous emmène auprès de votre mère

En atterrissant le 11 février 2012 à l'aéroport d'Indore, la plus grande ville de l'État du Madhya Pradesh, je posais pour la première fois le pied en Inde depuis que j'avais quitté le pays enfant. Dans la pénombre précédant l'aube, j'ai senti l'adrénaline monter en moi devant l'ampleur symbolique de cet acte.

On ne peut pas vraiment dire que l'Inde m'ait accueilli à bras ouverts. Mes premiers pas sur place m'ont clairement rappelé que j'étais un étranger : j'étais peut-être de retour « au pays », mais pour moi il s'agissait d'un pays étranger. Mon sac avait disparu du carrousel à bagages et, lorsque j'ai essayé de me renseigner auprès d'un responsable de l'aéroport, il m'a répondu dans ce que je crois être de l'hindi, et je n'ai pas compris un mot. Je suis alors parti chercher quelqu'un qui parlait un peu anglais. Ça ne paraît pas grand-chose que de ne pas parler la langue, mais c'était lourd d'un tout autre sens pour quelqu'un qui accomplissait un voyage émotionnel en revenant dans son pays, celui où il s'était perdu il y a vingt-cinq ans. Incapable de comprendre ce que les gens me disaient ou de me faire comprendre d'eux, j'avais l'impression de me perdre à nouveau.

Je me suis débrouillé tant bien que mal pour demander mon chemin et me dépêtrer des propositions de taxi (aussi insistantes qu'exorbitantes) et j'ai fini par trouver la navette gratuite pour m'emmener jusqu'à l'hôtel où je passerais la nuit avant de partir pour Khandwa. Le soleil dardait ses premiers feux quand nous avons quitté la zone aéroportuaire, et j'ai pour la première fois découvert la folie grouillante de l'Inde du vingt et unième siècle.

Au premier abord, cela ressemblait beaucoup à l'Inde que j'avais connue un quart de siècle plus tôt. Je voyais des cochons sauvages noirs

fureter dans les petites rues, les mêmes types d'arbres au coin des rues qu'à l'époque, et la cohue familière de gens tout autour. La pauvreté ambiante restait clairement visible, mais j'ai aussitôt été frappé par la saleté qui semblait bien plus prononcée que dans ma mémoire. Je voyais des gens se soulager sur le bas-côté et des débris éparpillés partout. Je ne me souvenais pas d'avoir observé la même saleté dans mon propre quartier, mais peut-être que je m'étais trop habitué aux rues propres et dégagées de Hobart.

Quand je suis descendu à l'hôtel, le brouhaha incessant de la circulation surchargée et les fortes odeurs de soufre montant des canalisations et des égouts ont assailli mes sens. J'ai réalisé qu'après tant de temps, Khandwa me semblerait probablement différente, elle aussi.

Après quelques heures d'un sommeil sporadique, j'ai commandé une voiture et un chauffeur pour me conduire là-bas le lendemain.

Khandwa se situait à deux heures de voiture, et j'ai payé la moitié de ce que les rabatteurs de taxi me réclamaient pour parcourir les quelques kilomètres me séparant de mon hôtel. Je réalisais brutalement avec amertume que tout sens de la débrouille que j'avais pu posséder jadis s'était depuis longtemps envolé. Mais peut-être le rabais se faisait-il aux dépens de la sécurité : mon chauffeur, un type petit et maigre, s'engagea dans la circulation comme un taré (même au regard de l'imprudence notoire des conducteurs indiens), ce qui a déversé un second flot d'adrénaline dans mon organisme déjà chargé à bloc.

La route qui part d'Indore traverse des collines et des vallées, mais je regardais peu le paysage. Nous nous arrêtons par moments pour boire un thé et fumer une cigarette (je fume rarement, mais nerveusement ; c'était un cas de force majeure) et j'ai soudain senti une angoisse monter en moi à l'idée de ce qui m'attendrait à Khandwa. J'avais à la fois envie que mon fou du volant ralentisse et qu'il accélère.

Nous avons atteint les abords de la ville sous un soleil chaud et un ciel dégagé. Là, je me suis aperçu que je ne reconnaissais rien, ce qui m'a donné des sueurs froides. Le paysage présentait un aspect gris et poussiéreux – industriel – que je ne me rappelais pas. Subitement, j'ai décidé de me rendre droit à la gare avant de passer à l'hôtel. L'heure n'était plus aux atermoiements, et c'était le moyen le plus simple et le plus rapide de

vérifier si j'avais vu juste derrière mon écran d'ordinateur en Tasmanie. J'ai demandé à mon chauffeur de changer de direction.

Les rues étaient étroites, et la circulation s'est bientôt faite au ralenti. Nous étions un dimanche, et les gens allaient et venaient de tous côtés. Quand j'étais petit, il y avait plus de chevaux et de charrettes que d'*autorickshaws*[\[9\]](#), mais maintenant les rues étaient encombrées de voitures et de motos.

Mon téléphone portable disposait d'un GPS qui aurait pu me fournir une carte de l'endroit, mais je n'avais plus beaucoup de batterie et je voulais solliciter ma mémoire pour la réveiller. J'ai guidé le chauffeur du mieux que j'ai pu, et nous avons trouvé la gare là où je m'y attendais. Peut-être le chauffeur avait-il joué le jeu tout en sachant déjà où elle se situait, mais cela m'a néanmoins redonné du baume au cœur.

La gare semblait légèrement différente de l'image que j'en avais gardée, mais j'ai bientôt constaté que je retrouvais mes repères : à partir de là, je connaissais le chemin pour me rendre n'importe où dans Khandwa. Je reconnaissais les lieux : je n'étais pas loin de chez moi.

J'étais fou de joie.

À ce moment, j'ai commencé à accuser le coup de la fatigue. Je me sentais comme une marionnette dont on avait coupé les ficelles. La tension nerveuse m'avait tenu debout depuis mon arrivée en Inde (depuis bien plus longtemps même). Maintenant que je touchais au but, j'étais incapable d'aller plus loin. J'ai demandé au chauffeur de me conduire à l'hôtel en expliquant que je me déplacerais à pied le lendemain.

Comme le taxi louvoyait lentement dans les rues, je les confrontais aux souvenirs de celles de mon enfance. Dans ma mémoire, l'endroit était beaucoup plus vert (il y avait des arbres partout) et beaucoup moins industrialisé et pollué qu'aujourd'hui. Les ordures ne jonchaient certainement pas les rues. Les bâtiments semblaient bien plus délabrés que dans mes souvenirs.

Mais, lorsque nous avons franchi un tunnel sous les voies ferrées, juste assez haut pour laisser passer la voiture, l'image d'un souterrain oppressant a soudain resurgi dans mon esprit. J'étais certain qu'il s'agissait de celui où je jouais autrefois.

En arrivant à mon hôtel (le Grand Barrack, qui, comme son nom le suggère, abritait jadis une caserne de l'armée britannique), j'ai par

inadvertance offensé mon chauffeur en omettant de lui donner un bakchich. Débarquant d'Australie, je n'avais tout simplement pas l'habitude de payer davantage que le montant convenu, et ce n'est qu'en entrant dans l'hôtel que j'avais réalisé ma gaffe. Je me suis présenté à l'accueil avec la sensation de porter une pancarte VICTIME DU CHOC CULTUREL autour du cou.

Épuisé par mes découvertes et mon long voyage, je suis monté poser ma valise dans ma chambre, j'ai mis en route la clim et le ventilateur au plafond, et je me suis écroulé sur le lit.

Mais, aussi fatigué que je l'aie été, je ne trouvais pas le sommeil. Peut-être étais-je sur les nerfs, mais je me suis dit : « Qu'est-ce que tu fiches, bon sang ? Tu as passé des heures assis dans plusieurs avions, puis deux de plus transbahuté dans un tacot... Bouge-toi ! » Nous étions dimanche et il était quatorze heures. J'avais fait un long chemin pour retrouver ma maison. J'ai empoigné mon sac à dos et ma bouteille d'eau et senti une poussée d'excitation me prendre.

Une fois sorti de l'hôtel, je ne savais pas quelle direction prendre : il y avait des routes et des voies partant dans toutes les directions. J'ai donc fait le chemin inverse de l'hôtel jusqu'à la gare et, bientôt, je descendais la rue parallèle à la ligne de chemin de fer et retournais à grandes enjambées vers le centre-ville.

Les rues avaient beau m'être familières, je ne pouvais pas vraiment dire que je savais où je me trouvais. La ville avait tellement changé que je n'étais pas sûr à cent pour cent. Le doute commença à s'insinuer de nouveau dans mon esprit : finalement, en quoi telle gare ou tel tunnel pouvaient bien différer d'une ville indienne à l'autre ? Ils se ressemblaient probablement tous. Et combien de métropoles et d'agglomérations ce pays comptait-il ? Avais-je pu me tromper ?

Mes pieds semblaient cependant connaître le chemin, comme si j'étais sur pilotage automatique, et les effets combinés du décalage horaire, de la fatigue et du caractère surréel de mon aventure me donnaient l'impression d'observer ma progression de l'extérieur. Je négligeais le conseil de ma mère qui m'avait dit de garder la tête froide et de tempérer mes attentes. J'étais traversé par les instincts, les souvenirs, le doute et l'excitation.

Au bout d'un moment, je suis arrivé devant une petite mosquée verte. La mosquée de Baba. Je l'avais complètement oubliée ! Elle correspondait assez bien au souvenir que j'en avais à présent : plus décrépite et

évidemment plus petite, mais la ressemblance était néanmoins encourageante. À nouveau, j'ai commencé à me dire que j'étais sur le bon chemin. Mais le doute habitait chaque bâtiment que je voyais. Celui-ci ressemblait-il à ça ? Était-ce le même ? Étais-je certain ?

Au bout d'une certaine distance, une intuition m'a poussé à tourner à gauche pour me diriger vers le centre de Ganesh Talai. Je me suis mis à trembler et mes pas ont ralenti. Quelque chose clochait. Il y avait trop de maisons ; cela semblait trop bâti. J'ai essayé de garder mon calme. Les choses changent, pensais-je, la population augmente, logiquement le quartier s'était construit. Mais, si on avait démoli de vieux immeubles pour en bâtir de nouveaux, il y avait un risque qu'on ait détruit ma maison ! Avec un frisson, je me suis dépêché d'avancer jusqu'à un petit terrain vague qui ressemblait à un coin où j'avais l'habitude de jouer.

L'endroit me disait quelque chose, mais en même temps je ne le reconnaissais pas. C'était le même, mais il semblait différent. J'ai alors compris où se situait la différence : la ville était maintenant électrifiée. Il y avait des pylônes et des câbles partout. Quand j'étais petit, nous éclairions notre maison à la bougie et cuisinions sur un poêle fonctionnant au bois ou au kérosène. Maintenant que les rues étaient sillonnées de fils électriques, l'endroit tout entier semblait plus étriqué, plus animé... Transformé.

Mais je m'inquiétais moins, je crois, de pouvoir identifier le lieu et la maison, que de savoir ce qui aurait changé. Je m'étais délibérément interdit de penser à ma mère et à ma famille, et j'approchais maintenant de l'endroit où ils habitaient peut-être encore. En dépit de mes efforts, un mélange bouillonnant d'émotions remontait en moi.

Continuant de repousser le moment, j'ai décidé qu'il valait mieux commencer par chercher l'endroit où se trouvait notre première maison, quand nous vivions encore dans le quartier hindou.

Je me suis engagé dans une rue, puis dans une ruelle étroite et sinueuse, au fond de laquelle j'ai aperçu une femme occupée à faire sa lessive. Tandis que je scrutais la ruelle, le souvenir d'y avoir couru enfant a resurgi en moi. Voyant un inconnu en tenue de sport au look occidental, manifestement riche et loin de chez lui, la regarder, la femme m'a crié quelque chose. Je pense qu'elle m'avait demandé quelque chose comme « Puis-je vous aider ? » en hindi, mais, tout ce que j'avais pu répondre, c'était « Non ». J'ai fait demi-tour et je suis parti.

Désormais, je ne pouvais pas repousser plus longtemps l'inévitable. L'heure était venue d'aborder l'étape ultime de mon voyage. Il ne me fallut que quelques minutes pour parcourir les quelques rues qui séparaient autrefois le quartier hindou du quartier musulman. Mon cœur battait la chamade au moment d'approcher de l'endroit où l'immeuble de brique délabré se situait dans ma mémoire.

Et, avant de pouvoir faire une dernière fois le point sur mes attentes, je me suis trouvé devant lui.

Il semblait tout petit, mais il n'y avait aucun doute. Tout comme il n'y en avait pas sur le fait qu'il était abandonné. Je suis resté planté là à le regarder fixement.

Je reconnaissais parfaitement les murs de brique. En revanche, le rez-de-chaussée était à présent crépi de béton bon marché et blanchi à la chaux. La porte ouvrant sur la pièce d'angle se trouvait exactement au bon endroit, mais elle était cassée.

Elle avait la taille d'une fenêtre australienne. Comme je ne distinguais pas grand-chose par les fissures de la porte, je suis allé au coin pour scruter par l'unique fenêtre, d'à peine trente centimètres de côté.

Je n'arrivais pas à croire que ma mère, ma sœur, mes frères et moi (peut-être pas tous en même temps, mais quand même) avions pu occuper ce minuscule espace sombre. Il devait faire trois mètres de côté. Le petit âtre était toujours là, et il était clair qu'on ne l'avait pas utilisé depuis longtemps, mais le bac à eau en argile avait disparu. L'étagère pendillait sur ses équerres.

Certaines des briques du mur extérieur étaient tombées, laissant entrer des rais de lumière à l'intérieur. Le sol en boue et bouse de vache que ma mère mettait un point d'honneur à balayer était recouvert d'une couche de poussière.

Pendant que je regardais à l'intérieur, une chèvre, indifférente à mon désarroi personnel, mâchonnait un peu de paille déposée sur une pierre près de la porte. J'avais beau m'être répété que je ne pouvais pas m'attendre à atterrir en Inde et à trouver ma famille saine et sauve habitant au même endroit après tout ce temps, j'avais cependant du mal à accepter de trouver l'appartement vide. Malgré tous mes efforts, j'avais été secrètement convaincu que, si j'arrivais à retrouver le chemin de chez moi, ils seraient là à m'attendre. J'ai regardé la chèvre manger, sidéré et accablé de déception.

Je n'avais aucune idée de ce que je pourrais faire ensuite. Ma quête était achevée.

J'attendais devant la maison, désespéré après ces mois d'expectative, quand une jeune femme tenant un bébé est sortie de la maison voisine. Elle s'est adressée à moi en hindi et j'ai compris qu'elle me demandait si elle pouvait m'aider. J'ai répondu que je ne parlais pas hindi, mais anglais. Sa réponse m'a brutalement tiré de mon abattement :

— Je parle anglais, un petit peu.

Je me suis empressé de reprendre :

— Cette maison...

Puis j'ai énuméré les noms des membres de ma famille :

— Kamla, Guddu, Kallu, Shekila, Saroo.

La femme n'a rien répondu. J'ai répété les noms et sorti la page avec les photos que maman m'avait remise avant mon départ. C'est alors qu'elle m'a dit ce que je ne voulais pas entendre :

— Ces gens... plus habiter... ici.

Deux hommes s'étaient approchés pour voir ce qui se passait, et le second, un homme d'une trentaine d'années, qui maîtrisait bien l'anglais, a regardé les photos et m'a dit d'attendre avant de disparaître au fond d'une ruelle. Je n'ai guère eu de temps pour réfléchir à la situation. D'autres gens avaient commencé à se rassembler autour de nous, curieux de savoir ce qui se passait et intrigués par la présence d'un étranger dans ces rues où jamais un touriste ne s'aventurait.

Après quelques minutes, l'homme est revenu et m'a dit ces mots que je n'oublierai jamais :

— Venez avec moi. Je vais vous emmener auprès de votre mère.

Il me l'a dit d'une façon très directe, comme un responsable ferait une annonce officielle, si brutalement que je n'ai pas eu le temps de réfléchir. Je n'avais pas encore réalisé ce qu'il venait de me dire que je le suivais déjà dans une ruelle adjacente. J'ai alors eu la chair de poule et senti un tournis me monter à la tête : il y a quelques moments à peine, je tirais un trait sur vingt-cinq années d'espérance. Était-il possible que ce passant inconnu sache où se trouvait ma mère ? Ça semblait trop improbable. Trop rapide. Après tout ce temps, les événements s'enchaînaient à une allure ahurissante.

Une quinzaine de mètres plus loin à peine, l'homme s'est arrêté devant trois femmes qui attendaient devant la porte d'une maison en regardant dans

ma direction.

— Voici votre mère, m'a-t-il dit.

J'étais trop abasourdi pour demander de laquelle il s'agissait. J'étais à deux doigts de croire à un canular.

Figé devant ces trois femmes, je les dévisageai à tour de rôle. La première n'était résolument pas ma mère. Celle du milieu me disait quelque chose. La troisième était une parfaite inconnue. C'était la femme du milieu.

Elle était mince et semblait si petite avec ses cheveux grisonnants rassemblés en chignon. Elle portait une robe d'un jaune vif au motif fleuri. En dépit des années, j'ai reconnu l'ossature fine de son visage à l'instant où je l'ai vu, et, au même moment, il m'a semblé qu'elle me reconnaissait aussi.

Nous nous sommes regardés une seconde de plus, et j'ai ressenti une pointe de douleur à la pensée qu'il faille si longtemps à une mère et son fils pour se reconnaître, puis un torrent de joie nous a envahis. Elle s'est avancée, m'a pris les mains et les a tenues, puis elle m'a regardé dans les yeux avec un complet éblouissement. J'étais assez lucide pour me rendre compte que, quel que soit l'émoi qui m'agitait, j'avais au moins eu la possibilité de m'y préparer. Pour ma mère, vingt-cinq ans après l'avoir perdu, son fils réapparaissait tout à coup.

Avant que nous puissions nous dire quoi que ce soit, ma mère m'a conduit par la main jusque chez elle. Une longue file de gens, intrigués par ce qui se passait, nous suivait. Sa maison se trouvait seulement à une centaine de mètres à l'angle de la rue. Tandis que nous marchions, elle semblait submergée d'émotion. Elle se parlait à elle-même, en hindi, puis levait les yeux pour me regarder encore et encore, les yeux larmoyants de bonheur. J'étais trop bouleversé pour dire un mot.

Sa maison, une autre cohabitation en briques décrépies, était située dans une ruelle de terre battue. Elle m'a poussé à l'intérieur et m'a fait asseoir sur son lit dans la pièce principale, tandis qu'elle restait debout et sortait un téléphone portable de sous les plis de sa robe.

Lorsque je l'ai entendue dire « Kallu, Shekila... », j'ai compris qu'elle appelait mon frère et ma sœur. Eux aussi étaient encore ici ?

Elle parlait au téléphone avec animation, criant, riant et s'exclamant :
— Sheru ! Sheru !

Il me fallut un moment pour réaliser que ma mère prononçait mon prénom. Était-il possible que j'aie mal prononcé mon propre prénom pendant tout ce temps ?

La poignée de gens qui s'était rassemblée dehors grossissait à vue d'œil. Bientôt, une petite foule occupait la ruelle. Ils discutaient avec enthousiasme, entre eux et dans leurs portables : le miracle du fils revenu d'entre les morts constituait résolument l'info du jour, et la nouvelle circulait !

La maison s'est bientôt remplie d'une assemblée célébrant bruyamment l'événement tandis que d'autres gens peuplaient la ruelle devant la porte d'entrée et que d'autres encore étaient attroupés en haut de la rue voisine.

Par chance, certains d'entre eux possédaient des notions d'anglais, et ma mère et moi avons enfin pu nous parler à l'aide d'interprètes.

La première chose qu'elle m'a demandée, c'est :
— Où étais-tu ?

Il allait se passer quelque temps avant que je lui livre une réponse exhaustive, mais je lui ai toutefois résumé dans les grandes lignes les circonstances qui m'avaient conduit à me perdre à Calcutta et à me faire adopter par un couple d'Australiens. Comme vous pouvez vous en douter, elle n'en croyait pas ses oreilles.

Ma mère m'a dit que l'homme auquel j'avais parlé dans la rue était allé chez la femme à qui elle rendait visite et lui avait simplement dit :

— Sheru est revenu.

Il lui avait alors montré la page avec les photos que maman m'avait donnée (que je ne me rappelais même pas l'avoir vu prendre) et dit :

— Ce garçon qui est maintenant un adulte est à côté et il demande après Kamla, c'est-à-dire après toi.

Sa formulation pouvait sembler étrange, mais j'appris par la suite que ma mère s'était convertie à l'islam des années plus tôt et qu'elle avait changé son prénom pour celui de Fatima. Mais, pour moi, elle restera toujours Kamla.

Ma mère a trouvé les mots exacts pour décrire sa réaction – et la mienne. Elle a dit qu'elle avait été « surprise comme par le tonnerre » que

son fils soit de retour, et que la joie dans son cœur était « aussi profonde que l'océan ».

Quand elle avait vu les photos, elle s'était mise à trembler et était sortie dans la ruelle, suivie des deux autres femmes, et c'est là qu'elles se trouvaient lorsque j'étais apparu à quelques pas.

Elle a dit qu'au moment où je marchais vers elle, elle continuait de trembler et qu'elle avait froid ; « le tonnerre résonnait dans sa tête » tandis que des larmes de joie emplissaient ses yeux.

Pour moi aussi, le « tonnerre résonnait dans ma tête ». Après la lenteur de mon voyage et ma marche – tranquille bien qu'éminemment émouvante – dans les rues de Ganesh Talai, les événements s'accéléraient à présent dans une course folle et désordonnée. Tout autour de nous, des gens criaient et riaient, bafouillant des mots que je ne comprenais pas, et se poussaient pour m'apercevoir tandis que ma mère souriait tout en pleurant. Je ne savais pas où donner de la tête.

J'ai réalisé par la suite que je m'étais trouvé à quinze mètres d'elle, littéralement « au coin de la rue », quand j'avais tourné en direction de notre ancienne maison. Mais, si cet homme n'était pas venu me proposer son aide, j'aurais pu tout simplement repartir.

Peut-être aurais-je fini par la trouver en me renseignant autour de moi – ou peut-être pas... Je suis hanté par la pensée que nous aurions pu nous tenir à quelques pas l'un de l'autre et ne jamais le savoir.

À dire vrai, ma mère et moi ne réussissions à nous parler que par bribes, à mesure qu'on traduisait nos propos : les gens posaient beaucoup de questions, et l'on répétait mon histoire pour ceux qui venaient d'arriver. Ma mère se tournait vers ses amies avec un large sourire, puis se contentait de me regarder ou me serrait dans ses bras, le visage humide de larmes. Puis elle reprenait son téléphone pour diffuser la nouvelle.

Notre histoire suscitait beaucoup de questions, et c'était moi qui possédais la plupart des réponses. Ma mère n'avait aucune idée de ce qui m'était arrivé depuis cette nuit où j'avais disparu. J'avais tellement d'informations à lui transmettre, et cela prenait un temps fou.

Heureusement, nous avons bientôt bénéficié de la collaboration d'une interprète inattendue : une femme résidant à quelques portes prénommée Cheryl. Son père était britannique, et sa mère, indienne, et elle avait fini par

atterrir à Ganesh Talai. J'étais soulagé que Cheryl nous apporte son aide : grâce à elle, petit à petit, j'ai réussi à me faire comprendre de ma mère.

Plus tard, je lui ai raconté toute l'histoire, mais, lors de ces premières retrouvailles, je m'étais contenté d'aller à l'essentiel : je m'étais retrouvé enfermé dans un train, j'avais abouti à Calcutta, puis on m'avait adopté et j'avais grandi en Australie. Ma mère n'arrivait pas à croire que je sois revenu après toutes ces années. Elle n'arrivait pas à comprendre que j'aie pu venir d'un endroit aussi éloigné que l'Australie.

Mais, dès cette première réunion, elle m'a dit qu'elle était reconnaissante aux gens qui m'avaient élevé en Australie et qu'ils avaient entièrement le droit de me considérer comme leur fils, car ils avaient fait de l'enfant que j'avais été l'homme que j'étais aujourd'hui. La seule chose qu'elle souhaitait pour moi, m'a-t-elle dit, c'était que je bénéficie de la meilleure vie possible.

Ses paroles étaient extrêmement touchantes. Je ne le lui ai jamais avoué, mais elles m'avaient ramené en arrière, quand je n'étais qu'un petit garçon à l'orphelinat et que j'avais dû décider si j'acceptais ou non l'offre des Brierley de m'adopter. Elles m'ont aidé à me débarrasser de tout doute : je savais maintenant que j'avais fait le bon choix. Ma mère m'a également dit qu'elle était fière de moi. Que peut-on espérer entendre d'autre de la part d'une mère ?

Sous certains aspects, l'immeuble délabré où elle logeait était encore plus vétuste que notre maison abandonnée. La façade en brique s'effritait, laissant des ouvertures béantes dans le mur. Dans la pièce de devant (d'environ deux mètres sur trois et où elle dormait sur le lit unique où j'étais actuellement assis), deux plaques de tôle ondulée se raccordaient tant bien que mal au plafond, apparemment pour canaliser l'eau de pluie dans une bassine située dans la petite salle de bains adjacente, équipée de toilettes à la turque et d'une baignoire. J'étais choqué de constater que, par conséquent, la pluie tombait à l'intérieur de la maison. Il y avait une pièce légèrement plus grande au fond, qui servait de cuisine.

Bien qu'elle fût trop exigüe pour accueillir tous les badauds qui essayaient d'entrer, sa maison était plus grande que notre ancien logement et disposait au moins d'un sol en granito plutôt que de terre battue.

Elle était dans un état lamentable, mais ici, à Ganesh Talai, elle représentait une progression dans le standing, et je savais qu'elle avait dû

travailler dur pour se l'offrir. J'ai appris par d'autres personnes qu'elle était devenue trop âgée pour transporter des pierres sur les chantiers de construction et qu'elle gagnait maintenant sa vie comme femme de ménage. Malgré la dureté de sa vie, elle m'a assurée qu'elle était heureuse.

Tout au long des heures suivantes, les gens continuaient d'arriver, s'entassant devant la fenêtre à barreaux et sur le pas de la porte, discutant bruyamment et s'informant des ragots. Entourée de sa cour de visiteurs, ma mère me tenait le visage ou me serrait dans ses bras tout en discutant, ou encore elle se levait brusquement pour décrocher son portable.

Pour terminer, deux derniers invités très spéciaux firent leur entrée l'un derrière l'autre : mon frère Kallu et ma sœur Shekila. Quand cette dernière est arrivée en compagnie de son mari et de ses deux fils, notre mère me tenait en pleurant, et ma sœur a éclaté en larmes quand je me suis levé pour l'embrasser. Kallu est alors arrivé seul à moto. Il était estomaqué en m'apercevant et j'imaginais bien ce qu'il ressentait. Nous nous sommes immédiatement reconnus, mais chacun de nous deux voyait son frère adulte pour la première fois.

Ni lui ni ma sœur n'ayant eu de raisons d'apprendre l'anglais, nos retrouvailles se sont résumées à un mélange de larmes, de sourires et d'émerveillement silencieux, avant que Cheryl nous aide à échanger quelques mots. C'était un sentiment doux-amer que de me trouver si près de ma famille et de rester cependant coupé d'elle d'une manière si fondamentale.

Mais où était Guddu ? De toutes les histoires que je voulais entendre, la sienne tenait le haut de la liste. Que s'était-il passé cette nuit-là à Burhanpur ? Est-ce qu'il y repensait souvent ? Avant tout, je voulais qu'il sache que je ne lui en voulais absolument pas. J'étais certain qu'il s'agissait d'un accident, et aujourd'hui, j'avais enfin retrouvé le chemin de la maison.

C'est alors qu'on m'a annoncé la plus insupportable nouvelle que j'aie reçue ce jour-là, la plus dure nouvelle qu'on m'ait même annoncée de toute ma vie. Quand j'ai interrogé ma mère à son sujet, elle a répondu tristement :

— Il est mort.

Guddu non plus n'était pas rentré la nuit où je m'étais perdu. Ma mère avait appris quelques semaines plus tard qu'il avait trouvé la mort dans un accident de train. Elle avait perdu deux fils cette même nuit. Je n'imaginais pas comment elle avait pu supporter le choc.

S'il y avait une chose que j'attendais de cette visite, c'était de revoir Guddu, ne serait-ce qu'une seule fois. C'était parce qu'il m'avait tant manqué que je lui avais demandé de m'emmener à Burhanpur. Apprendre la nouvelle de sa mort m'a dévasté.

Par la suite, on m'en a dit davantage sur cette nuit-là et sur ce que ma mère avait d'abord supposé qu'il nous était arrivé. Elle avait été un temps contrariée que je sois parti avec Guddu, car elle avait besoin de moi pour garder Shekila. Mais l'Inde où j'avais passé mes premières années n'avait rien à voir avec l'Australie, où la disparition d'un enfant suscite aussitôt l'inquiétude.

Ma mère elle-même s'absentait parfois pendant plusieurs jours, et même de jeunes enfants pouvaient aller et venir de chez eux sans surveillance. Aussi, au début, elle ne s'était pas trop inquiétée. Mais, après une semaine, elle avait commencé à se faire du souci.

Que Guddu ne donne pas signe de vie pendant plusieurs semaines, ça n'avait rien d'inhabituel, mais il était irresponsable de sa part de me garder avec lui aussi longtemps. Comme Kallu ne nous avait pas vus lors de ses vadrouilles et qu'il ignorait si nous étions toujours à Burhanpur, ma mère a commencé à craindre le pire.

Elle a demandé à Kallu de se renseigner à notre sujet dans les rues de Khandwa et de Burhanpur, mais ça n'avait rien donné.

Quelques semaines (un mois peut-être) après notre disparition, un policier est venu chez nous. S'inquiétant davantage pour moi qui étais le plus jeune et par conséquent le plus vulnérable, ma mère avait pensé qu'il venait l'informer où je me trouvais, mais non... Il venait au sujet de son aîné. Il lui avait annoncé que Guddu était décédé dans un accident de chemin de fer et lui avait montré une photo de son corps. Mon frère avait été retrouvé le long des rails à un kilomètre environ après la sortie de Burhanpur, et le policier voulait qu'elle vienne l'identifier officiellement. Je lui ai demandé si elle était sûre qu'il s'agissait de lui, et elle a hoché sombrement la tête.

Le sujet étant encore très douloureux pour elle, c'est Kallu qui m'a fourni le reste des détails. Guddu, qui venait d'avoir quatorze ans, était dans des circonstances inconnues tombé d'un train en marche. Soit il était passé sous les roues du train, soit il avait heurté un élément fixe de l'accotement.

La moitié d'un de ses bras avait été sectionnée, et il avait perdu un œil. Une vision d'une horreur inimaginable pour une mère.

Je voulais me rendre sur la tombe de Guddu, mais ma famille m'expliqua que c'était impossible : on avait construit des maisons au-dessus du cimetière où il était enterré. Les entrepreneurs n'avaient même pas déplacé les restes des défunts avant d'entamer les travaux de construction ! Les propriétaires ou les promoteurs n'avaient rien voulu savoir ou s'en fichaient.

C'était dur à entendre. J'avais l'impression qu'on m'avait volé mon frère, tout comme on m'avait enlevé à lui (disparu sans laisser de traces). Dans un coin de ma tête, je comprenais un peu mieux ce que ma famille avait pu éprouver après ma disparition.

Nous n'avions même pas de photos de Guddu, n'ayant jamais pu nous permettre de portraits de famille. Guddu avait fait partie de nous, comme nous avions fait partie de lui, et, aujourd'hui, nos souvenirs étaient tout ce qu'il restait de lui.

Je ne suis pas sûr que ma famille ait compris entièrement pourquoi j'étais si triste de ne pas avoir de tombe sur laquelle me recueillir. Pour eux, c'était un souvenir ancien, mais pour moi c'était comme si sa mort venait de se produire. Le fait de n'avoir pas pu le pleurer proprement est quelque chose qui m'a réellement manqué à mon retour en Australie. La dernière chose qu'il m'avait dite sur ce quai de gare à Burhanpur était qu'il reviendrait. Peut-être n'avait-il pas tenu sa parole ? Peut-être était-il revenu et ne m'avait pas trouvé ? D'une manière ou d'une autre, j'avais espéré le revoir un jour. À présent, je ne saurais jamais ce qui s'était passé cette nuit-là. Certains mystères ne seraient jamais élucidés.

Ma famille craignait que j'aie subi le même sort ou quelque chose d'encore pire. Elle ne savait même pas si j'étais vivant ou mort. J'étais surtout triste pour Kallu : il avait perdu deux frères et était soudain devenu l'homme le plus âgé du foyer, statut qui s'assortissait de certaines responsabilités dans notre communauté. Il lui incombait tout autant qu'à ma mère désormais de subvenir aux besoins de la famille : ç'avait dû être un poids énorme sur ses jeunes épaules.

J'ai également appris quelques détails sur mon père. Il était toujours en vie, mais n'habitait plus Khandwa : il était parti s'installer avec sa seconde famille à Bhopal, la capitale du Madhya Pradesh, à quelque deux cents

kilomètres au nord, ville rendue tristement célèbre par la catastrophe chimique à l'usine Union Carbide au début des années 1980. La famille continuant à lui vouer une rancœur amère pour nous avoir abandonnés, les questions que je me posais encore à son sujet devraient attendre.

Ce premier jour, au milieu de tout ce chaos et de ces célébrations, Cheryl m'a averti que certaines des personnes présentes demandaient à ma mère comment elle pouvait être sûre que j'étais bien son fils. N'était-il pas possible que je sois un imposteur, ou qu'elle et moi fassions erreur, aveuglés par notre envie d'y croire ? Ma mère a répondu qu'une mère pouvait reconnaître son enfant entre mille : elle n'avait eu aucun doute sur mon identité dès l'instant où elle m'avait vu. Mais il y avait un moyen d'être entièrement sûr. Elle a pris ma tête entre ses mains et l'a inclinée pour chercher la cicatrice au-dessus de mon œil, celle que je m'étais faite en tombant dans la rue en tentant d'échapper à un chien. Elle était là, du côté droit, juste au-dessus du sourcil. Elle a pointé le doigt dessus et souri : j'étais bien son fils.

La maison de ma mère n'a pas désempli avant tard dans la soirée. Au bout d'un moment, j'ai dû partir : j'étais complètement vidé, et ma tête et mon cœur étaient près d'exploser. Les au revoir ont pris beaucoup de temps malgré l'absence de mots, remplacés par de longs regards éloquents et des étreintes prolongées.

J'imagine que, dans un coin de leurs têtes, tous se demandaient s'ils me reverraient jamais une fois que j'aurais passé la porte.

Je leur ai promis de revenir le lendemain. Ma mère m'a finalement laissé partir et m'a regardé monter derrière Kallu sur sa moto et partir à toute vitesse.

Nous ne pouvions pas communiquer, mais je l'ai remercié en arrivant à mon hôtel et il est reparti pour Burhanpur. Ironiquement, il habitait la ville que j'avais mis tant de temps à retrouver.

De retour dans ma chambre, j'ai réfléchi au changement qu'avait connu ma vie depuis que j'en étais sorti en début d'après-midi. J'avais retrouvé ma famille. Je n'étais plus un orphelin. Et la quête qui avait eu tant

d'importance pour moi durant tant d'années était achevée. Je me suis demandé ce que j'allais faire maintenant.

J'ai beaucoup pensé à Guddu. J'avais du mal à imaginer ce qui avait pu lui arriver. Guddu montait et descendait des trains avec tant d'assurance après tout ce temps passé à travailler à leur bord que j'avais du mal à croire qu'il en soit simplement tombé. Pouvait-il y avoir une autre explication ? Peut-être qu'il ne m'avait pas trouvé à son retour et qu'il était parti à ma recherche ? Mon frère s'était parfois disputé avec certains enfants.

S'était-il mis en tête qu'ils s'en étaient pris à moi et les avaient-ils provoqués ? La pire des hypothèses était qu'il se soit senti coupable de m'avoir laissé seul et que, dans sa hâte à me retrouver, il ait pris des risques inconsidérés ou ait été distrait et soit tombé.

Peut-être avait-il supposé que j'étais rentré à la maison ?... Mais il n'était jamais allé vérifier... Tout portait donc à croire que, si je n'étais pas monté dans ce train cette nuit-là, Guddu serait peut-être revenu comme prévu et serait encore en vie aujourd'hui. Intellectuellement, je savais que je n'avais pas à endosser la responsabilité de son sort, mais ces pensées sombres restaient difficiles à chasser.

Même si j'avais généralement tendance à penser que chaque question avait sa réponse, qu'il suffisait de creuser un problème pour trouver la solution, je comprenais que cette fois il me fallait accepter de ne jamais connaître la vérité sur ce qui était arrivé à mon frère.

Avant de me coucher, j'ai envoyé un texto à mes parents à Hobart :

J'ai eu les réponses à mes questions. Il n'y a plus d'interrogations en suspens. Ma famille ici est vraie et authentique, tout comme la nôtre en Australie. Ma mère vous remercie tous les deux de m'avoir élevé. Mon frère, ma sœur et maman acceptent que toi et papa soyez ma famille, et ils ne veulent en aucune façon s'ingérer. Ils sont simplement heureux de me savoir en vie, et c'est tout ce qu'ils veulent. Je veux que vous sachiez que vous comptez plus que tout pour moi, et qu'il en sera toujours ainsi. Je vous aime.

Sans grande surprise, j'ai eu du mal à trouver le sommeil.

Renouement

Le lendemain matin de bonne heure, Kallu est passé me chercher à moto pour me ramener chez notre mère. Elle m'a accueilli avec presque autant d'enthousiasme que la veille. Peut-être avait-elle vraiment craint que je ne revienne pas.

Kallu avait déjà déposé sa femme, son fils et sa fille chez elle avant de venir me chercher et me les a présentés lorsque nous sommes arrivés. J'étais surpris de constater que tous les quatre avaient fait le voyage depuis Burhanpur à moto. J'avais été ravi d'apprendre la veille que j'avais deux neveux (les fils de Shekila) et j'étais maintenant heureux de rencontrer ma nièce et mon troisième neveu.

Nous avons commencé par prendre le thé ensemble, sans parler, en échangeant des sourires, puis, rapidement, nous nous sommes remis à partager souvenirs et anecdotes, avec l'aide de Cheryl et d'autres interprètes, et à accueillir des files sans fin de visiteurs.

C'est ainsi que nous allions occuper les quatre jours suivants. Bientôt, Shekila nous a rejoints avec son mari et ses enfants. Ils avaient tous fait le voyage depuis Harda, où ils habitaient, à cent kilomètres au nord-est.

Inévitablement, les membres de ma famille ont voulu savoir si j'étais marié et si j'avais des enfants. Ils ont été surpris quand je leur ai répondu que non. Je suppose qu'à mon âge, si j'avais grandi en Inde, je serais probablement moi aussi père de famille. Ils ont cependant paru contents d'apprendre que j'avais au moins une petite amie, même si je ne suis pas certain que ma mère ait saisi le concept.

Le deuxième jour, la presse locale avait eu vent de l'histoire du gamin perdu qui avait tout à coup resurgi dans les rues de Ganesh Talai sous les traits d'un adulte. Puis ce fut le tour des médias nationaux, qui sont arrivés

caméras au poing. Ils nous mitraillaient de questions, généralement relayées par des interprètes, et plus je répétais mon histoire, plus il me semblait que tout cela était arrivé à quelqu'un d'autre.

L'intérêt que mon histoire a suscité auprès des médias a été une véritable surprise. Il ne m'avait jamais traversé l'esprit que mon retour déclencherait un tel tapage, et j'étais bien loin d'y être préparé. La situation, déjà difficile émotionnellement, l'est devenue plus encore, mais j'y ai également découvert une chose fantastique : l'Inde compte plus d'un milliard d'habitants, et les rues sont remplies d'enfants errants dont personne ne se soucie. Le pays peut paraître chaotique, voire dur. Malgré cela, ici à Ganesh Talai (dans toute la région, en fait), la population pouvait s'enthousiasmer sans retenue simplement parce qu'un enfant du pays avait réussi à retrouver sa famille après une séparation extraordinairement longue.

Comme les gens affluaient toujours plus nombreux pour me voir, la réunion de famille s'est muée en fête publique : il y avait de la musique et des gens qui dansaient dans les rues. Mon retour semblait inspirer et dynamiser tout le quartier, comme s'il prouvait qu'on pouvait se libérer du joug des coups du sort : les miracles existaient.

Nous sommes manifestement une famille habituée à contenir ses émotions, jusqu'à ce que, la pression s'accumulant, nous n'ayons plus d'autre choix que de les laisser s'exprimer : une fois seuls, nous avons tous beaucoup pleuré, de joie, mais aussi de tristesse à la pensée du temps perdu. J'avais désormais trente ans, Kallu, trente-trois, et Shekila, vingt-sept. La dernière fois que j'avais vu ma sœur, c'était un tout petit bébé que je devais surveiller ; aujourd'hui, elle-même était mère de deux magnifiques enfants.

Je me suis souvenu de quelque chose et j'ai attrapé un bout de charbon dans l'âtre pour le montrer à ma sœur. Elle a ri. Quand elle n'avait qu'un an ou deux, je la surprénais parfois à manger du charbon (peut-être avait-elle faim), et cela lui noircissait le visage. Elle y avait développé une addiction qui avait eu un effet désastreux sur son système digestif, et nous avions dû l'emmener voir une femme qui détenait des connaissances particulières pour la soigner. Heureusement, elle ne semblait pas en avoir gardé de séquelles. Le fait que nous puissions aujourd'hui en rire montrait bien le chemin parcouru depuis ces années.

Shekila et Kallu avaient eu la chance de pouvoir aller à l'école. Guddu et moi disparus, notre mère avait trouvé les moyens de les y envoyer.

Shekila était devenue institutrice. Elle parlait et écrivait l'hindi et l'ourdou, mais pas l'anglais. Elle m'a dit que, lorsque ma mère l'avait appelée la veille, elle n'avait pas pu y croire. Elle avait pensé que quelqu'un avait monté un canular ou lui faisait une blague. Mais ma mère était sûre d'elle, et, quand elle lui avait décrit la page de photos de moi enfant, Shekila avait fini par se laisser convaincre. Elle avait remercié Dieu pour ce miracle et s'était empressée d'attraper un train pour nous rejoindre. Aussitôt qu'elle m'avait aperçu, elle s'était sentie « transportée dans le temps », ramenée à l'époque où je m'occupais d'elle. Elle avait immédiatement su que c'était bien moi.

Kallu aussi s'en était bien sorti. Il travaillait aujourd'hui comme responsable d'usine et arrondissait ses fins de mois en conduisant un bus scolaire. Ainsi, en une génération, notre famille était passée d'ouvrière sur les chantiers de construction à institutrice et responsable d'usine. Que la perte de deux enfants permette aux deux restants de se hisser sur l'échelle sociale semblait une victoire douce-amère... Mais l'existence n'avait pas été rose tous les jours pour Kallu : j'ai été profondément triste d'apprendre que j'avais vu juste au sujet de sa vie après notre disparition. Le poids du statut d'homme de la famille avait lourdement pesé sur ses épaules.

Bien qu'il ait lui aussi été envoyé à l'école après cela, il avait abrégé sa scolarité pour passer son permis de conduire et décrocher un meilleur travail qui lui permettait de subvenir aux besoins de Shekila et de notre mère. La douleur du deuil ne l'avait jamais quitté, au point qu'il n'avait pas seulement quitté Ganesh Talai, mais également Khandwa pour aller vivre à Burhanpur.

Il m'a dit qu'il était allé jusqu'à remettre en question sa foi par moments, mais qu'il avait fini par se convaincre que les dieux « se montreraient justes » en me ramenant un jour à eux et que je reviendrais.

Mon retour l'a profondément bouleversé. Peut-être était-ce le signe que certaines des blessures qu'il portait depuis si longtemps pouvaient commencer à cicatriser et qu'il pouvait en partager le poids.

Nous avons parlé encore des temps difficiles que ma famille avait endurés après ma disparition. Shekila m'a même avoué qu'elle avait eu peur d'envoyer ses petits à l'école, par crainte qu'un jour ils ne reviennent pas. Mais nous avons également ri, bien sûr. Une des choses qui m'ont amusé fut de découvrir que je m'appelais Sheru, ce qui signifie « lion » en

hindi. À l'époque où je m'étais perdu, j'avais mal prononcé mon prénom... et, désormais, je resterais « Saroo » jusqu'à ma mort.

Le fait de me retrouver à Ganesh Talai a fait ressurgir un grand nombre de souvenirs d'enfance, et celui de discuter avec ma famille, encore plus. J'étais trop jeune à l'époque pour en comprendre la plupart. Mais les détails que j'ai appris ce jour-là, et durant ceux qui ont suivi, m'ont aidé à combler les trous dans les souvenirs de ma petite enfance, une enfance somme toute banale pour des millions d'Indiens des petites villes. Ils m'ont également permis de mieux comprendre quelle avait été la vie de ma mère biologique. Sa solidité face à la dureté de son sort a renforcé l'admiration que j'avais pour elle.

La famille de ma mère était issue de la caste guerrière *rajput*, et son père était policier. On l'avait nommée Kamla, en référence à la déesse hindoue de la Création. Je me souviens qu'elle était extrêmement belle, et elle l'est encore aujourd'hui, malgré le passage des ans qui lui avaient brisé le dos et souvent aussi le cœur.

Mon père était plus petit qu'elle. Il avait le torse large et le visage carré, et, jeune déjà, la chevelure striée de gris. Il s'habillait exclusivement de blanc, comme le voulait la tradition musulmane, et dirigeait une entreprise de bâtiment. Il avait vingt-quatre ans lorsqu'ils se sont mariés, et ma mère en avait dix-huit.

Je sais aujourd'hui un peu mieux pourquoi je le voyais si rarement. Quand j'avais à peu près trois ans, Guddu, neuf, et Kallu, six, et que ma mère attendait Shekila, mon père lui avait annoncé qu'il avait pris une autre épouse (comme sa religion le lui permettait) et qu'il allait nous quitter pour partir vivre avec elle. Ma mère ignorait apparemment tout des projets de mon père de prendre une seconde épouse jusqu'alors : le choc avait dû être rude. Mon père avait rencontré sa nouvelle femme sur un de ses chantiers, où elle travaillait comme ouvrière, transportant des briques et des pierres sur sa tête à l'aide d'un plateau. Ma mère continuait de passer voir mon père de temps en temps, chez lui à la sortie de la ville, mais sa seconde épouse était très jalouse et la chassait.

Ma mère était convaincue que c'était elle qui empêchait notre père de venir nous voir. En tout cas, je ne me souviens pas qu'il nous ait rendu visite.

Ma mère avait choisi de ne pas divorcer, bien que la loi islamique le lui ait permis étant donné qu'elle avait été abandonnée par son mari. Elle est donc restée mariée à mon père, même s'il ne vivait plus avec elle et ne subvenait plus à ses besoins.

Tous ces événements l'avaient profondément troublée, et elle compare cette période de sa vie à un ouragan qui aurait semé le carnage dans son existence. Parfois, elle se sentait si désemparée qu'elle ne savait plus « où finissait le ciel et où commençait le sol ». Elle désirait mourir.

Elle avait même envisagé de tous nous empoisonner ou de s'allonger avec nous sur la voie ferrée pour mourir sous les roues du premier train qui passerait.

C'est à cette époque qu'elle avait décidé de s'installer avec nous dans la partie musulmane de la ville, dans l'appartement que j'avais retrouvé vide. Elle doutait que sa famille hindoue accepte de la reprendre. En revanche, la communauté musulmane semblait la soutenir en dépit des circonstances. Je crois qu'elle pensait aussi que ce serait un meilleur environnement où élever ses enfants. J'ai pu constater aujourd'hui que la ségrégation religieuse dont je me souvenais n'avait plus cours et qu'il n'y avait plus aujourd'hui de secteurs clairement distincts.

Malgré le fait qu'elle soit venue s'installer dans le secteur musulman, ma mère ne s'était convertie officiellement à l'islam que bien après ma disparition. (Elle ne se voilait cependant pas le visage comme certaines de ses amies qui lui rendaient visite.)

Je ne me souviens pas d'avoir reçu une quelconque éducation religieuse lorsque j'étais enfant, même si je me rendais parfois à la mosquée tenue par Baba. En revanche, je me rappelle qu'on m'avait interdit un jour de jouer avec mes anciens amis parce qu'ils étaient hindous. Je devais me trouver de nouveaux amis – musulmans.

Le plus grand impact qu'ait eu l'islam sur mon enfance n'a pas été des plus plaisants : il s'agit de ma circoncision. Je ne sais pas pourquoi j'ai subi cette coutume alors que nous ne nous étions pas convertis. Peut-être ma mère a-t-elle estimé plus judicieux de suivre les coutumes locales pour ne pas faire de vagues, ou peut-être lui a-t-on expliqué qu'il s'agissait d'une

obligation si nous désirions vivre ici... Quelle qu'en ait été la raison, elle avait été pratiquée sans anesthésie et constitue donc sans surprise un de mes souvenirs les plus anciens et les plus marquants.

J'étais en train de jouer dehors avec d'autres gamins quand un garçon était venu me dire qu'on m'appelait chez moi. En arrivant à la maison, j'y avais trouvé une assemblée de gens, dont Baba. Il m'avait prévenu qu'il allait se passer quelque chose d'important, et ma mère m'avait dit de ne pas m'inquiéter, que je n'avais rien à craindre. Soudain, plusieurs hommes que j'avais déjà vus dans le quartier m'avaient emmené dans la grande salle à l'étage. Il y avait un grand pot en argile au centre de la pièce, et ils m'avaient dit de baisser mon short et de m'y asseoir. Deux des hommes m'avaient pris les bras, et un troisième s'était placé derrière moi pour me tenir la tête. Les deux restants m'avaient maintenu en place sur mon siège. Je n'avais aucune idée de ce qui était en train de se passer, mais je suis tout de même resté calme... jusqu'à ce qu'un autre homme arrive avec une lame de rasoir à la main. J'ai crié, mais ils me tenaient fermement. D'un geste vif et habile, l'homme avait fait jouer sa lame. La douleur avait été terrible, mais ça n'avait pris qu'un instant. Il m'avait ensuite pansé, puis ma mère m'avait soigné sur un lit. Quelques minutes plus tard, Kallu était monté à son tour à l'étage et avait eu droit au même traitement, mais pas Guddu. Peut-être était-il déjà passé par là ?

Cette nuit-là, le quartier avait organisé une grande fête avec un banquet et des chants, mais Kallu et moi avons dû nous contenter d'écouter depuis notre chambre sous le toit. Nous avons dû rester à l'intérieur pendant plusieurs jours, durant lesquels nous jeûnions et ne portions rien d'autre qu'une longue chemise sans pantalon, le temps de cicatriser.

Sans le soutien financier de mon père, ma mère avait dû chercher un travail. Peu après la naissance de Shekila, elle était allée se faire embaucher sur les chantiers de construction, comme la nouvelle épouse de mon père. Heureusement pour elle, c'était une femme costarde capable de s'acquitter de ces tâches lourdes et pénibles. Le salaire était ridicule (quoique normal pour une main-d'œuvre rurale dans l'Inde de l'époque) : pour une poignée de roupies, elle portait de lourdes pierres sur sa tête sous un soleil torride du matin jusqu'au crépuscule. Elle travaillait six jours par semaine pour quelque chose comme un dollar et trente cents.

Guddu aussi avait dû se mettre à travailler, et sa première longue soirée à récupérer des plats dans un restaurant lui avait rapporté moins d'une demi-roupie.

Mendier notre pitance dans le quartier musulman nous permettait d'avoir un régime un peu plus varié qu'auparavant. Nous pouvions parfois manger de la viande, comme de la chèvre ou du poulet. Je me souviens également que nous mangions des plats différents à l'occasion de fêtes (un mariage ou un autre événement) qui semblaient revenir assez régulièrement. Il y avait souvent des célébrations lors desquelles nous nous amusions et mangions gratuitement jusqu'à plus faim.

Question habits, nous portions des vêtements usagés donnés par les voisins. Heureusement, compte tenu du climat chaud, nous n'avions pas besoin de grand-chose. Un simple habit en coton nous suffisait. Nous scolariser n'était même pas envisageable. L'école autour de laquelle je traînais en regardant y entrer les enfants plus chanceux était celle du Couvent de Saint-Joseph, que les enfants de Khandwa continuent de fréquenter.

Étant l'aîné, Guddu estimait qu'il lui revenait de subvenir à nos besoins, et il recherchait sans cesse des petits boulots supplémentaires pour mettre du beurre dans les épinards. Comme il avait entendu dire qu'il pouvait se faire de l'argent en vendant des choses sur le quai de la gare, il s'était mis à proposer des kits brosse à dents-dentifrice aux voyageurs. Cela l'avait conduit en prison, en vertu d'une certaine interprétation de la réglementation sur le travail des enfants. La police locale le connaissait (tout comme elle nous connaissait, moi et Kallu, et beaucoup de jeunes garçons du quartier) comme un arnaqueur, voire un petit délinquant.

Ainsi, parfois, nous réussissions à creuser des trous dans des ballots de riz ou de pois chiches stockés à la gare pour les trains de marchandises, histoire de rapporter de quoi manger à la maison. Le plus souvent, on se carapatait ou bien on se faisait tirer les oreilles. Nous n'étions évidemment pas considérés comme des menaces envers la société. Il n'empêche que Guddu, même s'il avait été arrêté ce jour-là en vertu de lois censées le protéger, s'était retrouvé derrière les barreaux.

Après quelques jours, un policier avait prévenu ma mère où il se trouvait. Elle nous avait tous emmenés jusqu'à la prison pour mineurs, un imposant ensemble de bâtiments, et avait discuté avec les policiers jusqu'à

ce qu'ils relâchent Guddu. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle leur avait dit, mais il semblait visiblement clair qu'elle ne repartirait pas sans son fils.

Notre mère nous élevait seule ; notre père nous avait totalement abandonnés. Ma famille m'a dit que, quand il habitait avec nous, il pouvait se montrer violent et passait ses frustrations sur nous. Une femme seule et quatre enfants en bas âge étaient évidemment impuissants contre un homme en colère. Poussé par sa nouvelle femme, il cherchait à se débarrasser de nous et avait même essayé de nous obliger à quitter la ville. Mais ma mère n'avait pas les moyens financiers de partir. Elle n'allait nulle part où aller et pas d'autres moyens de survivre.

Son étroit réseau de soutien ne s'étendant pas au-delà de Ganesh Talai, au bout d'un moment, c'étaient mon père et sa femme qui avaient quitté le quartier et étaient allés s'installer dans un village à la sortie de Khandwa. Les choses se sont alors un peu améliorées pour nous.

J'étais trop jeune pour comprendre pourquoi mes parents s'étaient séparés. Je savais simplement que mon père n'était pas là. Parfois, on me donnait une paire de tongs en m'expliquant que mon père nous avait acheté à tous de nouvelles chaussures.

Le seul souvenir que j'aie gardé de mon père remonte à l'âge de quatre ans. Nous devions tous lui rendre visite là où il habitait désormais pour voir son nouveau bébé. C'était une sacrée expédition. Ma mère nous avait réveillés de bonne heure et habillés, et nous avons marché jusqu'au centre de Khandwa sous une chaleur terrible pour prendre le bus. Je faisais particulièrement attention à Shekila, que la marche et la chaleur avaient épuisée. Le voyage en bus n'avait duré qu'une paire d'heures, mais, en comptant la marche et l'attente, le voyage avait pris toute la journée. Une fois que nous étions descendus du bus, une autre heure de marche nous avait conduits jusqu'à notre destination, et il faisait nuit quand nous avons enfin atteint le village. Nous avons dormi blottis les uns contre l'autre dans l'entrée d'une maison appartenant à des gens que ma mère connaissait. Ils n'avaient pas de chambre à l'intérieur à nous proposer, mais les nuits n'étaient pas particulièrement fraîches et ç'avait été tout à fait supportable.

Au moins, nous ne couchions pas dans la rue. Ce n'est que le lendemain matin, après avoir partagé un peu de pain et de lait, que j'avais compris que ma mère ne viendrait pas avec nous : elle n'était pas invitée. Une

connaissance mutuelle de nos parents nous avait escortés tous les quatre jusque chez mon père.

Malgré cela (ou peut-être parce que je n'en avais pas conscience), j'avais été très heureux de revoir mon père quand il nous avait accueillis à la porte. Nous sommes entrés et avons rencontré sa nouvelle épouse et leur bébé. Sa femme nous avait paru gentille. Elle nous avait cuisiné un bon dîner, et nous avions couché là-bas. Mais, au milieu de la nuit, j'avais été réveillé par Guddu : lui et Kallu avaient décidé de faire le mur et me demandaient si je voulais venir avec eux. J'avais répliqué que je voulais simplement dormir. Quand je m'étais réveillé la seconde fois, c'était pour entendre mon père répondre à quelqu'un qui martelait la porte d'entrée. Un homme avait vu mes frères sortir du village et s'élancer dans la campagne. L'homme avait craint qu'ils se fassent attaquer par des tigres.

Par la suite, j'avais appris que Guddu et Kallu avaient essayé de se sauver cette nuit-là : ils étaient bouleversés par les événements qui agitaient notre famille et ne voulaient pas rester chez notre père et son autre femme. Fort heureusement, on les avait retrouvés sains et saufs plus tard dans la matinée.

Mais un problème avait remplacé l'autre : le même matin, alors que nous repartions avec notre mère, j'avais vu mon père sortir de sa maison accompagné d'un petit groupe de personnes et compris qu'il la pourchassait.

Ma mère s'était arrêtée brusquement, avait pivoté face à lui, et ils s'étaient disputés en criant. Ils avaient bientôt été rejoints par d'autres gens des deux bords. Je comprends aujourd'hui que leur différend, qui était peut-être personnel, se nourrissait de la tension entre hindous et musulmans, à l'époque. La dispute s'est rapidement transformée en confrontation, les hindous se rangeant derrière ma mère tandis que les musulmans se rassemblaient derrière mon père. Les esprits s'étaient échauffés, et les insultes volaient. Moi et mes frères nous étions rapprochés de ma mère en nous demandant à quoi ces cris et ces bousculades allaient mener.

Et là, à mon grand effroi, j'avais vu mon père jeter une pierre sur ma mère, l'atteignant à la tête. J'étais tout juste à côté d'elle à ce moment, et elle était tombée à genoux, la tête en sang. Par chance, cet acte de violence avait apparemment choqué la foule et calmé les esprits plutôt que de les

exciter. Tandis qu'on soignait notre mère, la foule de part et d'autre avait commencé à se disperser.

Une famille hindoue avait trouvé une place chez elle pour nous héberger quelques jours en attendant que ma mère se repose. Ces gens nous avaient annoncé le lendemain qu'un policier avait emmené mon père et l'avait mis en cellule au poste de police du village pour un jour ou deux.

Cet épisode est resté gravé en moi comme un exemple du courage de ma mère (qui s'était retournée pour faire face à ses poursuivants), mais aussi de la vulnérabilité des pauvres en Inde. En vérité, nous avons eu beaucoup de chance que la foule recule. Ma mère et peut-être nous, ses enfants, aurions très bien pu nous faire tuer.

Il n'empêche que, peut-être parce que j'avais été absent si longtemps, je n'étais pas hostile à l'idée de revoir mon père. Cela peut être difficile à comprendre, sachant que j'avais si peu de souvenirs de lui et pas un de positif, mais il fait partie de mon identité et de l'histoire de ma vie. Peut-être que, parfois, les familles devraient accorder leur pardon aux gens qui ont mal agi dans le passé.

Cependant, comme il habitait loin et que j'ignorais s'il souhaitait me revoir, j'ai décidé de laisser cela pour le prochain voyage. J'ai gardé ce projet pour moi, à l'époque. C'était quelque chose que je ne voulais faire qu'avec l'assentiment de ma famille, et je savais qu'il me faudrait aborder le sujet avec des pincettes, une fois que j'aurais renoué le lien avec eux.

À mesure que je passais du temps avec ma famille et que je renouais avec les lieux de mon enfance, je réfléchissais au sens de ces mots que tout le monde utilisait, y compris moi : « chez moi ». Y étais-je enfin ?

Je ne savais pas. Après m'être perdu, j'avais eu la chance d'être adopté par une famille aimante, et non seulement j'étais parti vivre ailleurs, mais j'étais devenu une personne tout autre de celle que j'aurais pu devenir si j'étais resté en Inde. Je ne me contentais pas de vivre en Australie, *j'étais* australien. J'avais un chez-moi à Hobart chez mes parents, et j'en avais un avec ma petite amie Lisa, dans l'appartement où nous nous étions installés. Je savais que j'étais chez moi et qu'on m'aimait dans ces deux endroits.

Mais, en retrouvant Khandwa et ma famille indienne, j'avais également l'impression de rentrer chez moi. Je me sentais bien ici, tout simplement. Ici aussi on m'aimait, et j'étais à ma place, d'une manière que je n'avais pas crue possible auparavant et que j'avais du mal à expliquer. C'était ici que j'avais passé mes premières années, ici qu'étaient mes racines.

Alors, quand le moment est venu pour moi de rentrer à Hobart (un moment qui est arrivé bien trop vite), j'ai ressenti ce départ comme un profond déchirement. J'ai promis à ma mère, ma sœur et mon frère, ainsi qu'à leurs jeunes enfants, que je reviendrais bientôt. J'étais venu vérifier que j'avais bien eu deux maisons, chacune associée à ses propres liens affectifs, même si elles se trouvaient éloignées de milliers de kilomètres.

Ce voyage, que j'avais entrepris afin de répondre aux questions sur mon identité, était loin d'être fini. J'avais obtenu des réponses, énormément de réponses, mais maintenant j'avais encore bien plus de questions, auxquelles il n'y avait peut-être pas de véritables réponses, mais que je continuais néanmoins de me poser. Une chose était évidente : le voyage entre l'Inde et l'Australie – entre mes deux chez-moi – en était un que j'allais être appelé à faire de nombreuses fois.

Rapprochement

Pendant que j'étais en Inde, j'avais reçu un texto de félicitations de la part de mon amie Asra, qui avait appris par mes parents mes retrouvailles avec les miens. Nos familles étaient restées proches depuis notre rencontre à Melbourne des années plus tôt, et, lorsque je suis revenu à Hobart, je l'ai appelée pour partager avec elle ce que j'avais vécu en gardant à l'esprit qu'elle, malheureusement, ne pourrait jamais faire le même voyage, son entrée à l'orphelinat ayant fait suite à la mort de ses parents indiens naturels.

Asra était très contente pour moi et m'a demandé ce que j'allais faire maintenant que j'avais réussi à me reconnecter à mon passé. Mon retour à Khandwa avait déclenché un tel tourbillon de révélations et d'émotions... que je ne savais pas quoi dire.

Mes attentes s'étaient résumées à retrouver ma maison et, peut-être, ma mère. Je crois que je voyais cela comme la fin de l'histoire, mais, en vérité, elle a pris la forme d'un nouveau commencement. J'avais à présent deux familles et je devais découvrir où et comment m'imbriquer dans l'une et dans l'autre ; entre deux mondes et deux cultures.

Mes parents et Lisa étaient soulagés que je sois revenu. Nous avions beau nous parler au téléphone tous les jours quand j'étais en Inde, ils craignaient que je leur cache certaines choses. Leur première peur avait été que je disparaisse à nouveau.

Puis Lisa s'était inquiétée pour ma sécurité. Je me trouvais dans l'une des régions les plus pauvres d'un pays inconnu : comment savoir à quoi s'attendre ? Ce n'est qu'une fois rentré que j'ai réalisé combien mon voyage avait été stressant pour eux.

Mais, bien vite, leurs angoisses ont cédé la place à de la curiosité : tout le monde était impatient d'entendre le récit de mes retrouvailles avec ma famille. Je leur avais narré les faits principaux, évidemment, mais ils voulaient maintenant tous les détails. Quelles histoires nous étions-nous racontées ? Quels souvenirs de mon enfance avaient resurgi ? Est-ce que je souhaitais retourner là-bas ?

On aurait dit qu'ils cherchaient à savoir si je désirais toujours vivre ici ou si j'envisageais d'aller habiter en Inde. Je les ai rassurés autant que j'ai pu sur le fait que, bien que cette expérience m'eût changé de manière fondamentale, je restais le même Saroo.

En réalité, il m'a fallu un moment pour redevenir l'ancien moi et pour regarder Hobart à travers mes yeux d'avant au lieu de ceux d'un Indien pauvre.

J'avais en revanche changé par un aspect, qui est rapidement devenu apparent : j'étais désormais quelqu'un qui avait une histoire à raconter, et une foule de gens voulaient l'entendre. Le *Mercury*, la gazette de Hobart, m'a contacté peu après mon retour. Un journaliste avait eu vent de mon histoire et souhaitait m'interviewer. Cela a ouvert les vannes. Après l'*Age* de Melbourne, et le *Morning Herald* de Sydney, ce fut au tour des médias internationaux de s'intéresser à moi.

Nous n'étions pas préparés à ma nouvelle célébrité – nul ne peut s'y préparer, je crois. Parfois, le téléphone sonnait au milieu de la nuit quand des journalistes appelaient de l'autre bout du monde. J'ai réalisé que j'avais besoin d'aide pour gérer toute cette attention médiatique et pris un agent. Bientôt, des éditeurs et des producteurs de films ont commencé à me proposer des projets par téléphone. C'était surréaliste. Je suis vendeur en tuyauterie et robinetterie industrielles ; je n'ai jamais cherché la lumière des projecteurs – je cherchais simplement ma ville natale et ma famille !

Même si j'aimais beaucoup raconter mon histoire, il ne m'était jamais venu à l'idée qu'il me faudrait un jour engager un agent et programmer des rendez-vous média. Par chance, Lisa et mes parents m'ont beaucoup soutenu et accordé tout le temps dont j'avais besoin.

Et, même si répéter inlassablement mon récit finissait par me fatiguer, je pensais que c'était une sorte de devoir de ma part, car cela pouvait aider des gens. Ce qui m'était arrivé était extraordinaire et pouvait donner de l'espoir à d'autres personnes désireuses de retrouver leurs familles perdues, mais

pensant cela impossible. Peut-être que d'autres gens pouvaient être inspirés par ma détermination à saisir les opportunités, aussi intimidantes soient-elles, et à ne jamais baisser les bras...

Parallèlement, je restais en contact avec ma famille indienne grâce aux vidéoconférences en ligne, auxquels ils pouvaient participer via l'ordinateur d'un ami – en partie du moins : ils n'avaient pas de webcam de leur côté et je ne pouvais pas les voir, mais eux me voyaient, et nous pouvions discuter, soit à notre manière bancale et limitée, soit par le biais d'un interprète. J'ai décidé d'équiper ma mère afin que l'on puisse rester en contact et nous voir malgré la distance qui nous séparait. Maintenant que la famille était enfin réunie, je tenais à y jouer un large rôle, à retisser des liens et à faire mon possible pour prendre soin de notre mère, de ma nièce et de mes neveux.

J'avais encore beaucoup de questions et j'espérais qu'elles s'éclairciraient en repartant en Inde lors de mon second voyage. C'était presque l'hiver, mais les températures restaient chaudes, et l'air formait un brouillard de pollution étouffant. Sous un tel climat, le ciel prend une teinte orange grisâtre et ne change pas beaucoup quand le jour cède la place à la nuit.

Je faisais route vers Khandwa afin d'assister à la fin du Diwali, la fête hindoue des Lumières. Comme beaucoup d'éléments de la culture indienne, j'avais quasiment tout oublié à son sujet. Mais, les Indiens ne ratant pas une occasion de faire la fête, je devinais que ce devait être très coloré. Lors du Diwali, on célèbre toutes les bonnes choses et l'on rejette les mauvaises ; on invoque et on loue Lakshmi, la déesse de la Prospérité, et les familles étalent leurs biens devant son image sur l'autel domestique et la remercient. On fait la fête et on offre des cadeaux.

La tradition veut qu'on allume des petites lampes à huile dans les foyers et qu'on couvre les maisons de lumières colorées, comme durant la période de Noël en Australie. Des pétards retentissaient sans arrêt, et j'entendais leurs détonations à mesure que les gens les lançaient pour chasser les esprits maléfiques. La nuit, des feux d'artifice illuminaient le ciel.

Je suis arrivé avec le crépuscule et me suis engagé dans les rues étroites de la vieille ville alors que les festivités y battaient encore leur plein. Ma

mère m'avait dit que je serais toujours le bienvenu chez elle, mais elle comprenait que je vivais désormais comme un Occidental : j'avais besoin de plus d'espace et de commodités que son minuscule logement ne pouvait m'en offrir. Je l'ai remerciée de son hospitalité en lui expliquant qu'il valait mieux que je descende à l'hôtel, qui n'était pas loin, et d'où je pouvais lui rendre visite chaque jour. J'ai donc monté mes affaires à l'hôtel Grand Barrack, puis demandé au chauffeur de taxi de me conduire auprès d'elle et de ma famille à Ganesh Talai.

Quand nous sommes passés par le tunnel sous la voie ferrée, les rues fourmillaient de personnes faisant leurs courses, et le chauffeur m'a déposé dans le parc près du temple et de la mosquée de Ganesh Talai, qui, signe de l'apaisement des tensions religieuses, étaient situés très près l'un de l'autre. Je suis alors parti à pied à travers les ruelles de mon enfance, où je recommençais peu à peu à me sentir chez moi.

J'avais essayé d'apprendre quelques rudiments d'hindi après mon retour en Australie et fait quelques progrès, mais, aussitôt que je m'engageais dans une conversation, j'étais perdu. (J'ai entendu parler d'un homme sur YouTube qui prétend pouvoir enseigner l'hindi en trois jours. Peut-être le contacterai-je un jour ? Cela étant, j'ai comme l'impression qu'il n'y a pas de méthode miracle.)

Ma mère m'a accueilli avec sa chaleur et sa joie coutumières. Elle acceptait très bien mon « autre vie », particulièrement si l'on considère le fait qu'elle ne connaissait rien de l'Australie... excepté à travers le cricket. (Il y avait eu une série de matches entre l'Australie, l'Inde et le Sri Lanka à l'époque de ma première visite, et ma mère m'avait dit qu'après mon départ, chaque fois qu'elle voyait des images de matches rediffusés depuis l'Australie, elle tendait la main vers l'écran dans l'espoir que je me trouve parmi la foule qu'elle touchait des doigts.) Shekila et Kallu avaient également refait le voyage, et ma famille m'a accueilli sans aucune réserve.

Ma mère a insisté pour que nous prenions place sur ses fauteuils en plastique (nous étions ses invités) et elle s'est assise par terre à nos pieds. Nous n'avions guère besoin de mots pour exprimer le bonheur que nous avions de nous revoir, mais nous avons été bien contents quand Cheryl est arrivée pour jouer une fois de plus l'interprète.

Les conversations n'en restaient pas moins laborieuses. Souvent, je formulais ma question en une courte phrase, puis ils discutaient tous entre

eux en hindi pendant plusieurs minutes avant de me livrer leur réponse, généralement une autre courte phrase. J'imagine que Cheryl devait synthétiser. C'est une femme généreuse et très patiente, dotée d'un sens de l'humour aiguisé, une chance pour tout le monde, car ma mère, Shekila et Kallu adorent plaisanter. Cela semble être un trait de famille.

J'ai rencontré une autre femme, prénommée Swarnima, qui parlait un anglais parfait et s'intéressait tant à mon histoire qu'elle s'est proposée de nous servir d'interprète pendant quelque temps.

J'avais offert de la rémunérer pour le temps qu'elle nous consacrait, mais elle avait refusé l'argent. Ses parents m'ont expliqué qu'elle avait été fâchée que je considère son aide comme une relation professionnelle plutôt que comme un service amical. Sa générosité m'a beaucoup impressionné, et nous sommes devenus amis.

Ma famille et moi avons passé les après-midi suivants ensemble, chez ma mère, à discuter tout en mangeant ou en prenant le thé, le plus souvent en compagnie de proches et d'amis. Swarnima traduisait par-dessus le ronronnement du petit ventilateur rouillé installé entre les chevrons de bambou vétustes du toit. Ma mère (manifestement persuadée que je souffrais toujours de malnutrition en dépit des vingt-six années de régime alimentaire australien qui avaient assurément arrangé cela) essayait sans cesse de me faire manger.

Le goût de ses currys de chèvre constitue l'un des souvenirs les plus marquants de mes premières années à Ganesh Talai. J'ai goûté des currys de chèvre dans bien des endroits, depuis des bistrots routiers jusqu'à des restaurants haut de gamme, mais je peux honnêtement affirmer que je n'en ai jamais mangé aucun comparable à ceux que ma mère mitonne sur son petit poêle au fond de sa maison. Tout repose sur le juste dosage des épices et sur la texture de la viande : si la viande de chèvre n'est pas suffisamment cuite, elle est fibreuse et colle aux dents. Ma mère maîtrise cela à la perfection.

Je sais que ça sonne comme les éloges typiques d'un fils envers sa mère, mais c'est la vérité ! J'ai préparé un bon nombre de currys de chèvre chez moi, en Tasmanie, en me basant sur la recette que ma mère m'a enseignée lors de ma première visite, mais les siens sont toujours les meilleurs.

Durant ce séjour, nous avons beaucoup parlé du fait que ma famille n'avait jamais vraiment écarté l'idée que je revienne un jour. Ma mère avait vu le corps de Guddu et savait donc avec certitude qu'il était mort, mais elle m'a expliqué qu'ils ne m'avaient pas pleuré comme lui parce qu'ils n'arrivaient pas à croire que je sois mort. Une curieuse aide les avait confortés dans cette conviction. Ma mère n'avait jamais cessé de prier pour mon retour, et avait consulté un bon nombre de prêtres et de guides religieux au sein de la communauté pour leur demander aide et conseil. Ils lui avaient tous assuré que j'étais sain et sauf et que je vivais heureux. Étrangement, quand elle leur demandait où je me trouvais, ils montraient le sud et répondaient :

— Il est dans cette direction.

Ils avaient fait leur possible pour me retrouver. C'était naturellement une tâche impossible, puisqu'ils n'avaient aucune idée du lieu où je pouvais me trouver. Mais ma mère avait dépensé toutes ses économies pour me chercher : elle avait payé des gens pour qu'ils essayent de me repérer et avait parfois même fait le déplacement dans d'autres villes pour se renseigner auprès des gens.

Kallu m'a dit qu'ils avaient beaucoup discuté avec la police de Burhanpur, de Khandwa et qu'il avait fait beaucoup d'heures supplémentaires pour financer les recherches menées par la famille. Mais, hélas, ils n'avaient jamais rien découvert.

De plus, même s'ils en avaient eu les moyens financiers, ils ne pouvaient pas faire imprimer d'avis de recherche, car il n'existait aucune photo de moi. Il ne leur restait que la prière.

J'ai commencé à réaliser que, tout comme mes recherches pour retrouver ma mère avaient, d'une certaine manière, façonné ma vie, sa conviction que j'étais en vie avait façonné la sienne. À défaut de pouvoir mener des recherches, elle avait fait ce qu'elle jugeait le plus judicieux : elle était restée sur place. En discutant, je m'étais interrogé sur la raison pour laquelle elle habitait toujours à Ganesh Talai alors qu'elle aurait pu s'installer à Burhanpur chez Kallu et son épouse. Elle m'avait répondu qu'elle avait voulu rester près de l'endroit où nous habitions lorsque j'avais disparu afin que, si je revenais un jour, je puisse la retrouver. Cette pensée m'avait bouleversé. Il est vrai que, si elle était partie s'installer bien plus

loin, je n'aurais eu aucun moyen de retrouver leur trace. La force de sa conviction me semble aujourd'hui un des aspects les plus incroyables de toute cette histoire.

Les coïncidences et les événements étranges qui émaillent mon histoire sont si nombreux que je commence à peine à les accepter et même à me réjouir qu'ils se soient produits. Kallu et Shekila m'ont dit qu'ils avaient toujours chéri les souvenirs de nos jeux et de nos baignades quand nous étions enfants, la joie et l'espièglerie de nos jeunes années.

De mon côté, depuis le premier jour à Hobart, je les avais imaginés tous les quatre en Inde, chaque soir avant de m'endormir. Comme eux, je pensais aux bons moments que nous avions partagés, tentant d'envoyer des messages à ma mère pour lui dire que j'allais bien et que je ne les oubliais pas, elle et la famille, que j'espérais qu'ils soient tous vivants et en bonne santé. Un fort lien affectif peut-il créer une sorte de connexion mentale ? Ça semble tiré par les cheveux, mais j'ai traversé tellement d'expériences défiant la raison que je ne peux écarter entièrement cette idée. Il me semble que, d'une manière ou d'une autre, mon message avait été transmis.

Enfin, ma mère m'a dit qu'un jour où elle priait Allah pour qu'il bénisse sa famille, une image de moi était apparue dans son esprit. Le lendemain même, j'étais de retour à Ganesh Talai et dans sa vie.

Lors de ce séjour, nous avons également beaucoup parlé des bouleversements que connaissaient nos vies depuis mon retour. Ma mère m'a dit que le tapage autour de mon histoire avait poussé beaucoup de familles à me proposer leurs filles en mariage, mais elle tenait à ce que je sache que toute décision concernant mon mariage me reviendrait exclusivement. J'ai essayé de lui expliquer à nouveau pour Lisa, que, même si nous étions très heureux ensemble, nous ne projetions pas de nous marier dans l'immédiat. Elle a semblé un peu sceptique.

Mon frère et ma sœur étaient tous deux mariés et parents ; le seul désir de ma mère était que je suive leur exemple avant qu'elle meure – ou, comme elle avait dit, qu'elle « emprunte le chemin menant vers Dieu ». Avant de quitter ce monde, elle voulait être sûre que j'aie quelqu'un pour prendre soin de moi.

Kallu et Shekila m'ont tous deux avoué qu'ils aimeraient beaucoup visiter un jour l'Australie, même si ma mère se sentait trop fragile pour faire le voyage. Shekila m'a dit qu'elle ne demandait pas à voir les kangourous ou l'Opéra de Sydney, mais juste l'endroit où j'avais grandi. Ils voulaient rencontrer ma famille australienne et m'ont assuré qu'ils priaient chaque jour pour eux à la mosquée.

Une des choses les plus touchantes que ma mère m'ait dites est que, si jamais un jour je voulais revenir habiter en Inde, elle me construirait une maison et travaillerait dur pour que je ne manque de rien.

Évidemment, mon intention était que ce soit l'inverse : je voulais lui offrir une maison et faire tout mon possible pour la rendre heureuse.

L'argent est parfois un sujet sensible dans les familles, mais je voulais partager avec eux ma bonne fortune. Au vu de leurs standards, j'étais un homme riche au salaire annuel totalement inaccessible. J'avais conscience qu'il me fallait marcher sur des œufs : je ne voulais pas que la question de l'argent complique ou entache nos nouvelles relations.

Nous avons cherché ensemble quelle serait l'action la plus utile. Le nouvel emploi de femme de ménage de ma mère lui rapportait environ mille deux cents roupies par mois, bien plus que ce qu'elle gagnait quand j'étais petit, mais ça restait une misère même dans une ville rurale comme la sienne. Nous nous sommes demandé par quel moyen je pourrais étoffer ses revenus.

Quand j'ai annoncé à mon frère et à ma sœur que je désirais acheter une maison à ma mère, nous avons évoqué la possibilité qu'elle quitte Ganesh Talai pour se rapprocher de Shekila ou de Kallu. Mais elle se sentait bien là où elle habitait, et préférait rester dans le quartier où elle avait vécu toute sa vie. Par conséquent, nous avons résolu de lui trouver quelque chose là-bas, peut-être même la maison où elle vivait actuellement, mais après les réparations qui s'imposaient.

Inévitablement, le sujet de mon père est arrivé sur le tapis. Mon frère et ma sœur refusaient catégoriquement de lui accorder leur pardon. Ils pensaient bien qu'il avait vu le tapage autour de mon retour, mais ils étaient

déterminés à le rembarquer s'il se montrait, quels que soient les regrets qu'il exprimerait.

Il nous avait abandonnés quand nous étions petits et que nous avions le plus besoin de lui et, à leurs yeux, il devait assumer les conséquences de ses choix. Ils lui reprochaient également la mort de Guddu : si mon père ne nous avait pas quittés, Guddu n'aurait pas été forcé d'aller prendre des risques sur les voies ferrées.

Selon eux, la mort de Guddu et ma disparition étaient prédestinées depuis le jour où mon père avait ramené sa nouvelle épouse chez nous et l'avait présentée à notre mère alors enceinte.

Mais, bien que ma famille se fût juré de ne plus avoir affaire à lui, quelles que soient les circonstances, je n'arrivais pas à ressentir la même chose. S'il regrettait son comportement, je me sentais prêt à lui pardonner. Peut-être parce que, moi aussi, j'avais pris une décision qui avait eu des conséquences dramatiques, je comprenais qu'il ait pu faire un choix malavisé qui avait déclenché toute une chaîne de malheurs. Je ne parvenais pas à le détester pour ses erreurs. Il restait mon père (même si je ne le connaissais pas vraiment), et je ne pouvais m'empêcher de penser que, pour que je renoue entièrement avec mon passé, il fallait qu'il y joue un rôle.

Je n'avais cessé de me demander s'il désirait me rencontrer, mais, à l'approche de la fin de mon séjour, quelqu'un qui était encore en contact avec lui est venu me voir. Il avait effectivement appris la nouvelle de mon retour et avait été furieux que personne dans la famille n'ait cherché à le joindre.

Il avait récemment été souffrant et désirait me voir. Son message résumait à la perfection mon dilemme : en dépit de son ton antipathique, je ne parvenais pas à durcir entièrement mon cœur contre lui alors qu'il était malade. Cependant, je n'avais plus le temps d'aller jusqu'à Bhopal, et encore moins d'évoquer la question avec ma famille et d'obtenir leur bénédiction. C'était quelque chose qu'il me fallait encore reporter.

Une personne que j'avais été depuis longtemps impatient de rencontrer était Rochak, un avocat de la ville âgé d'une vingtaine d'années, et l'administrateur du groupe « Khandwa : ma ville » sur Facebook. Il est

passé me voir à mon hôtel, et j'ai été content de mettre enfin un visage sur son nom. Son groupe avait eu un rôle absolument crucial en me permettant de vérifier que j'avais trouvé le bon endroit. Rochak m'avait également aidé à établir l'itinéraire le plus pratique jusqu'à Khandwa depuis Hobart. Facebook avait aidé à me ramener auprès de ma famille tout autant que Google Earth.

Cela m'a vraiment fait plaisir de pouvoir remercier Rochak en personne. Il était véritablement ravi du rôle que lui et ses amis sur Facebook avaient joué dans mon histoire en confirmant des détails tels que l'emplacement de la fontaine et du cinéma près de la gare (une fois qu'il avait réalisé que le cinéma dont je parlais avait fermé). Malheureusement, il avait oublié de m'envoyer les photos qu'il m'avait promises, et je ne l'avais pas relancé.

À présent, Rochak se rendait compte qu'il aurait pu m'être encore plus utile s'il avait connu la raison qui se cachait derrière ma question, mais j'étais si nerveux que je ne voulais parler à personne de mes projets.

Rochak était en déplacement quand l'histoire de mon retour aux sources avait éclaté, mais il avait rapidement fait le lien quand il avait découvert que son groupe Facebook comptait désormais cent cinquante nouveaux membres, dont la moitié non seulement ne vivaient pas à Khandwa, mais n'étaient même pas indiens.

Il se félicite qu'Internet permette à des gens situés dans des régions aussi reculées que Khandwa d'entrer en contact avec le monde entier, d'élargir du même coup leurs horizons et de créer des relations qui autrefois auraient été impossibles.

Certains critiquent les relations par Facebook et clament qu'il vaut mieux se faire de véritables amis dans le monde réel. Rochak m'a aidé par Internet d'une manière fondamentale. Je pense qu'il n'y a pas de meilleure base pour fonder une amitié.

Avant de partir, Rochak m'a rappelé un dicton indien : « Tout est écrit. » Le destin suit sa route inflexible. D'après lui, le fait que j'aie retrouvé ma ville natale et ma famille était l'accomplissement de ma destinée, tout comme le fait qu'il m'ait apporté son aide.

Rochak m'a également été d'un grand secours pour une dernière chose : en s'arrangeant pour qu'une voiture et un chauffeur m'emmènent jusqu'à Burhanpur, à une heure et demie de route, où j'allais passer la nuit avant

d'embarquer pour un voyage où m'accompagneraient de douloureux souvenirs.

J'avais un train à prendre.

Le retour

Il restait une chose qu'il me semblait devoir faire avant de pouvoir enterrer certains des fantômes de mon passé. Je voulais retourner à Calcutta en tant qu'adulte et m'y rendre en prenant un train depuis Burhanpur, comme l'avait fait l'enfant de cinq ans piégé et paniqué que j'étais, afin de voir quels souvenirs cela réveillait en moi.

En Inde, on ne se contente pas de réserver sa place à bord d'un train. Compte tenu de l'immense pression qui s'exerce sur le nombre limité de sièges, il faut impérativement confirmer sa réservation pour s'assurer qu'en montant à bord du train, il n'y ait pas déjà quelqu'un assis à votre place et qu'elle vous soit attribuée pour toute la durée de votre voyage. C'est d'autant plus difficile quand on ne sait pas quel itinéraire emprunter. J'avais besoin qu'on m'aide à trouver quel train avait bien pu m'emporter à l'autre bout du pays.

J'ai retrouvé Swarnima à la gare de Khandwa après avoir patienté un moment dans la longue file d'attente devant le guichet. Je venais de réaliser que, ne parlant pas la langue, j'allais avoir du mal à obtenir le renseignement souhaité.

Me sentant un brin dépassé par les procédures, son aide s'est révélée précieuse. Les trains en partance de Burhanpur ne voyagent que vers le nord-est ou le sud-ouest, et nous avons découvert que les deux directions offraient un itinéraire possible jusqu'à Calcutta. L'un consistait à descendre vers le sud jusqu'à Bhusawal, une importante jonction ferroviaire d'où une ligne repartait vers l'est à travers le pays. Le second montait vers le nord-est avant de décrire un arc sud-est en direction de la capitale du Bengale-Occidental. Le voyage par le nord ne nécessitait pas de changement.

Lorsqu'on m'a montré les deux itinéraires que j'avais pu emprunter vingt-cinq ans plus tôt, il m'a fallu convenir de l'incertitude de certains éléments dans ma mémoire. Je m'étais clairement trompé au sujet d'un détail important. J'avais toujours cru m'être réveillé dans le train et être arrivé à Calcutta plus tard dans la même journée après avoir, donc, voyagé entre douze et quinze heures.

C'était ce que j'avais expliqué à tout le monde et qui avait servi de base à la plupart de mes recherches sur Google. Mais il était tout bonnement impossible de voyager de Burhanpur à Calcutta en une seule nuit. Par le nord, cela représentait un voyage de mille six cent quatre-vingts kilomètres, et seulement cent de moins en passant par l'est via Bhusawal. Le trajet me prendrait au moins vingt-neuf heures.

Étant certain d'avoir pris le train à Burhanpur durant la nuit, j'avais forcément dû passer une autre nuit à bord. Peut-être avais-je dormi tout au long de la seconde nuit sans me réveiller ? Ou que dans son sommeil entrecoupé de crises de panique et de larmes, le gamin de cinq ans terrifié que j'étais avait tout simplement perdu la notion du temps ? Toujours est-il que le voyage avait forcément été plus long que dans ma mémoire.

Cela expliquait pourquoi mes recherches méticuleuses sur Google Earth avaient mis tant de temps à porter leurs fruits. Non seulement j'avais passé beaucoup de temps à explorer les mauvaises régions du pays, mais, même quand je cherchais à l'ouest, la bordure de ma zone de recherche, calculée en me basant sur la distance que j'avais pu parcourir en douze à quinze heures, n'était pas assez éloignée de Calcutta.

J'avais seulement fini par trouver Burhanpur en jetant un coup d'œil incroyablement fortuit en dehors de cette zone. L'aurais-je trouvée plus vite si je ne m'étais pas trompé sur la durée du voyage ? Peut-être bien, ou peut-être pas... J'avais décidé que la seule méthode fiable était de suivre les lignes de chemin de fer partant de Calcutta ; j'aurais donc continué de les examiner, et cela m'aurait pris davantage de temps. Je présume qu'une fois toute ma zone de recherche fouillée, j'aurais élargi son rayon et continué à chercher... J'aime à croire que j'aurais fini par y arriver d'une manière ou d'une autre.

Tandis que j'hésitais sur l'itinéraire où réserver ma place, une autre hypothèse longtemps tenue pour acquise s'est vue remise en question. J'avais toujours été persuadé qu'après que Guddu et moi avions sauté de

notre train, je m'étais endormi sur un banc avant de me réveiller pour découvrir un train à l'arrêt sur le quai dans lequel j'étais monté (tout cela sans changer de quai). Mais, puisque nous étions arrivés de Khandwa, donc du nord, tout autre train repartant de ce quai aurait presque à coup sûr roulé en direction du sud. Or il est impossible d'aller jusqu'à Calcutta par ce chemin sans changer de trains.

Je devais donc admettre que j'avais fait erreur en pensant que je n'avais pas quitté le quai où Guddu m'avait laissé, auquel cas j'étais peut-être bien monté à bord d'un train retournant vers le nord et été expédié directement à Calcutta, ou j'avais pris la direction du sud et donc changé de train à un moment donné.

Comme je l'ai dit, mes souvenirs de cette nuit effroyable sont largement flous, et parfois il me semble n'avoir gardé que des souvenirs imprécis de certaines choses. Par moments, je les revois en flashes.

Ainsi donc, même si mon souvenir le plus marquant est d'être enfermé à bord du train, incapable de m'échapper, je revois cependant l'image morcelée et illogique d'un train arrêté dans une gare, et duquel je descends avant de monter dans un autre.

Ce n'est qu'un instantané dans un coin de ma mémoire, totalement dissocié des souvenirs de mon voyage en train, et véritablement incertain, mais cela pourrait-il vouloir dire qu'après être initialement parti vers le sud, j'avais changé de train, parce que le mien avait terminé son trajet ou que je m'étais rendu compte qu'il n'allait pas dans le bon sens ? C'était plausible. Je serais donc arrivé à Bhusawal, où j'aurais par mégarde embarqué à bord d'une autre desserte vers l'est à destination de Calcutta...

Une fois prise en compte la possibilité que j'aie pu changer de train, il n'y avait aucun moyen de déterminer lequel des deux itinéraires j'avais le plus de chances d'avoir emprunté.

Ce train pris à Bhusawal aurait pu m'envoyer vers l'est au fil d'une suite de tours et de détours, mais j'aurais aussi pu avoir plus de chance et être monté dans un train repartant vers le nord en direction de Burhanpur, puis m'endormir, manquer l'arrêt et me retrouver entraîné sur l'itinéraire nord-est en direction de Calcutta.

Ou peut-être que le train en direction du sud dans lequel j'étais initialement monté avait bifurqué pour repartir vers le nord à un moment donné de mon sommeil, ou que la voiture dans laquelle je me trouvais avait

été rattachée à une autre locomotive, qui, elle, était repartie vers le nord. Je devais bien avouer que j'avais peu de chances de le découvrir un jour. Cela resterait à jamais un mystère.

Je me suis dit que, si je ne pouvais pas être certain de suivre exactement le même itinéraire, peut-être n'importait-il pas tant que ça... L'idée était simplement de parcourir la distance et de me faire une impression de la longueur du voyage, et peut-être aussi de réveiller quelques souvenirs enfouis ou refermer la porte sur d'autres.

Partant de là, j'ai préféré m'en tenir à mon souvenir initial (celui d'avoir été enfermé à bord durant tout le voyage) et prendre le chemin le plus direct, par le nord-est. Pour être honnête, une autre raison qui m'a fait opter pour cet itinéraire est qu'il s'avérait plus facile à organiser et plus sûr : un train quittait Burhanpur à l'aube, tandis que l'itinéraire par le sud m'obligeait à aller jusqu'à Bhusawal tard dans la nuit, puis à attendre jusqu'au petit matin pour reprendre un train partant vers l'est.

J'ai donc décidé de prendre le Calcutta Mail, qui emprunte le même itinéraire aujourd'hui que dans les années 1980. Mon train partait de Bombay, sur la côte ouest de l'Inde, et arrivait à Burhanpur à cinq heures vingt (c'est pourquoi je devais y passer la nuit) avant d'entamer sa route en direction de la capitale du Bengale-Occidental, à laquelle la ligne doit son nom.

À dire vrai, il y a très peu de chances que cette desserte soit celle que j'avais empruntée à l'époque, même si j'avais pris cet itinéraire par le nord-est. La halte en gare de Burhanpur ne durerait que deux minutes, durant lesquelles un contrôleur vérifierait l'identité des nouveaux passagers. Comment aurais-je pu grimper à bord et m'endormir avant qu'il reparte ? J'étais en effet sûr qu'il n'y avait eu aucun contrôleur en vue à l'époque. À vrai dire, le fait que je n'en aie pas vu un seul durant tout mon périple est une énigme incompréhensible, car les contrôleurs sont habituellement présents dans les trains inter-États. Cela expliquait d'autre part pourquoi je ne parvenais jamais à m'éloigner de Calcutta quand j'essayais de revenir chez moi en montant dans des trains au hasard : comme j'évitais les contrôleurs, je n'empruntais sans doute inconsciemment que des dessertes locales ou régionales. (D'une certaine façon, ç'avait été une chance, car, si j'avais réussi à quitter Calcutta, le risque était grand que, plutôt qu'être ramené vers mon État natal du Madhya Pradesh, j'aie fini autre part, ce qui

n'aurait fait qu'aggraver le problème. J'aurais pu me retrouver doublement, voire triplement perdu. En dehors de Calcutta, il y avait peu de chances qu'une agence d'adoption m'ait recueilli.)

Je ne voulais pas que la question de mon parcours puisse compliquer les choses. Aussi, une fois mon choix porté sur le Calcutta Mail, Rochak et Swarnima m'avaient aidé à tout mettre en place. Quand la voiture qui devait me conduire à Burhanpur est arrivée, je suis parti rendre une dernière visite à ma mère.

Entre-temps, Swarnima avait regagné son lieu de travail, à Pune, où elle habitait, mais heureusement Cheryl était là pour traduire notre dernière conversation autour d'une tasse de thé. Nous avons posé ensemble pour des photos de famille et, quand je regarde à présent ces photos, je suis frappé par ma ressemblance avec ma mère, mon frère et ma sœur.

Lorsque ma mère et Cheryl m'ont accompagné jusqu'à la voiture, nous sommes passés devant une foule de voisins qui étaient venus voir le petit gamin perdu faire à nouveau ses adieux à sa famille. C'était un départ particulièrement émouvant. Nous étions en train de revivre le jour où je m'étais perdu. La fois précédente, je ne leur avais même pas dit au revoir ; aujourd'hui, un quart de siècle plus tard, ma mère m'avait serré fort dans ses bras, le sourire aux lèvres. Cela devait être tout aussi émouvant pour elle que pour moi (plus encore peut-être pour elle), mais, cette fois, elle était sûre que je reviendrais. Elle savait que maintenant nous nous retrouverions toujours.

J'ai passé la soirée sur la terrasse du restaurant de mon hôtel de Burhanpur, à regarder illuminer le ciel les derniers feux d'artifice que les gens avaient gardés pour le Diwali. Je savais que ce voyage n'éclaircirait pas toutes les zones d'ombre de mon voyage initial.

En fait, la perspective de celui-ci me rendait nerveux, et je me demandais quels autres souvenirs (ces réminiscences qui avaient constitué les pierres angulaires de mon identité) il risquait de bousculer.

On m'avait conseillé d'arriver à la gare de Burhanpur une heure à l'avance par précaution. Aussi, quand je me suis enfin couché, j'ai réglé mon alarme pour trois heures dix. Mais c'était inutile : un coup à la porte

m'a réveillé et j'ai ouvert pour me retrouver face à un jeune homme en veste militaire, le visage presque entièrement camouflé sous une écharpe, qui s'est présenté comme le conducteur de l'*autorickshaw* que le réceptionniste de l'hôtel m'avait commandé. L'hôtel ne disposant pas d'eau chaude, je me suis réveillé avec un jet d'eau froide et j'ai quitté ma chambre à quatre heures pile avant de m'enfoncer dans l'obscurité au-dehors.

Nous avons chargé mes bagages sur le tricycle à moteur et filé dans les rues silencieuses, passant devant de nouveaux blocs d'appartements, certains achevés, d'autres pas, et d'autres encore à venir, à en croire les nombreuses pancartes colorées. On voit ces panneaux à travers toute l'Inde, chacune vantant la construction prochaine d'un nouvel immeuble doté d'une salle de gym, d'une piscine et de tout le confort moderne, ce qui reflétait, j'imagine, l'expansion économique du pays.

Comme l'impatience et l'anxiété m'avaient empêché de dormir convenablement, l'air frais des moments précédant l'aube était le bienvenu et m'aidait à rester éveillé. Autour de nous, je devinais les silhouettes de vaches dormant sous les stores de boutiques et de cochons blottis les uns contre les autres dans les recoins.

Nous nous sommes arrêtés devant la gare, où quelques personnes étaient assises en groupes et d'autres dormaient par terre, emmitouflées jusqu'à la tête sous des couvertures, qui leur donnaient de façon troublante l'air de corps dans des housses mortuaires.

Un panneau lumineux rouge à l'intérieur indiquait que le train aurait une heure de retard. C'était bien la peine de prendre mes précautions...

J'avais largement le temps de faire le tour de la gare d'où j'étais parti lors de mon premier voyage à Calcutta. Même si elle ressemblait beaucoup au souvenir que j'en avais gardé, certains détails avaient néanmoins changé. Dans ma mémoire, les bancs sur le quai, y compris celui sur lequel j'avais dormi ce fameux soir, étaient formés de simples planches.

Aujourd'hui, il s'agissait de plaques de granit poli encastrées dans un cadre en bois. Et, tandis que Ganesh Talai semblait bien plus sale que dans mon enfance, la gare de Burhanpur, à l'époque jonchée de débris, était aujourd'hui impeccable. Une affiche sur le mur montrait un policier arrêtant un homme qui crachait sur le quai.

En regardant le quai opposé, j'ai eu la certitude que c'était celui d'où j'étais parti lorsque j'avais essayé de retrouver Guddu. Ainsi donc, j'étais

sans doute parti initialement vers le sud, même si j'avais fini par repasser par Burhanpur en remontant sur l'itinéraire nord. La tête me tournait sous la quantité de changements possibles.

Un vendeur de thé qui m'avait remarqué depuis l'autre quai a attiré mon attention. Faute d'occupation, je lui ai indiqué par un geste que je lui en achèterais volontiers une tasse. Il m'a fait signe de rester où j'étais, puis il a sauté sur les rails pour traverser, la tasse en équilibre sur un plateau métallique.

Il venait juste de regagner son quai quand un train de marchandises est passé dans un grondement de tonnerre : un spectacle impressionnant et effrayant. En Australie, les trains ralentissent généralement à l'approche des gares, mais ici, des monstres d'acier passaient régulièrement à pleine vitesse en tirant des vibrations du quai.

Ils faisaient partie du quotidien de cet homme, qui évaluait de façon experte s'il pouvait ou non franchir les voies. Mais cela était certainement beaucoup plus difficile à estimer pour un esprit distrait par la peine ou le remords. Et je ne pouvais m'empêcher d'imaginer ce qui attendait celui qui faisait erreur. Était-ce ce qui était arrivé à Guddu ?

Même si j'ignore encore précisément de quel quai je suis parti et si je suis resté à bord du même train, je garde des souvenirs nets, quoique décousus, du voyage en train lui-même. Je me revois grimper à bord et chercher Guddu, puis me recroqueviller sur une des banquettes et me rendormir. Ouvrir les yeux sous la lumière du jour, brillant de tous ses feux dans une voiture vide roulant à toute vitesse. Je me souviens qu'à un moment donné le train s'est arrêté au moins une fois durant le trajet, dans un lieu désert, mais que les portières sont restées désespérément bloquées. J'avais peur et je ne comprenais pas, et j'imagine qu'il est logique que j'aie quelque peu perdu la notion du temps. Le voyage avait dû sembler durer une éternité pour un enfant de cinq ans.

Petit à petit, le jour s'est levé tandis que les gens continuaient d'arriver sur le quai au compte-gouttes. Apparemment, le retard du train était prévisible. Certains étaient emmitouflés, comme si les températures descendaient au-dessous de zéro. Dans ce pays chaud, la fraîcheur de l'aube

pouvait sembler rude pour les habitants. Les gens transportaient une variété de bagages : sacs et balluchons, appareils électroménagers fermement emballés dans des cartons. Comme la clarté augmentait, j'ai vu apparaître la grande citerne d'eau derrière la gare, grâce à laquelle j'avais pu identifier Burhanpur vue du ciel. J'avais de la chance qu'elle n'ait pas été démolie ou déplacée, sans quoi je n'aurais jamais reconnu les lieux.

Le Calcutta Mail s'est engagé silencieusement dans la gare à l'arrivée de l'aube. Il avait déjà parcouru cinq cents kilomètres en huit heures depuis sa ville de départ de Bombay, au bord de la mer d'Arabie. J'attendais sous le repère où ma voiture était censée s'arrêter, et, comme prévu, un contrôleur a consulté sa liste avant de m'inviter à monter dans la voiture, où j'avais accédé à ma place réservée. Comptant faire le voyage dans des conditions plus confortables que la première fois, j'avais retenu un « compartiment première classe » dont j'espérais, avouons-le, qu'il ressemblerait à ceux de l'Orient-Express dans les romans d'Agatha Christie, mais il n'a pas comblé toutes mes attentes.

Il n'y avait pas de voitures de luxe sur ce train, ni de grooms en uniforme blanc amidonné avec boutons dorés servant des gin-tonics sur un plateau d'argent.

La disposition intérieure des voitures ressemblait beaucoup à celle des secondes classes dans lesquelles j'étais monté enfant : des séries de sièges individuels se faisaient face contre les fenêtres, et, au-delà de l'allée, une espèce de cabine ouverte abritait des banquettes opposées où l'on pouvait s'allonger pour dormir.

Les voitures de première classe étaient évidemment mieux équipées, mais les sièges en cuir marron usé n'en restaient pas moins durs. Je n'aurais heureusement pas à rester assis toute la durée du voyage.

Mon billet me permettait également de m'asseoir sur l'une des banquettes-couchettes au fond de l'allée, et, pour le moment, j'avais tout l'espace pour moi.

Une autre énigme entourait mes souvenirs de ce premier voyage : comment ma voiture avait-elle pu être vide du premier moment où je m'étais réveillé jusqu'à mon arrivée à Calcutta ? Une voiture de train circulant à vide en Inde est une chose totalement inimaginable. Je suis pourtant certain qu'elle l'était. Si quelqu'un était monté, je lui aurais à coup sûr demandé de m'aider, même si ç'avait été un contrôleur. Il se peut que

des voyageurs aient occupé les voitures voisines, bien sûr, sans que je le sache, car je n'avais vu ni entendu personne.

J'étais resté assis dans ma voiture déserte en attendant que quelqu'un m'ouvre les portières. La voiture était-elle verrouillée ? La ramenait-on à Calcutta pour des réparations ? M'étais-je d'une manière ou d'une autre retrouvé sur un train de service qui n'était pas censé prendre de passagers plutôt que dans un train de voyageurs ? Dans ce cas, pourquoi s'était-il rendu jusqu'à Calcutta ?

Tandis que le train s'ébranlait, un frisson m'a saisi à la pensée que c'était exactement de cette façon que tout avait tragiquement commencé vingt-cinq ans plus tôt. Mais j'étais venu pour remettre les choses en ordre en affrontant mes anciennes peurs et les circonstances d'alors. Je voulais parcourir à nouveau cette distance dans la peau d'un adulte, plus avisé et plus capable. Mon but était également de retourner à Calcutta, de revoir les rues où j'avais survécu et de rendre visite à Mme Sood et aux employés de l'orphelinat Nava Jeevan, l'endroit où mon destin avait pris un tournant décisif. Comme le train accélérait et quittait la gare de Burhanpur, j'ai regardé dans la voiture autour de moi en me demandant ce qui motivait le voyage des autres passagers.

Quand j'étais enfant, l'avion était réservé en Inde aux gens importants : politiciens, magnats industriels et leurs familles, stars de Bollywood. Les chemins de fer étaient les veines du pays, par lesquelles circulaient marchandises, personnes et argent. Les trains apportaient à notre petite ville reculée de l'Inde rurale un aperçu de la vie urbaine plus prospère.

Il n'y a rien de surprenant à ce que nous ayons passé autant de temps à traîner autour des gares pour regarder les gens aller et venir, et gagner notre vie tant bien que mal en vendant des articles aux voyageurs (comme Guddu et ses kits brosse à dents-dentifrice qui lui avaient attiré ces fameux ennuis avec la police) ou mendier auprès d'eux. Le chemin de fer constituait notre unique lien avec le reste du pays, et, pour la plupart des gens, c'est probablement encore le cas.

Ils sont en revanche loin d'être rapides. Lorsque Swarnima et moi avions réservé ma place sur le Calcutta Mail, j'ai découvert qu'il roulait en

moyenne à cinquante ou soixante kilomètres-heure. Mes amis indiens à l'université avaient donc quelque peu surestimé la vitesse habituelle des trains. Une chance, car ma zone de recherche initiale, calculée à partir de mon souvenir erroné d'un voyage d'une demi-journée, s'en était trouvée plus vaste qu'elle n'aurait dû. S'ils avaient su que les trains étaient si lents, il m'aurait peut-être fallu plus longtemps pour agrandir mes recherches au-delà. Je me suis adossé à mon siège, m'armant pour les près de trente heures de voyage qui m'attendaient.

Au départ, la plupart des autres passagers demeuraient sur leurs couchettes pour terminer leurs nuits.

Mais, bientôt, j'ai commencé à entendre des gens bouger et murmurer, et des rideaux se sont tirés pour dévoiler des familles entières de voyageurs qui se réveillaient pour affronter le jour.

Nous voyagions depuis un peu plus d'une heure quand j'ai vécu un moment particulièrement poignant. Si j'avais bien emprunté jadis cet itinéraire par le nord-est, j'étais forcément passé par ma ville natale, Khandwa. Je savais que nous roulions dans sa direction, mais, en arrivant dans la ville au moment où elle s'éveillait et où les gens démarraient leurs activités quotidiennes, je n'ai pu m'empêcher d'imaginer le petit garçon de cinq ans endormi...

En me réveillant à ce moment-là, j'aurais peut-être pu descendre du train et rentrer à la maison comme si de rien n'était, en supposant que Guddu avait rencontré des amis ou trouvé quelque chose à quoi s'occuper. J'aurais pu sauter dans mon lit en regrettant de n'avoir pu passer plus de temps avec lui.

Et alors, rien de ce qui s'en est suivi (ce que j'ai vécu dans les rues de Calcutta, mon sauvetage et mon adoption) ne se serait produit. Je ne serais pas australien et vous ne seriez pas en train de lire mon histoire. Au lieu de cela, j'avais peut-être dormi durant une halte de deux minutes à Khandwa, non loin de l'endroit où ma mère et ma sœur dormaient probablement elles-mêmes, et j'avais été emporté loin de ce qui aurait été une vie très différente.

Ces pensées flottaient dans mon esprit lorsque le jour s'est installé et que les bruits dans le train se sont amplifiés. Les voix devaient monter d'un ton pour se faire entendre au-dessus du grondement et des bruits de ferraille du train sur les rails. Il me semblait que chacun avait un téléphone portable

dans sa poche, hurlant ses sonneries stridentes de morceaux populaires tirés de films hindous, et il y avait un bruit sourd et continu de conversations.

Une compilation sur CD mêlant plusieurs styles de musique hindoue contemporaine jouait en fond ; il y avait du jazz et même une sorte de jodel en hindi. Les vendeurs ont commencé leurs navettes d'un bout à l'autre du train pour proposer boissons et repas en entonnant leur semblant de chant : *Chay, chay, break-fist, break-fist, om-litte, om-litte*[\[10\]](#).

Marchant un peu pour me dégourdir les jambes, j'ai trouvé la voiture-cuisine, où des cuistots torse nu faisaient frire divers en-cas à base de pois chiches et de lentilles dans de l'huile bouillante, ou bouillir des montagnes de pommes de terre découpées en rondelles dans de larges cuves. Cuves et marmites posées à même la brique chauffaient sur d'énormes feux à gaz tandis que les cuisiniers s'affairaient autour d'elles avec de longues cuillères-spatules en bois. C'était impressionnant de les voir travailler à bord du train secoué de cahots.

Il n'y avait aucune voiture sur le Calcutta Mail identique à celle dans laquelle je m'étais trouvé enfermé, avec des fenêtres à barreaux et des rangées de banquettes en bois inconfortables. En outre, on ne pouvait pas non plus passer d'une voiture à l'autre : les portières s'ouvraient uniquement sur le quai, et il n'y avait pas de portes entre les voitures. Il semblait de plus en plus probable que je me sois trouvé dans une sorte de voiture qui n'était pas en service lors de mon premier voyage. Sans quoi la cohue et le bruit étaient inévitables dans un train indien, et les probabilités que la voiture soit restée vide étaient autrement nulles.

Tandis que le train avançait vers le nord-est, le paysage que nous traversions était tel que je me le rappelais. Un champ de poussière à perte de vue. Mais, cette fois, j'étais assez calme pour apprécier sa texture et les détails : des étendues de champs de coton et de blé, des cultures irriguées et des plants de piments si fournis qu'ils paraissaient entièrement rouges vus de loin, en plus des habituels vaches, chèvres, ânes, chevaux, cochons et chiens. Des moissonneuses-batteuses et des charrues à bœufs s'activaient côte à côte pendant que des fermiers empilaient des balles de foin à la main.

Je voyais des villages entiers de minuscules maisons de brique et de plâtre peintes aux couleurs pastel (rose pâle, vert citron et bleu ciel) et aux vieux toits de tuiles de terre cuite qui semblaient prêts de s'effondrer. Nous avons également traversé de toutes petites gares peintes aux couleurs rouge

brique, jaune et blanc des chemins de fer indiens. J'avais dû en voir quelques-unes à l'époque, lorsque j'avancais à toute allure en suppliant le train de s'arrêter. Je me demandais si quelqu'un dans ces champs avait remarqué le train passant à grande vitesse et le petit visage terrorisé regardant à la fenêtre.

J'ai pensé à Calcutta, et je me suis rendu compte que j'étais moins anxieux qu' impatient. Même si certains quartiers réveilleraient inmanquablement des souvenirs, ce serait un peu comme visiter un lieu pour la première fois. Je m'étais perdu à Calcutta, mais je revenais à Kolkata[11]. La ville et moi avions tous deux changé, et il me tardait de voir à quel point.

La nuit avait commencé à tomber tandis que je développais ces pensées, et, le temps que j'abaisse le siège et déballe les draps fournis par les chemins de fer indiens de leur emballage papier, il faisait nuit noire. Comme je m'allongeais sur ma couchette, je me suis aperçu que je pouvais encore voir par la fenêtre les temples éclairés, les phares des vélos et les lumières des maisons clignoter à mesure que nous passions devant.

Bientôt, le balancement du train m'emplit d'une sensation de bien-être inespérée. Je me sentais détendu, allongé là, bercé dans ma couchette au milieu des bruits de conversations des gens discutant dans des langues qui semblaient familières, mais que je ne comprenais pas. Durant la journée, j'avais bavardé avec un petit garçon curieux assis dans le compartiment voisin. Il avait une dizaine d'années et était désireux de tester son anglais scolaire : « *What's your name/Comment t'appelles-tu ?* » et « *Where are you from/D'où viens-tu ?* » Il semblait avoir remarqué que je n'étais pas d'ici, en dépit de mon apparence. Peut-être étaient-ce justement mes habits ou le fait que je ne me joignais pas aux conversations en hindi ou en bengali qui l'avaient mis sur la voie. Lorsque je lui avais dit que j'étais australien, il m'avait dit « Comme Shane Warne », le joueur de cricket. Nous avions discuté un peu de cricket, puis il m'avait demandé :

— Es-tu marié ?

Quand j'avais répondu que non, il m'avait fait part de son regret.

— Qui est ta famille ? m'avait-il demandé ensuite, et je m'étais surpris à hésiter.

— Ma famille vit en Tasmanie, mais j'ai aussi de la famille ici, à Khandwa, dans le Madhya Pradesh, avais-je fini par répondre.

Ma réponse avait paru le satisfaire, et j'avais réalisé qu'elle commençait également à me plaire aussi.

Le lendemain en fin de matinée, nous avons commencé à nous approcher de Calcutta. Depuis ma place à bord du train, je voyais de quelle manière les voies fusionnaient pour ne laisser qu'une série de rangées parallèles de rails entrant dans la gare de Howrah. J'avais peut-être voyagé sur ces rails en tant qu'enfant, mais comment le savoir ? Je n'avais peut-être pas réussi à monter dans aucun train qui partait de ce côté de la ville. Il semblait y avoir un nombre de lignes inimaginable, qui pouvaient emporter un voyageur dans n'importe quelle direction. J'avais devant moi la preuve que je n'avais pas eu la moindre chance de regagner ma ville.

Le train a paru accélérer en traversant des passages à niveau, où des camions, des voitures et des *autorickshaws* attendaient dans un concert de klaxons.

Bientôt, nous entrions dans les profondeurs d'une des plus grandes métropoles du monde, en rejoignant quelque quinze à vingt millions de gens.

Il était midi vingt, exactement trente heures après mon départ de Burhanpur, quand le train est arrivé au ralenti dans l'imposante gare de brique rouge de Howrah. Un sentiment de déjà-vu m'envahissait à mesure que nous nous approchions du quai. J'étais revenu.

En descendant du train, j'ai pris une minute ou deux pour simplement rester là au milieu du hall de la gare grouillante et me laisser bousculer par la cohue, comme à l'époque. Cette fois, les gens déambulaient en me contournant, comme ils l'auraient fait avec n'importe quel adulte se trouvant sur leur chemin. À l'époque où je suppliais pour qu'on m'aide, je crois que personne ne m'avait remarqué. D'un côté, j'étais convaincu que pas un parmi tous ces gens n'avait voulu prendre le temps d'aider un enfant perdu ; mais, de l'autre, je me demandais s'il pouvait y avoir une autre réaction possible : dans une masse de personnes de cette taille, tout le monde était anonyme, invisible. Qu'est-ce qui pouvait bien démarquer un enfant apeuré au milieu de l'agitation régnante ? Et quand bien même l'une d'elles se serait arrêtée, combien de temps aurait-elle accordé à un gamin

qui baragouinait une question en hindi à propos d'une ville dont elle n'avait jamais entendu parler ?

Le bâtiment de la gare lui-même réveillait des images obsédantes. J'y avais mendié, j'avais dormi dans ses allées et ses parages, et passé des semaines à faire de vains allers et retours à bord de trains dans l'espoir de le quitter.

La gare avait été mon chez-moi durant une des périodes de ma vie les plus traumatisantes. Aujourd'hui, ce n'était qu'une simple gare, certes immense et plus fréquentée que je n'en avais jamais vu, mais je n'avais rien à gagner à m'attarder ici.

Je n'ai remarqué aucun enfant sans-abri à l'intérieur (peut-être sont-ils plus fréquemment déplacés aujourd'hui). En revanche, j'ai vu une poignée de petits groupes une fois que je fus sorti du bâtiment sous le soleil éclatant. Ils avaient cet air caractéristique : crasseux du fait de vivre dans la rue, et d'une certaine manière à la fois oisifs et à l'affût des opportunités ; attentifs aux gens qui passaient près d'eux, qu'ils pouvaient solliciter pour une pièce ou peut-être voler. Aurais-je pu moi aussi intégrer une bande ou étais-je trop méfiant ou trop naïf ? Difficile d'imaginer comment j'aurais pu continuer de survivre seul dans ces rues. J'aurais certainement fini comme l'un de ces gamins, ou bien mort.

Je me suis trouvé un taxi et, bientôt, je me dirigeai vers l'hôtel que mon agent de voyages m'avait réservé et qui s'est avéré être assez haut de gamme. On y servait de la nourriture indienne et occidentale, et il disposait de bars, d'une salle de gym et d'une piscine à débordement. Je suis allé nager. On pouvait se détendre sur des chaises longues autour de la piscine ou nager jusqu'au bord et profiter de la vue sur Calcutta, qui s'étendait au-dessous à perte de vue, avec son brouillard de pollution, le chaos de ses rues et sa population pauvre.

Une des principales raisons qui m'avaient amené à Calcutta était que je souhaitais rencontrer quelqu'un qui avait joué un rôle absolument central dans ma vie. Lorsque j'avais appris que Mme Sood était non seulement encore en vie, mais qu'elle travaillait toujours pour l'ISSA, je m'étais arrangé pour pouvoir lui rendre visite à son bureau. Ayant pris contact avec

mon interprète bengali, j'ai emprunté un taxi pour traverser la circulation folle, la poussière et la puanteur des eaux usées non traitées.

Le bureau de l'ISSA est situé dans un bâtiment victorien vétuste de Park Street, un quartier truffé de bars et de restaurants, qui abrite également le Flury's, un salon de thé dont les gens apprécient les gâteaux et le célèbre sandwich au concombre. L'association constitue une oasis de salut au milieu de tout ce raffinement et de ce luxe.

Nous avons traversé une première salle, où des employés assis à leurs bureaux s'affairaient sur des montagnes de paperasse. C'est alors que je l'ai vue, le nez collé sur un moniteur d'ordinateur et entourée de dossiers administratifs dans son bureau exigu, un vieux climatiseur pendant de guingois sur le mur derrière elle : Mme Sood. L'endroit n'avait pas du tout changé en vingt-cinq ans.

Mme Sood a écarquillé les yeux quand je suis entré et que je me suis présenté. Nous nous sommes serré la main et embrassés. Elle allait à présent sur ses quatre-vingts ans, mais elle m'a affirmé qu'elle se souvenait bien de moi quand j'étais enfant, malgré le nombre de gamins dont elle s'était occupée depuis.

— Je me souviens de ton sourire malicieux. Ton visage est resté le même, m'a-t-elle dit dans son anglais impeccable, avec un large sourire.

La dernière fois que nous nous étions vus, c'était quelques années après mon adoption, à Hobart, où elle était venue accompagner un autre enfant adopté.

Elle a voulu savoir comment allaient mes deux mères, puis a demandé à une assistante sociale avec qui elle travaillait, Soumeta Medhora, de lui sortir mon dossier d'adoption. Pendant qu'elles le cherchaient, j'ai regardé le tableau de liège au mur, couvert de photos d'enfants souriants.

Voilà trente-sept ans que Mme Sood œuvre pour venir en aide aux enfants nécessiteux depuis ce bureau. Durant cette période, elle a organisé l'adoption d'environ deux mille enfants indiens, certains par des familles indiennes, d'autres par des familles étrangères.

Elle a elle-même une fille, une brillante femme d'affaires qui raconte à tout le monde qu'elle a « fait don » de sa mère au monde de l'adoption.

Née à Delhi, Mme Sood avait obtenu un diplôme de droit avant de s'intéresser à l'adoption. Elle avait placé son premier enfant en 1963 et, trois ans plus tard, avait réussi à aider une étudiante suédoise, Madeleine

Kats, à adopter une petite fille indienne en Suède. L'étudiante était devenue journaliste, et, lorsqu'elle avait raconté son histoire en mentionnant Mme Sood, d'autres familles étrangères avaient commencé à solliciter son aide pour organiser des adoptions. C'est ainsi que tout a commencé.

Mme Sood s'était installée à Calcutta, où elle avait été formée par les missionnaires de la Charité, l'ordre fondé par Mère Teresa. En fait, elle avait même reçu la bénédiction de Mère Teresa en personne. Elle avait obtenu le soutien d'autres gens influents, telle Ashoka Gupta (présidente de la Conférence des femmes de l'Inde et célèbre combattante de l'indépendance) et, grâce à lui, avait créé son association en 1975.

Sept ans plus tard, l'ISSA avait ouvert l'orphelinat où j'avais vécu, Nava Jeevan, qui signifie, comme je l'ai déjà indiqué, « nouvelle vie ».

Mme Sood m'a dit que mon adoption s'était passée sans encombre, tout particulièrement par rapport aux procédures d'adoption internationale observées actuellement. Elle a expliqué que les adoptions entre pays étaient aujourd'hui gérées par une autorité centrale, et non plus directement par le biais d'agences comme la sienne, et que des mesures destinées à simplifier les procédures avaient au lieu de cela compliqué et rallongé les démarches. Aujourd'hui, il fallait généralement un an en moyenne, et parfois jusqu'à cinq pour finaliser les modalités, les procédures et les détails administratifs.

Sa frustration était perceptible, et je savais que maman éprouvait le même sentiment (elle soutenait activement la simplification des démarches d'adoption internationale après avoir subi les lenteurs administratives pour adopter mon frère et constaté par elle-même les effets désastreux qu'elles avaient eues).

En 1987, mes parents adoptifs, ayant reçu leur agrément d'adoption, avaient rencontré une personne de l'ISSA qui accompagnait des enfants adoptés en Australie et leur avait montré mon dossier. Ils avaient immédiatement accepté de m'accueillir. Deux semaines plus tard, Mme Sood leur avait rendu visite en personne alors qu'elle accompagnait mes camarades de Nava Jeevan adoptés, Abdul et Musa, et avait ramené l'album photos que mes nouveaux parents avaient préparé à mon intention.

J'ai demandé à Mme Sood s'il était habituel que des familles étrangères ayant adopté un petit Indien en adoptent un second, même si les deux enfants n'étaient pas liés par le sang. Elle m'a répondu que c'était effectivement assez fréquent : le premier enfant s'ennuyait ou ressentait un

isolement culturel, ou encore l'expérience s'était si bien passée que les parents souhaitaient recommencer.

On a servi du thé. Tandis que nous le buvions, Mme Medhora est revenue avec mon dossier, et j'ai pu voir les documents officiels de mon adoption. Les pages étaient un peu jaunies et fragiles, comme si elles risquaient de s'effriter sous mes doigts. Attachée au dossier, j'ai trouvé une photo de moi en Australie, que mes parents avaient envoyée après mon arrivée. J'affichais un large sourire, un club de golf à la main, debout devant une voiturette de golf de l'époque. Il y avait également une copie de mon passeport, avec une photo de moi à six ans regardant droit vers l'objectif du photographe.

Mes documents officiels et mon passeport orthographiaient tous mon nom « Saru », tel qu'il avait été enregistré à mon entrée au commissariat. C'étaient papa et maman qui avaient anglicisé l'orthographe en « Saroo » pour qu'il soit plus conforme à la prononciation.

Le dossier révélait aussi que j'étais venu à l'attention des autorités de Calcutta après être entré en détention au poste de police d'Ultadanga le 21 avril 1987. Après une évaluation, j'avais été placé au centre pour mineurs de Liluah, où j'avais été classé parmi les « enfants nécessitant soins et protection ». Il existait deux autres catégories pour les enfants placés à Liluah : ceux dont les parents avaient eu affaire à la police et à la justice, et ceux qui avaient eux-mêmes commis des délits. Nous étions tous logés à la même enseigne.

La chronologie des événements devenait un peu plus claire : j'étais resté à Liluah un mois, puis j'avais été confié à l'ISSA lors d'une audience au tribunal pour enfants le 22 mai.

Mme Sood se rendait régulièrement à Liluah pour s'aviser des nouvelles admissions de pensionnaires de la première catégorie et, le cas échéant, adressait une demande au tribunal pour qu'ils lui soient confiés temporairement. Le tribunal avait donné à son agence deux mois pour retrouver ma famille et me rendre à elle, ou bien me faire déclarer « disponible à l'adoption ».

À défaut de quoi, je serais renvoyé à Liluah, où je resterais en attendant que l'ISSA poursuive l'affaire. C'est ce qui était arrivé à Mantosh, et il avait fallu deux ans à l'ISSA pour se débarrasser des complications au sein de sa famille et le rendre disponible à l'adoption.

Dans mon cas, le personnel de l'ISSA avait pris une photo de moi (la première que quiconque ait jamais prise) qu'ils avaient fait publier le 11 juin dans un quotidien bengali en précisant que j'étais un enfant perdu.

Le 19 juin, ils l'avaient fait publier dans l'*Oriya Daily*, un journal à gros tirage de l'État d'Orissa, pensant que je pouvais être monté dans le train à Brahmapur, une ville côtière de cet État. Évidemment, cela n'avait rien donné : c'était à des kilomètres de la ville où j'habitais. En conséquence de quoi j'avais été déclaré officiellement « enfant abandonné », puis « disponible à l'adoption » le 26 juin après avoir donné mon accord.

Mon adoption par les Brierley était passée en jugement le 24 août et avait été approuvée. J'étais donc resté deux mois à Nava Jeevan. Un passeport m'avait été délivré le 14 septembre, j'avais quitté l'Inde le 24 et atterri à Melbourne le lendemain, soit le 25 septembre 1987.

Entre le moment où l'adolescent à la brouette m'avait conduit au poste de police et celui où j'étais descendu de l'avion à Melbourne, l'ensemble de la procédure avait pris à peine un peu plus de cinq mois. Mme Sood m'a dit que, si je devais être adopté aujourd'hui, la procédure demanderait des années.

Mme Medhora a corrigé une idée fausse que j'avais sur la raison pour laquelle on m'avait laissé sortir de Liluah. Je pensais que c'était parce que j'étais en bonne santé. Or c'était parce que j'étais un enfant perdu : l'intention première de l'ISSA était de me rendre à mes parents.

Les enfants souffrant de toutes sortes de handicaps étaient relâchés du centre pour mineurs quand on pensait pouvoir les réunir avec leurs familles. Peu après mon adoption, l'ISSA avait réussi à rendre à leurs familles deux autres enfants perdus de Liluah après avoir publié des annonces dans la presse. Mais j'avais eu trop peu d'informations à leur fournir pour qu'ils puissent mener des recherches approfondies.

Ils ignoraient en fait que j'avais passé plusieurs semaines dans les rues de Calcutta. Affolé et certainement un peu effrayé par ce qui m'arrivait, je m'étais borné à répondre aux questions que l'on me posait. De toute manière, même s'ils me l'avaient demandé directement, je n'aurais probablement pas pu leur apprendre grand-chose : j'étais pauvre, sans instruction, et j'avais un vocabulaire trop limité pour pouvoir communiquer. L'ISSA n'avait appris que j'avais erré dans les rues que des années plus tard, quand j'avais réussi à l'expliquer à maman. Mme Sood a reconnu que

l'information les avait stupéfaits. Ils n'imaginaient pas qu'un gamin de cinq ans arrivant d'une petite ville puisse survivre seul dans les rues de Calcutta ne serait-ce que quelques jours – et encore moins plusieurs semaines. J'avais eu une chance incroyable.

Mme Sood et moi nous sommes fait de chaleureux au revoir, et je l'ai remercié une fois de plus de tout ce qu'elle avait fait pour moi, puis un chauffeur nous a fait traverser la ville, Mme Medhora, mon interprète et moi, par des rues toujours plus congestionnées.

Nous sommes passés devant une nouvelle ligne de métro en construction pour arriver dans une rue calme bordée d'immeubles d'appartements dans la banlieue nord. Nous cherchions Nava Jeevan. Mais l'orphelinat avait été déplacé, et le bâtiment que je connaissais abritait aujourd'hui une crèche gratuite pour les enfants des travailleuses pauvres.

J'étais persuadé que nous nous étions trompés d'endroit. Mme Medhora a tenté de me rassurer, mais j'étais si certain de mes souvenirs que j'ai pensé qu'elle devait confondre, compte tenu de toutes les adresses que l'orphelinat avait occupées au fil des années.

Finalement, j'ai réalisé que je n'avais pas reconnu l'étage du bâtiment parce que je n'y avais jamais mis les pieds : les jeunes enfants occupaient le rez-de-chaussée, tandis que l'étage était réservé aux bébés.

En entrant dans les locaux, j'ai retrouvé le Nava Jeevan dont je me souvenais. Une dizaine d'enfants faisaient leur sieste de l'après-midi, étendus sur des matelas à même le sol. Mais ces gamins seraient récupérés par leurs mères et rentreraient chez eux le soir venu.

Il restait deux lieux à revisiter. Nous nous sommes rendus au tribunal pour enfants qui m'avait déclaré « enfant abandonné ».

Il se situait dans une banlieue-satellite curieusement nommée Salt Lake City, à environ une demi-heure de voiture du centre de Calcutta. Le tribunal occupait un bâtiment anonyme miteux, et je ne m'y suis pas attardé (aucune des deux fois).

Le second endroit, en revanche, était le foyer de Liluah. Compte tenu des souvenirs peu agréables que j'en conservais, la visite promettait d'être des plus éprouvantes, raison pour laquelle je l'avais sans doute gardée pour la fin. Je n'étais pas particulièrement impatient de revoir l'endroit, même si je savais qu'une visite du Calcutta de mon enfance ne serait pas complète sans que j'y passe.

Une fois de plus, l'ISSA nous a gracieusement fourni une voiture et un chauffeur, et nous avons traversé le fameux pont de Howrah, qui sépare symboliquement la ville en deux, et dépassé la gare de Howrah, louvoyant à travers les ruelles étroites pour arriver jusqu'à l'imposant édifice, presque une forteresse.

Au moment où la voiture s'est arrêtée devant l'entrée, j'ai revu après toutes ces années les hautes grilles rouillées que je n'avais pas oubliées, et la petite porte sur le côté, à l'image d'une prison. Dans ma mémoire d'enfant, les grilles étaient immenses. Même aujourd'hui, elles restaient impressionnantes. Le haut mur de brique était surmonté de piques et de verre pilé.

Entre-temps, comme l'indiquait l'écriteau bleu au-dessus de l'entrée, le centre pour mineurs était devenu un « foyer pour femmes et jeunes filles ». Les garçons étaient envoyés ailleurs. L'apparence n'avait pas tellement changé, et il y avait toujours des gardes en faction à l'entrée, mais l'ensemble dégageait toutefois moins de brutalité. Peut-être était-ce simplement parce que cette fois j'y entrais en tant que visiteur...

Mme Medhora s'était arrangée pour que nous puissions y avoir accès. Nous sommes donc entrés directement par une petite porte. À l'intérieur, nous sommes passés devant un grand bassin que j'avais presque entièrement oublié. Les bâtiments me paraissaient plus petits et bien moins menaçants qu'à l'époque, mais l'atmosphère qui en émanait donnait résolument envie de quitter l'endroit au plus vite.

Nous avons fait le tour des lieux, et j'ai revu les salles bordées de lits superposés dans lesquels j'avais dormi en rêvant de liberté. Jamais je n'aurais imaginé en quittant cet endroit que j'accepterais un jour d'y revenir. Pourtant, j'étais là, visitant les lieux comme un touriste sur le circuit de mes terreurs d'enfance.

Plus que toute autre de mes visites, celle de Liluah m'a permis de fermer en partie la porte sur la douleur du passé. Après tout, de quelles autres options les autorités disposaient-elles vis-à-vis des enfants perdus et abandonnés ? Elles les plaçaient dans un établissement qu'elles s'efforçaient de sécuriser et leur procuraient un toit et de quoi manger le temps de trouver un endroit où les placer.

Évidemment, ces endroits n'étaient pas bâtis dans le but de rendre les gamins malheureux ou d'en faire des proies. Mais, lorsqu'on réunit tant de

mêmes, certains plus vieux et d'autres violents, dans un même endroit, les actes de brutalité sont inévitables, et les violences, possibles et même probables.

Faute des moyens nécessaires pour sécuriser l'enceinte comme il se doit, les meilleures intentions peuvent alors se voir corrompues. Je repensais à la manière dont ces gens de l'extérieur s'étaient introduits dans cet établissement aux allures de forteresse et je me disais que, pour qu'une telle chose puisse se produire, il fallait nécessairement des complicités au sein des lieux. Il fallait certainement mettre en place des contrôles plus stricts pour parer à de telles défaillances du système. Je m'estimais plus qu'heureux d'avoir survécu à mon passage dans cet établissement et d'en être sorti relativement indemne.

Il y avait un dernier lieu où je souhaitais me rendre. Pas un endroit précis, mais un coin. Le dernier jour de mon voyage à Calcutta, je suis retourné dans les rues autour de la gare de Howrah et la poignée de snacks et d'échoppes bon marché toujours juchées sur les berges de l'Hooghly. Le coin continuait d'abriter une population de moins bien lotis, travailleurs payés une misère et sans-abri. Il n'y avait toujours pas d'assainissement, et beaucoup de gens vivaient dans des cabanes ou des abris de fortune. J'ai marché au milieu des étals en me souvenant des fruits et des fritures qu'on vendait ici, dont les odeurs me faisaient saliver. Je me demandais comment j'avais pu les déceler sous la puanteur des excréments humains mêlée aux vapeurs de diesel et d'essence, et à la fumée des feux de cuisson.

Je suis descendu jeter un coup d'œil à la rive, mais la zone entre les échoppes et le fleuve avait apparemment été divisée en parcelles individuelles. Alors que j'essayais de trouver un moyen de la traverser, une meute de chiens galeux est arrivée vers moi depuis une petite ruelle en furetant entre mes jambes, et j'ai préféré ne pas mettre à l'épreuve mes vaccinations antirabiques. J'ai pris le sentier qui s'éloignait des rangées d'échoppes pour monter vers l'impressionnante travée métallique du pont de Howrah et j'ai bientôt rejoint le flot de piétons à l'entrée de la passerelle reliant la ville de Howrah au centre de Calcutta. La première fois que je l'avais traversée, je fuyais les hommes habitant la cabane sur les rails après

ma terrifiante mésaventure. Je savais maintenant que le pont était un des monuments de Calcutta, probablement le plus connu de toute la ville. Il s'agissait d'un des derniers grands projets britanniques avant que l'Inde achève son indépendance en 1947.

La masse d'humanité et le flot de véhicules de toutes sortes qui le franchissaient étaient hallucinants. Les gens derrière moi poussaient tandis que d'autres arrivaient face à moi à vive allure. Des porteurs allaient et venaient depuis la gare comme des fourmis sortant de leur fourmilière, chargés de fardeaux incroyablement volumineux en parfait équilibre sur leur tête. Des mendiants alignés le long de la rambarde de la passerelle levaient leurs sébiles métalliques et leurs moignons, ajoutant leurs chants au vacarme du pont. La présence et l'activité humaines revêtaient une telle ampleur que le pont en devenait presque un quartier à part entière. Mais, dans cette foule, je commençais également à me sentir insignifiant, comme si je n'existais plus. J'avais dû me sentir atrocement minuscule quand je l'avais traversé gamin.

Le bruit de la circulation était prodigieux, et des nuages de fumée bleutée s'élevaient en cachant temporairement la vue. J'avais lu quelque part qu'en vivant dans l'atmosphère polluée de Sydney ou de Melbourne, on réduisait son espérance de vie. Je me demandais combien d'années on pouvait perdre en respirant une telle pollution trois cent soixante-cinq jours par an.

Arrivé au tiers du pont, je me suis arrêté au bord de la rambarde et j'ai jeté un dernier regard en arrière vers la berge, en direction d'un point situé sous la gare et les échoppes, l'endroit où j'avais réussi à survivre autrefois. Il y avait aujourd'hui un embarcadère là où je me rappelais avoir marché, et, sous le pont, la berge avait été bétonnée. Je n'arrivais pas à voir si les *sâdhous* pouvaient encore y dormir. Je n'en avais pas aperçu beaucoup au cours de mes derniers séjours en Inde, mais je ne savais pas si c'était lié ou non au déclin de leur mode de vie. Ils avaient été comme des anges gardiens pour moi quand je dormais près d'eux ou sous leurs autels.

J'ai dirigé mon regard vers les marches de pierre (les *ghats*) descendant dans les eaux animées de violents courants de l'Hooghly à l'endroit où j'avais failli me noyer à deux reprises et j'ai repensé à l'homme qui chaque fois m'avait sauvé des eaux. Il était sans doute mort aujourd'hui.

Mais, à l'instar de l'adolescent qui allait me conduire plus tard au poste de police, il m'avait offert une chance de vie supplémentaire. Il n'avait absolument rien retiré de son geste (à moins qu'il n'ait cru au karma) et je ne l'avais jamais remercié. J'étais trop penaud et trop effrayé par l'attention suscitée par mon sauvetage la seconde fois qu'il m'avait secouru.

Alors, je me suis penché contre la rambarde, le regard tourné vers le passé, et j'ai remercié cet homme, puis je l'ai remercié une seconde fois tandis que le soleil se couchait et que mon dernier jour à Calcutta s'achevait dans un brouillard gris rosé.

Il était temps de rentrer chez moi.

Épilogue

Le jour où mes deux mères se sont rencontrées pour la première fois constitue un événement marquant de ma vie. Quand l'émission de télévision *60 Minutes* avait évoqué l'idée de filmer cette rencontre en guise de point d'orgue à un sujet sur mon histoire, je me suis à nouveau inquiété. Il semblait qu'un voyage émotionnel m'attendait à chaque détour du chemin.

Le lien qui nous unissait, maman et moi, perdrait-il de sa force lorsqu'elle ferait la connaissance de la femme qui m'avait mis au monde ? Craindrait-elle que Kamla, ma mère, me demande de revenir vivre en Inde ? Kamla réussirait-elle à sympathiser avec maman, ou serait-elle mal à l'aise d'être poussée à côté d'elle devant les caméras ? Je savais que ces questions tracassaient beaucoup maman et qu'elle se demandait aussi à quoi ressemblerait son séjour en Inde (le tout premier, étonnamment).

Naturellement, j'avais toujours voulu réunir mes deux familles, et toutes les deux s'étaient dites impatientes de se rencontrer. J'appréhendais quelque peu ce moment et j'étais par ailleurs déçu que mon père ne puisse faire partie de ce voyage. Cette rencontre serait celle où mes mères se regarderaient pour la première fois les yeux dans les yeux.

Quand le grand jour est venu et que nous sommes arrivés à Ganesh Talai avec l'équipe de tournage, le temps a paru se figer. Mais toutes mes inquiétudes se sont envolées quand j'ai vu mes deux mères (qui m'avaient donné non pas une, mais deux vies) s'étreindre, les yeux remplis de larmes.

J'ai repensé au nombre d'événements qui s'étaient succédé depuis ma tendre enfance pour aboutir à ce jour. C'était étourdissant. Nous communiquions par le biais d'un traducteur, mais la joie et l'amour qui passaient entre nous n'avaient pas besoin d'interprètes.

Maman a ressenti une immense admiration pour Kamla et la façon dont elle a survécu aux nombreuses épreuves qui ont jalonné sa vie. Pour ma part, je me réjouis de pouvoir venir en aide à ma mère indienne de toutes les manières possibles, notamment en prenant en charge son loyer et en lui achetant de la nourriture – tout ce qui pourra contribuer à améliorer son

confort. Sans surprise, elle refuse et répète constamment que le plus important à ses yeux est que je sois de retour dans sa vie.

Maintenant que j'ai réglé le problème de ma double citoyenneté et que j'ai officiellement le droit d'acquérir des biens immobiliers en Inde, j'envisage de lui offrir un logement plus récent à Ganesh Talai, près de chez ses amies, en dépit de ses discrètes protestations.

La patience est de rigueur quand on effectue une transaction dans ce village pauvre, et j'attends que la paperasse suive son cours, mais Kallu, Shekila et moi lui avons déjà trouvé un logement, à quelques pas de l'endroit où elle m'a attendu durant toutes ces années. Nous sommes tous impatients de l'aider à s'installer dans sa propre maison, la première qu'elle aura jamais eue.

Je consacre également du temps pour aider une autre femme qui a eu une importance décisive dans ma vie, et sans qui je ne serais certainement pas là, à écrire mon histoire. Je veux parler de Mme Saroj Sood. Je l'aide à effectuer des réparations sur l'orphelinat de Nava Jeevan pour les bébés abandonnés et les enfants perdus. J'éprouve envers elle et le personnel très dévoué de son agence une gratitude indicible. Si je peux l'épauler de quelque manière que ce soit dans sa mission pour aider les enfants qui vivent des situations identiques à celle que j'ai connue, je ferai tout mon possible.

En ce qui me concerne, mes aspirations sont plus floues. À l'époque où je dépensais des sommes d'efforts pour localiser ma ville natale et ma famille, je n'agissais pas avec l'espoir de réintégrer la vie que j'avais ratée ; je ne cherchais pas à rattraper une injustice ni à rentrer dans mon pays d'origine.

La plus grande partie de mon enfance s'est passée en Australie, et j'ai des liens familiaux ici que rien ne pourra jamais remettre en question ni briser. Je voulais uniquement savoir d'où je venais, pouvoir regarder une carte et poser le doigt sur l'endroit où je suis né et éclairer certaines zones d'ombre de mon passé.

Surtout, même si j'essayais de contenir mes attentes pour me protéger d'une déception, j'espérais retrouver ma famille indienne afin qu'elle sache ce qui m'était arrivé. Rien ne pourra rompre non plus mes liens avec eux, et je suis profondément heureux d'avoir aujourd'hui la possibilité de retisser ces liens.

Mais je n'éprouve aucun conflit par rapport à mon identité ou au pays qui est le mien. J'ai aujourd'hui deux familles, mais une seule identité. Je suis Saroo Brierley.

Quoi qu'il en soit, le fait de retourner en Inde et de voir comment vit ma famille s'est avéré une expérience enrichissante à tous égards. Lorsque je regarde mon frère et ma sœur, j'admire leur attachement traditionnel à la famille et aux relations. C'est assez difficile à exprimer, mais il me semble que les sociétés occidentales, avec leurs banlieues impersonnelles et cet accent mis sur l'individualisme, ont peut-être perdu quelque chose... Je ne suis pas quelqu'un de religieux, et je n'envisage pas de le devenir, mais j'ai vraiment envie d'en apprendre plus sur les coutumes et les croyances de ma famille indienne et de voir si elles peuvent m'être utiles.

Je suis également ravi d'avoir rencontré ma nièce et mes neveux. Je souhaite vivement faire partie de leurs vies et leur procurer toutes les chances possibles de s'épanouir.

Si je ne m'étais pas perdu (que je ne sois pas parti ce fameux soir avec Guddu, ou que j'aie réussi à regagner la maison), ma vie aurait bien sûr été considérablement différente.

Beaucoup de peines auraient été évitées. Ma famille n'aurait pas eu à souffrir la déchirante disparition d'un fils en plus de la mort tragique d'un premier, et je n'aurais pas connu la douleur de la séparation ni la terreur froide qui m'a saisi dans ce train ou dans les rues de Calcutta.

Mais ces expériences ont indubitablement fait de moi ce que je suis. Elles m'ont donné une foi inébranlable en l'importance de la famille, quelle que soit sa forme ou sa nature, ainsi qu'une confiance en la bonté humaine et en l'importance de saisir les chances quand elles se présentent. Pour rien au monde je n'effacerais cela.

Il est vrai, aussi, que ma famille indienne bénéficie aujourd'hui de possibilités qu'elle n'aurait pas eues si rien de tout cela ne s'était produit. Je crois sincèrement que ces événements relèvent d'une forme de destin qui a lié mes deux familles autour d'un pilier commun.

Je sais que maman et papa ne voudraient pour rien au monde que leurs vies aient été différentes, c'est-à-dire sans moi ni Mantosh. Je leur suis infiniment reconnaissant pour l'amour et la vie qu'ils m'ont offerts, et je n'éprouve qu'admiration pour leur engagement à venir en aide aux moins fortunés. Je suis convaincu que le fait d'avoir retrouvé ma famille indienne

resserrera les liens au sein de ma famille australienne, plutôt que de les remettre en question.

Quand j'ai annoncé à Mantosh que j'avais retrouvé ma famille, il a évidemment été content pour moi. Grâce à l'ISSA, nous avons pu obtenir quelques nouvelles de la sienne, tragiquement brisée, et le fait que j'aie pu renouer avec ma famille indienne l'a inspiré.

En dépit de ses souvenirs d'enfance douloureux et des épreuves qu'il a traversées en grandissant, il a réitéré son souhait de reprendre contact avec sa mère en Inde. J'ignore si la chose est possible, mais rien ne me satisferait plus que de voir mon frère obtenir un peu de la paix d'esprit qui m'a été accordée.

J'ai également été ravi de célébrer cet heureux dénouement avec Asra, mon amie depuis notre séjour ensemble à Nava Jeevan et ce voyage bouleversant vers l'Australie. Nos familles avaient développé de forts liens d'amitié. Durant les premières années, nous nous téléphonions souvent ; nous leur rendions visite sur le continent, et eux venaient nous voir en Tasmanie.

Même si nous avons quelque peu perdu le contact en grandissant, comme cela arrive, nous continuons de prendre des nouvelles l'un de l'autre à l'occasion pour parler du travail de chacun, de nos relations et de la vie en général. Il y a des aspects de mes expériences que je ne peux partager qu'avec Asra, et je m'estime chanceux d'avoir une telle amie.

Quand je jette un regard en arrière sur le processus qui m'a permis de localiser Khandwa, en particulier ces recherches sur Google Earth qui m'ont tant accaparé, je réalise que j'aurais pu aborder les choses sous un autre angle, qui m'aurait peut-être permis de trouver plus vite ce que je cherchais.

En ce qui concerne les différents « Burhanpur », j'aurais pu me documenter davantage, me renseigner sur les villes qui figuraient sur les cartes, y compris celles bien plus éloignées de Calcutta.

Peut-être que des recherches plus approfondies sur Internet auraient immédiatement écarté certaines villes, ou tout au moins resserré le champ des recherches.

Même si la stratégie visait à l'exhaustivité, plutôt que de remonter systématiquement toutes les lignes partant de la gare de Howrah à l'intérieur d'une zone de recherche calculée de façon approximative, j'aurais pu me contenter d'explorer les lignes de part et d'autre d'une liste de villes commençant par « B ». Peut-être aurais-je trouvé Khandwa plus tôt. Ou peut-être pas...

Mais je n'ai pas procédé ainsi. Je l'ai fait de la manière qui me semblait la meilleure, à l'époque. Je n'ai aucun regret vis-à-vis de tout ce qui s'est passé, à l'exception de la mort tragique de mon frère.

Je continue d'être ébahi par les tours miraculeux de mon histoire : la vision de maman, qui l'a conduite à choisir d'adopter un enfant étranger, les prières de ma mère indienne dans lesquelles elle m'a vu la veille du jour où nous avons été réunis ; jusqu'à la frappante coïncidence d'être allé à l'école dans une ville baptisée Howrah.

Il est difficile de ne pas y voir l'œuvre de certaines forces qui dépassent notre entendement. Même si je ne souhaite pas transformer ces interrogations en croyance religieuse, je suis convaincu que, du petit garçon perdu sans famille que j'étais à l'homme avec deux familles que je suis devenu, rien de ce qui s'est passé n'est le fruit du hasard. Et cette pensée m'emplit d'une profonde humilité.

Remerciements

Je voudrais exprimer ma profonde gratitude à mes deux familles pour m'avoir permis de raconter leurs histoires à travers la mienne, et pour l'aide et le soutien sincère qu'elles m'ont apportés dans la réalisation de cet ouvrage. Je remercie également Lisa pour l'amour et la patience dont elle a fait preuve à cette occasion.

J'ai une dette éternelle envers Mme Saroj Sood pour sa contribution à ma vie et pour l'aide qu'elle m'a apportée dans l'écriture de ce livre, ainsi qu'à Mme Soumeta Medhora. J'aimerais aussi remercier Cheryl et Rochak pour l'aide qu'ils m'ont fournie, et tout spécialement Swarnima pour m'avoir si généreusement accordé son temps et pour son amitié.

Enfin, je souhaiterais remercier Andrew Fraser de Sunstar Entertainment pour ses conseils, Larry Buttrose, et Ben Ball et Michael Nolan chez Penguin.

Chez le même éditeur



Nous étions ses petits prisonniers

Casey Watson

J'étais leur petit jouet

Maria Landon

Ils ont brisé nos vies...

Terrie et Paul Duckett

Pourtant, je leur avais dit...

Cassie Hart

Non papa, non...

Stuart Howarth

Ils ont volé mon enfance

Marie R. avec Annick Pellerin

Si seulement j'en avais parlé...

Esther W.

Pourtant, maman savait...

Lisa James

Ma mère, mon cauchemar

Alexander Sinclair

Pourquoi maman les a tués ?

Nikkia Roberson

La petite fille qui criait au secours

Casey Watson

Je pleurais en silence

Joe Peters

Quand j'étais invisible

Martin Pistorius

J'étais sa chose

Nabila Sharma

Pourquoi m'ont-ils fait ça ?

Anya Peters

Pourquoi personne ne m'a aidée ?

Jackie Holmes & Toni Maguire

Tu n'aimes pas ton papa ?

Sally East & Toni Maguire

Ils ont laissé papa revenir

Toni Maguire

Le soir quand je me couche...

Eileen Munro

Ne dis rien à personne

Marianne Marsh & Toni Maguire

L'enfant que personne n'aimait

Casey Watson

Des récits émouvants d'enfances volées, des histoires pleines d'espoir d'une lutte pour la vie.

www.city-editions.com

[1]. Galette de pain sans levain accompagnant traditionnellement les repas indiens. (Toutes les notes sont du traducteur.)

[2]. Plat traditionnel à base de lentilles ou de légumes secs.

[3]. Tricycle servant au transport d'hommes ou de marchandises en Inde.

[4]. Types de boulettes de pâte cuites dans l'huile et arrosées d'un sirop de sucre.

[5]. Mélanges épicés de crackers divers, de fruits et de légumes secs.

[6]. « Moi guette, moi guette. »

[7]. En français « panier noir » : terme raciste pour désigner les gens de couleur, et notamment les Indiens.

[8]. Premier ministre travailliste d'Australie de 1972 à 1975.

[9]. Tricycle à moteur servant de taxi dans de nombreux pays d'Asie.

[10]. « Thé, thé, petit-déjeuner, petit-déjeuner, omelette, omelette. »

[11]. Calcutta a été officiellement renommée Kolkata en 2001, nom originel de la ville (tout comme Bombay est devenue Mumbai).